MAD MOVIES PRÉSENTE

IMPACT N°8

STALLONE
Entretien.

MEL GIBSON
Casse tout aux U.S.A.

AMERICAN WAY
La surprise d'Avoriaz.

PREDATOR
et Schwarzenegger.

ANGEL HEART
Entretien A. Parker.

Brigitte LAHAIE
Entretien brûlant.

EVIL DEAD 2
L'enfer des premières photos.



RAMBO 1... 2... 3
Le défi américain !

M 3226 - 8 - 20,00 F
3793226020002 00080

ESPAGNE : 550 PTS - BELGIQUE : 146 FB - CANADA : $ 5,75.

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

46

MAQUILLAGES : My Demon Lover



SUPERMAN 4 et KING KONG II



CANADA $ 4,75
BELGIQUE 150 FB
SUISSE 6,50 F
ESPAGNE 500 Pts

... LE CHOC DES TITANS



ANGEL HEART P.9



AMERICAN WAY P.12



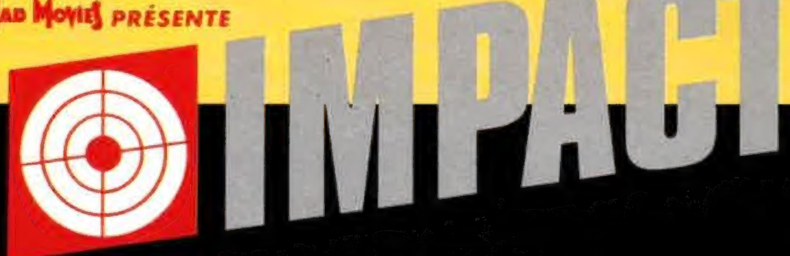
EVIL DEAD 2 P.15



BRIGITTE LAHAIE P.34



RAMBO, DE 1 A 3 P.45



IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de publication et rédacteur en chef :** Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction :** Denis Tréhin; **Comité de rédaction :** Alain Charlot, Norbert Moutier, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec, Denis Tréhin. **Collaboration :** Marcel Burel, Cyrille Giraud, Yves-Marie Le Bescond. **Correspondants :** Maitland Mc Donagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Giovanni Arduino (Italie). **Traducteur :** Alain Charlot. **Maquette :** Jean-Pierre Putters. **Remerciements** à Michèle Abitbol-Lasry, Monique Assouline, Agnès Beraud, Howard Berger, Daniel Boukiller, Denise Breton, Pierre Carboni, Thierry Defait, Françoise Desaigne, Vanessa Gerrom, Marie-Christine Fontaine, Claude Giroux, François Guerrar, Brigitte Lahaie, Anne Lara, Bruno Leclercq, Marie-Christine Malbert, Marlène et Eugène Moineau, Alain Roulleau, Mark Shostrom, Stills, Jean-Jacques Vannier. **Composition :** SAMAT. **Photogravure :** I.G.O. **Impression :** SIEP. **Distribution :** N.M.P.P. **Rédaction/Administration :** 4, rue Mansart 75009 Paris. **Dépôt Légal :** avril 87. **Commission paritaire :** N° 67856. **N° ISSN :** 0765-7099. Parait tous les deux mois. N°8 tiré à 60.000 exemplaires.
Photos de couverture : **Evil Dead 2** et le dessin de pré-production de **Rambo 3**.

EDITORIAL

Vous savez pas ce que de vilains détracteurs ont eu l'audace de prétendre ? Cherchez pas, je vous éclaire tout de suite : qu'*Impact* manquait d'impact, carrément ! Ah ben elle est bonne celle-là, alors. Indignés comme tout nous avons cherché assidûment ce que nos tracteurs voulaient dire par là et nous venons de trouver quelque chose qui ne nous ravit pas tellement. A savoir qu'ils avaient un peu raison, les bougres. C'est dur de constater cela après un an d'existence et dans une revue qui se veut malgré tout pour la défense du Fantastique, de l'Aventure, du Policier et de l'Erotisme, termes qui annoncent bien la couleur et que vous pouvez d'ailleurs voir sur notre splendide couverture; oui, mais pas maintenant parce que je n'ai pas encore terminé.
Dés qu'on repère un mal, il suffit d'en chercher le remède et surtout le guérisseur. C'est en me tournant de tous les côtés que je finis par rencontrer mon regard dans la glace. J'avais trouvé !
C'est pourquoi, avec ce numéro, je vous propose un nouveau départ. Un peu moins de texte, plus de photos et des sujets à vous fracasser la rétine. Stallone dans **Over the Top**, Schwarzenegger et **Predator**, plein de muscles avec les dernières productions Cannon, une vision apocalyptique de l'Amérique profonde pour ce **American Way** qui a enthousiasmé Avoriaz. Du fantastique avec **Dolls** et surtout les premières photos brûlantes du tournage d'**Evil Dead II**, mais n'ouvrez les pages qu'avec précaution parce que ça gicle... L'Erotisme, bien placé lui aussi, avec la troublante - Argh -au secours -gloups ! Brigitte Lahaie pour un hot entretien à propos de son récent livre. J'y étais et, croyez-moi, c'était quelque chose ! Ah, son énorme chien couché sur mes jambes (par ailleurs longues et musclées...), je ne vous décris pas...
Voilà, nous avons tenté de retrouver l'esprit du premier numéro et je peux vous dire que toute l'équipe ne s'en tiendra pas là. Le mot d'ordre qui court en ce moment à la rédaction : « Ça va chier ! ». Oui, ils sont très malpolis, je trouve aussi. A bientôt pour un numéro tout neuf, ou, pour le moins, tout 9 !

Jean-Pierre PUTTERS

• De bizarres fantasmes érotiques se dissimulent derrière l'union de Corbi et Lorenza et, lorsque Corbi joue les maris infidèles, Lorenza va lui réserver un sort peu enviable. Il s'agit du **Bizarre** mis en scène par Giuliana Gamba.

• Un détective et sa belle partenaire sont confrontés à une série de morts brutales frappant des policiers durant un été secoué par de spectaculaires orages électriques. Une toile de fond qui en vaut bien d'autres pour ce **Arizona Heat** signé John Thomas.

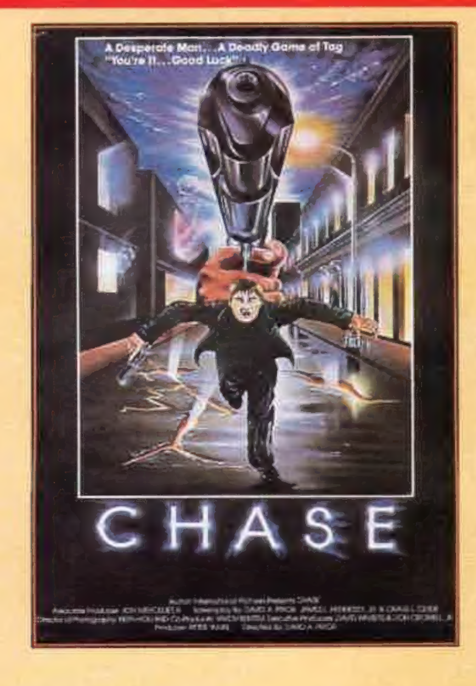
• De Manille, Philippines, nous vient **Firebird Conspiracy**, film de guerre, et **Ultimax Force**, mêlant guerre et ninjas.

• Un innocent est recherché pour meurtre dans **Private Investigations** de Nigel Dick avec Ray Sharkey, Paul Lemat et Martin Balsam. Dans **Zeus**, réalisé et interprété par Georges Pan-Andréas, un ex-agent de la CIA déclare la guerre aux trafiquants de drogue.

• Chez Simpcon International, on annonce une cargaison de productions intéressantes. A commencer par **Blindside** de Paul Lynch, qui nous permettra de retrouver Harvey Keitel dans le rôle d'un propriétaire espionnant ses locataires et se trouvant ainsi mêlé à une sombre histoire de meurtre. **Crimewave** de et avec John Paizs traite des affres d'un écrivain spécialisé dans les histoires criminelles. **Normanicus** de Paul Donovan renoue avec les voyages temporels puisque trois aventuriers sont projetés dans la Rome antique où ils vont entrer en conflit avec l'empereur Néron. **High Stakes** enfin, de Peter Simpson, traite des aventures dramatiques d'un jeune reporter TV avec une jolie fille dont la rencontre va marquer le début de faits cauchemaresques liés à l'argent et au crime.

• Tahnee Welch et Elliott Gould réunis pour les besoins d'un thriller allemand intitulé **Der Joker**.

• Une jeune fille est kidnappée par un gang de néo-nazis. Son père, devant l'incapacité des forces de police, décide d'opérer lui-même. Cet **Omega Syndrome** de Joseph Manduke nous fera retrouver Ken Wahl aux côtés de George Di Cenzo et Doug Mc Clure.



• Camilo Vila réalise à Miami **The Unholy**, un thriller regroupant une belle brochette d'acteurs : Hal Holbrook, Trevor Howard, Ben Cross et Ned Beatty.

• **Feel The Heat**, annoncé déjà depuis pas mal de temps, met en vedette Checkers Goldberg, un agent féminin des narcotiques se faisant passer pour une danseuse exotique aux fins de démanteler un réseau de trafic de cocaïne établi par un officier du Tsar ! Joël Silberg a mis en scène cette aventure à laquelle participent Tiana Alexandra et Rod Steiger.

• Le prochain film de John Badham va - espérons-le - nous faire oublier l'affligeant **Short Circuit** (bien qu'une suite en soit déjà annoncée). Il s'agit de **Stakeout**, un nouveau film d'action avec Richard Dreyfuss (**C'est ma vie après tout**) dans le rôle principal.

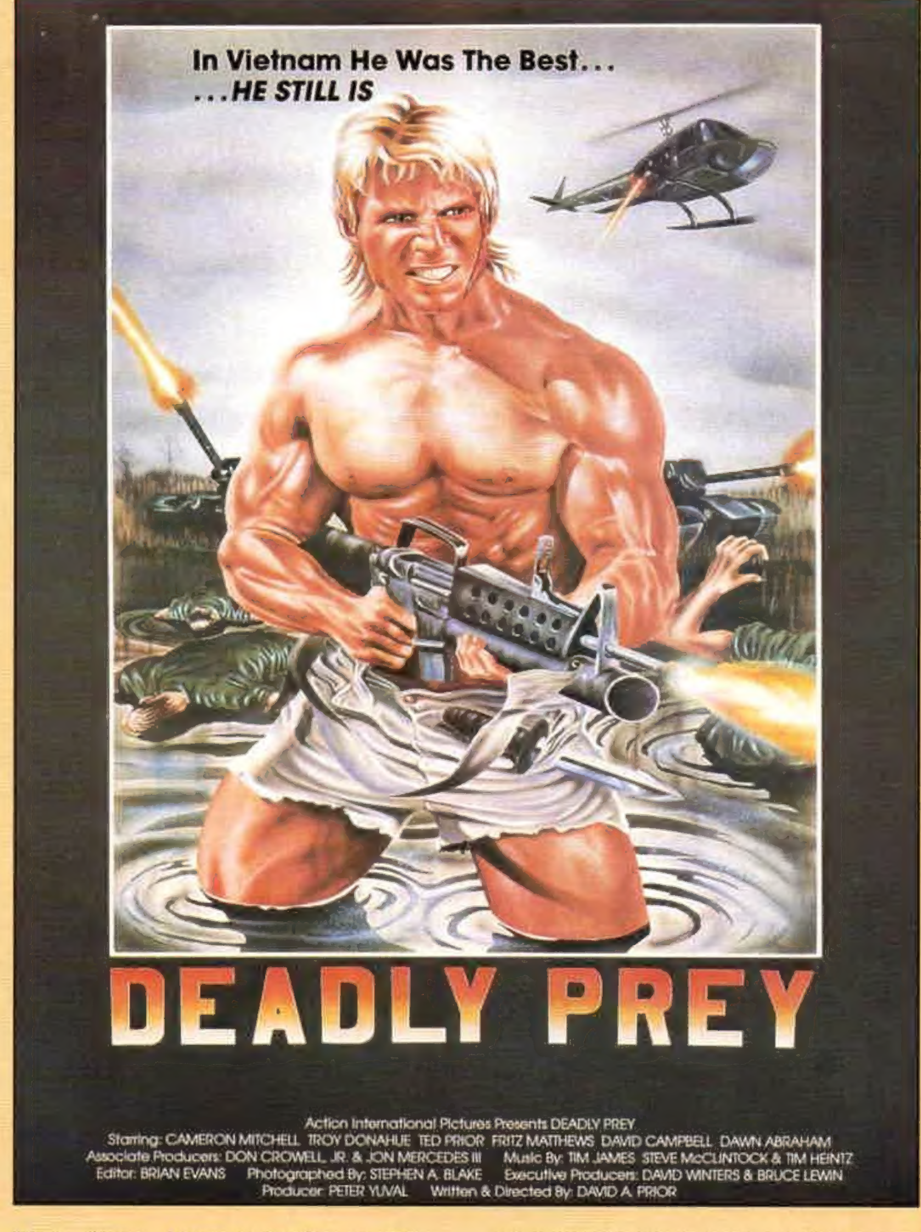
• Sous le titre pour le moins hilarant de **Surf Nazis Must Die**, voici l'histoire du combat que se livrent deux bandes de surfers sur les plages d'une Californie ravagée par un gigantesque tremblement de terre. Peter George réalise cette plaisanterie issue des studios Troma chez qui l'infatigable Fred Olen Ray a commis un **Demented Death Farm Massacre** avec le carrément increvable John Carradine.

• Le célèbre Tom Selleck est la star principale de **Quigley** , film de poursuite infernale adoptant le schéma classique du chasseur pourchassé. C'est Lewis Gilbert (**L'espion qui m'aimait**) qui met en scène, alors ça risque d'être du tout bon.

• Un polar qui promet de casser des briques : **No Safe Heaven** de Ronnie Rondell avec Wings Hauser (le taré homicide de **Descente aux Enfers**). D'après les premiers extraits, ça semble spectaculaire comme un Rambo et surtout très, très violent. Sur vos écrans, cet été.



• David A. Prior, l'un des producteurs exécutifs de l'AIP, met lui-même en scène trois films dans les genres action/aventure. **Chase** est juste l'histoire d'un homme ordinaire qui, du jour où quelqu'un lui met une arme dans les mains et le force à jouer le « jeu », devient un véritable tueur prêt à tout. **Deadly Prey** renoue avec les chasses à l'homme organisées cette fois-ci par un colonel qui kidnappe ses proies avant de les utiliser comme gibier pour que ses troupes d'élite puissent s'entraîner. Avec Cameron Mitchell, Troy Donahue et Ted Prior. Enfin, **Mankillers** montre comment un gouvernement enrôle un commando de douze guerrières surentraînées, ex-condamnées n'ayant plus rien à perdre et qui vont s'opposer aux agissements d'un agent spécialiste du meurtre et de l'esclavage. Avec Edd Byrnes, Gail Fisher et la plantureuse Edy Williams.



• Produit par la Cannon et F.F. Coppola, **Tough Guys Don't Dance** raconte les déboires d'un écrivain qui après une soirée de cuite voit inexplicablement les gens de son entourage assassinés ou accusés de meurtre. Un sujet idéal pour Ryan O'Neal (**Barry Lyndon**) et Isabella Rossellini (**Blue Velvet**).

• Le prochain et plus que prometteur film de Walter Hill, **Extreme Prejudice**, ne sortira pas chez nous avant juin. Rappelons-en le sujet : six ex-soldats présumés morts au combat mais à qui on a en fait confié une mission secrète, envahissent une petite ville. Face à eux, un Texas ranger interprété par l'imposant Nick Nolte. L'affrontement risque d'être colossal quand on sait que parmi les « bad guys » il y a Powers Boothe (**Sans retour**) et Michaël Ironside (**Scanners**). Walter Hill a enchaîné depuis, pour une nouvelle production Carolco, avec **Dimitri**, l'histoire du plus coriace des flics moscovites qui trouve un emploi à... Chicago !

• Le nouveau film de Jerzy Skolimowski, **Angel Face**, prendra pour cadre la communauté polonaise de Chicago et suivra l'enquête d'un policeman à la recherche du meurtrier de ses parents.

• **Frenchman's Farm** de Ron Way, mêle à son intrigue policière un soupçon de surnaturel et, dans la lignée d'un épisode de **Twilight Zone**, narre le témoignage d'une jeune femme qui a assisté à un meurtre dans une vieille ferme. Le hic, c'est que le meurtre en question a déjà eu lieu, il y a de cela 40 ans.

• Richard Loncraine (**Le cercle infernal, Brimstone and Treacle**) nous revient avec un nouveau film : **Bellman and True** est l'histoire d'un homme et de son neveu aux prises avec un gang de criminels.

• Bob Hoskins (**Mona Lisa**) s'attèle à la mise en scène pour **The Raggedy Rawney**, qui explore les effets destructeurs de la guerre vue par les yeux d'une communauté de gitans. Curieux projet...

• A la fin de la 2e Guerre Mondiale, un commando de parachutistes débarque dans la jungle de Bornéo espérant monter les natifs de l'endroit contre les forces armées nippones. Farewell To the king est le nouvel opus patriotico-guerrier de John Milius (**L'aube rouge**), avec Nick Nolte cette fois-ci, et ça ne va sûrement pas faire dans la dentelle...

• La nouvelle réalisation de Joseph Ruben (**Dreamscape**) est un psycho-thriller dans lequel un homme désireux de vivre la vie de famille idéale s'avère être un dangereux dément à l'obsession maladive. **The Stepfather** va se conclure de façon bien dramatique.

• Deux frères kidnappent un riche businessman et s'aperçoivent trop tard qu'il s'agit en fait d'un dangereux gangster. Tel est le sujet du nouveau Alan J. Pakula qu'interprètent Albert Finney, Matthew Modine et Kevin Anderson.

• Lorsque sa famille est assassinée, un jeune héros décide de la venger à sa façon : pas de revolver, mais avec un énorme camion destructeur écrasant tout sur son passage. **Rolling Vengeance** que ça s'appelle et c'est Steven H. Stern qui passe les vitesses de la mise en scène.

• Justice militaire dans **Death Before Dishonor** de Terry Leonard puisque c'est encore une histoire de vengeance qui nous est proposée, celle d'un sergent qui va s'en prendre au groupe de terroristes responsables de la mort de ses hommes et qui ont kidnappé son cher colonel... Sniff...

• **Sister, Sister** de William Condon relate l'histoire d'une mystérieuse relation entre un jeune homme et ses deux sœurs et dont le secret est révélé lors d'un terrifiant week-end. Avec Eric Stoltz (**Mask**) et Jennifer Jason Leigh (**Flesh and Blood**).

• Deux films de guerre à la papa en provenance des productions Noble. **Wildwind**, qui retrace l'alliance entre les forces armées US et les partisans yougoslaves pour mener à bien la mission de détruire un pont stratégique et de couper ainsi les transports de ravitaillement nazis. **Ransom In Blood** se déroule quant à lui en Serbie et narre également la résistance contre l'envahisseur allemand durant la 2e Guerre Mondiale. Respectivement mis en scène par Alex Petko et Ika Panajotovic.

Jack TEWKSBURY.



MEL GIBSON casse tout !

LETHAL WEAPON

Il s'était fait rare Mel Gibson depuis Mad Max III. Le revoilà gonflé à bloc, blindé, le coup de pied mortel... Un véritable Terminator de chair et d'os, un cousin de Rambo. Lui aussi a fait le Vietnam et sort d'un commando de trouffions super entraînés. Les affreux n'ont qu'à bien se tenir... Entrée fracassante au box-office U.S !

Entre « Commando » et « Predator »

1985. Un étudiant du nom de Shane Black rédige son premier script, **Lethal Weapon.** Script qui tombe entre les mains du producteur Joel Silver. Pas un inconnu celui-là puisque responsable de hits aussi prestigieux que **Streets of Fire, 48 heures, Commando** et **Predator** (succès à venir !). C'est en 1986 que le scénario atterrit sur le bureau de Richard Donner encore tout ébranlé par le bide majestueux du néanmoins excellent **Ladyhawke.** Donner n'a encore jamais touché à un film d'action pure, chose assez inattendue de la part du réalisateur de **Superman, La Malediction.** Il accepte la proposition de Silver. « Ce qui m'a plu tient surtout dans l'opportunité de mettre en scène un film d'action avec un grand sens des réalités. Je ne supporte pas la violence gratuite. On ne peut pas mettre de l'humour dans la violence mais le mélange humour-action fonctionne toujours ». **Lethal Weapon** a un réalisateur, ce qui est très bien. Ne manque plus que deux héros. Encore installé en Australie, Mel Gibson s'envole pour Los Angeles. Danny Glover (**Silverado, La Couleur pourpre**) se déplace plus modestement de Chicago. Les deux acteurs se retrouvent dans les bureaux de la production et doivent, ensemble, entamer la lecture du scénario. « Cela a pris deux bonnes heures. La lecture finie, j'étais au septième ciel. Ils avaient trouvé des rires là où je n'en avais pas vu, des larmes là où il n'y en avait pas, des sous-entendus surprises et surtout leur entente était parfaite. De la dynamite ! ». Comblé, le père Donner.

« Dans ce film, l'action n'est qu'un support pour personnages ordinaires. A mon avis, Riggs agit un peu comme un kamikaze; c'est un mec qui n'espère rien de la vie et même tenté par l'idée du suicide. Il n'est pas un dieu de l'Olympe destiné à tout casser. Riggs n'a l'air de rien jusqu'au moment où il passe à l'action ». Avec ce rôle, Mel Gibson fait une entrée en force dans le bataillon des gros bras du cinéma américain. Des bras d'ailleurs pas si gros que ça et une tête qui pense aussi. Quant à Danny Glover, Roger Murthaugh, son rôle s'éloigne singulièrement de sa performance de **La Couleur pourpre.** « En plus de la chance de jouer face à Mel Gibson, j'ai sauté à pieds joints dans ce film pour mon personnage. Un type qui a une situation familiale compliquée, un type de cinquante ans... ».

Troisième larron dans la bande, le méchant, Joshua, à qui Gary Busey prête ses traits. Tout récemment, on a pu voir cet acteur de poids, une sorte de Ron Howard de deux mètres, dans **Peur Bleue** où il était le tonton-gâteau du jeune héros. Gary Busey demanda à auditionner pour obtenir sa place au générique. Voilà qui n'est guère courant pour un comédien titulaire d'un oscar (en l'occurence celui de **The Buddy Holly Story**) et tellement sollicité qu'il ne peut lire tous les scénarios qui lui sont proposés. « J'avais les jambes en compote : jamais je n'ai joué un vilain. De plus, personne ne m'a vu depuis mon amaigrissement, quarante kilos de moins. J'étais en super forme ! Je voulais travailler avec Donner, Gibson et Glover, j'ai donc pris cette initiative. Je suis toujours à la recherche de gens qui peuvent tirer le maximum de mon talent. »

Trois stars, un « directeur » de calibre, **Lethal Weapon** peut démarrer mais sans la garantie d'un bon chef-opérateur, un film n'est pas grand chose. Stephen Goldblatt avait déjà à son actif **Cotton Club, Les Prédateurs, Le Secret de la Pyramide !** Pour la partition musicale, Joe Silver fait appel à Eric Clapton (qu'on ne présente pas) et à Michael Kamen (**Highlander, Dead Zone**).







Pour la petite histoire, sachez que le second scénario de Shane Black, **The Monster Squad,** est actuellement en plein développement sous la houlette de Stephen **Critters** Herek. De plus, Shane fait ses débuts d'acteur aux côtés d'Arnold Schwarzenegger dans **Predator,** une production Joe Silver !

Entre « Rambo » et « 48 heures »

Tout commence mal, très mal pour une jeune et jolie blonde. Elle se jette de son balcon situé au sommet d'un building. Elle aurait abusé de cocaïne... Accident, suicide ou meurtre ? L'enquête est confiée aux bons soins de l'Inspecteur Roger Murtaugh (Danny Glover). A son retour du Vietnam, Murtaugh n'a fait que changer d'uniforme : il rejoint les forces de police. Murtaugh a ses propres méthodes; il aime travailler en solitaire. C'est aussi un père de famille qui vient de fêter son cinquantième anniversaire avec sa femme et ses trois enfants. Il aspire à une vie paisible. Pendant ce temps à la brigade des stupéfiants, un autre ancien du Vietnam, Martin Riggs (Mel Gibson) mène une carrière sans éclat. A son retour du Vietnam où il faisait partie d'un commando d'élite, Riggs est pris en charge par la C.I.A. qui l'entraine pour en faire un super flic destiné à remplir des missions secrètes. En un mot, Riggs est une véritable machine à tuer. Il a perdu sa femme après onze ans de mariage et depuis ne s'intéresse plus à rien. Il joue avec la mort, prend des risques. Comme Murtaugh, Riggs aime bosser en solitaire. Quant il passe à l'attaque, c'est pour tuer : il est classé par ses supérieurs comme « arme fatale » (lethal weapon).

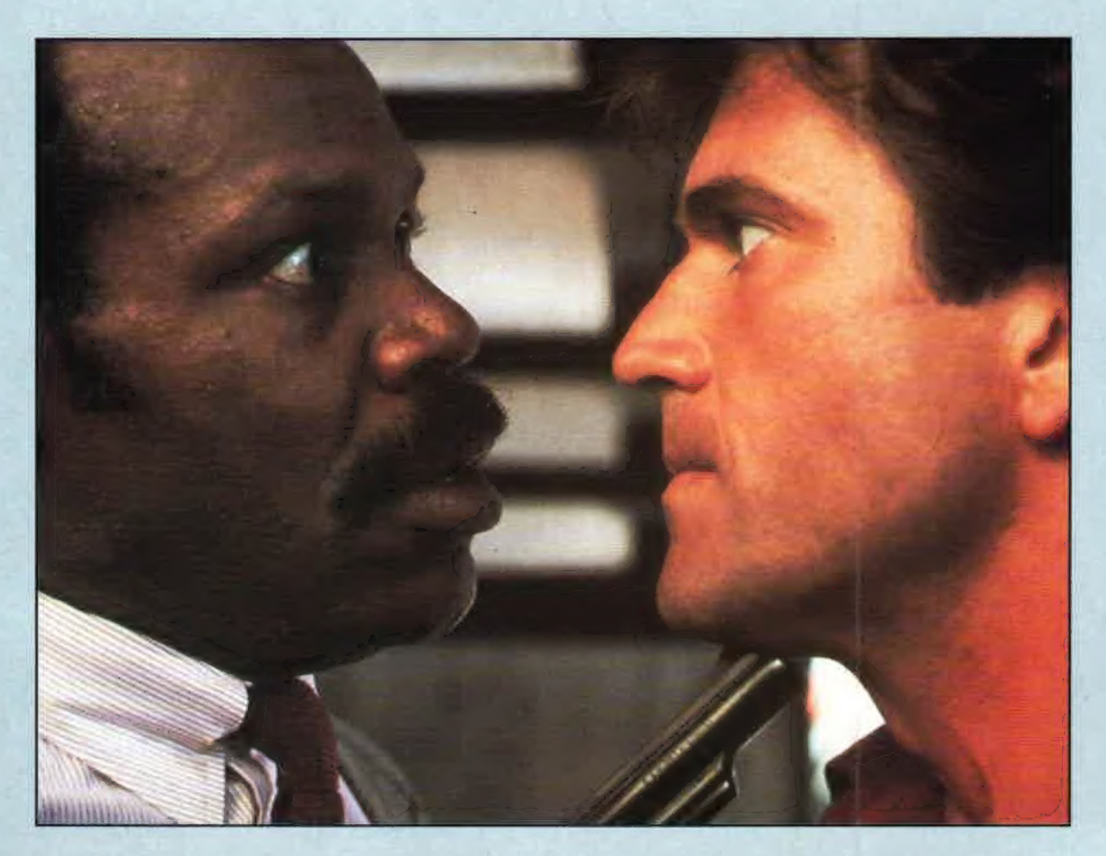
son ami Hunsaker (ce bon vieux Tom Atkins), lequel lui demande de liquider les responsables de la mort de la fille du balcon. Le flic flaire déjà les ennuis. Riggs est muté à la Criminelle et se retrouve partenaire de Murtaugh. Evidemment, les deux policiers n'apprécient guère cette collaboration mais ils n'ont pas le choix.

Petit à petit, les morceaux du puzzle s'assemblent. Riggs est le premier à déceler le pot aux roses. Cette mort à priori sans importance dissimule une vaste organisation criminelle. La rencontre de Joshua (Gary Busey) confirme ses soupçons. Joshua est un mercenaire utilisant son expérience dans le domaine des armes pour mettre sur pieds un réseau de trafic de drogue aux ramifications internationales.

Riggs et Murtaugh ne cessent de se heurter quant à leur méthode d'opérer. Mais voilà que Joshua enlève Rianne (Traci Wolfe), la fille de Murtaugh. Ce dernier comprend alors que seul le côté psychopate de Riggs peut encore retourner la situation.

Un montage hyper-serré, un rythme d'enfer dès le départ, de l'humour, un certain sens de l'absurde manipulé avec doigté... **Lethal Weapon,** film violent et drôle, se situe quelque part entre **Rambo** et **48 Heures.** Sa carrière aux Etats-Unis démarre sur les chapeaux de roue et permet surtout à Mel Gibson de s'imposer en tant que vedette yankee à part entière. Mel Gibson qui a dû morfler pour écoper du rôle. Entrainement physique pendant deux mois plus maniement des armes. Ensuite, lui et Danny Glover ont suivi des policiers dans leur boulot, histoire d'apporter une certaine authenticité à leurs personnages. Gibson s'est de surcroit plié à des cours de « karatés ». L'un provient en effet d'Afrique de l'Ouest, du côté de l'Angola, l'autre, vieux d'un siècle, a été rapporté en Amérique par des esclaves noirs... Résultat à l'écran, les coups de pied et de poing de Mel Gibson font vraiment très mal. Nous, on aime ça et on en redemande !

Michel VOLETTI.



ANGEL HEART

Certains polars mènent tout droit à une solution rassurante. Ce n'est pas le cas d'Angel Heart. Terminus : les enfers ! En compagnie de Mickey Rourke, c'est drôlement atroce. Ou atrocement drôle...



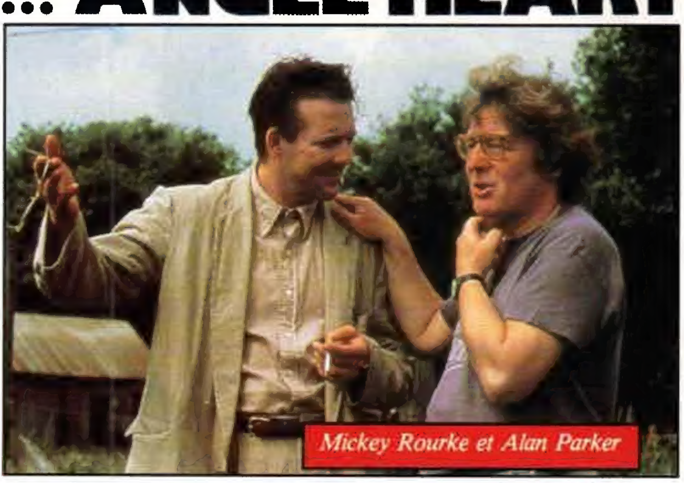
Rourke en privé désabusé...

Harry Angel n'a rien du super-privé style Sam Spade, Phillip Marlowe. Il est du genre miteux, fripé comme ses fringues, éternellement mal rasé. Sa spécialité : les filatures. Pas de gros risques, de petits résultats. C'est ainsi que l'affaire proposée par l'aristocrate Louis Cyphre ne l'enthousiasme guère : retrouver un ex-crooner du nom de Johnny Favorite revenu du front dans un état quasi-végétatif. Mais voilà que ce pauvre Johnny a été enlevé de la clinique où il croupissait. Angel accepte l'enquête, empoche une confortable avance et se lance sur la piste du chanteur de charme. Les cadavres s'entassent derrière lui. Une évidence : le vaudou, les sciences occultes ne sont pas étrangers à l'histoire. Toots, le pianiste noir, est étouffé par ses propres organes génitaux dont on lui a bourré la bouche; le Docteur Fowler se serait tiré une balle dans l'œil; Margaret Krusemark est retrouvée la poitrine ouverte, son cœur repose à côté... Et puis il y a ces visions qui hantent Harry Angel, une foule en liesse, un ascenseur n'en finissant plus de descendre. Vers quoi ? Les enfers ? Qui sait ? Pour les besoins de l'enquête, Angel file vers la Nouvelle Orléans. Il rencontre Epiphany Proudfoot, jeune métisse, prêtresse vaudou, s'en allant égorger le poulet lors de cérémonies nocturnes. Et Louis Cyphre ? Impassible, digne, il encourage Harry à persévérer. La mission touche à sa fin. Evidemment pas exactement celle que le détective avait envisagée. L'intrigue est tortueuse, fiévreuse, alambiquée. On sent quelque chose de diabolique y planer. Quant Sam Spade fricotte avec Satan, cela donne **Angel Heart**, polar de l'ombre mais polar tout de même. Tous les clichés du genre se sont donné rendez-vous : bureau minable d'Angel, personnages secondaires pittoresques, troquets enfumés, environnement musical composé à grand renfort de plaintes au saxo... Terrain connu dont les règles sont faussées par le surnaturel. Au début, rien n'est moins évident et c'est progressivement que le fantastique gagne du terrain, fissure le vernis des apparences. Le polar perd pied et une gigantesque mascarade, une farce le ridiculise. Titulaire du rôle d'Harry Angel, Mickey Rourke fait de son personnage un looser pétri de bon sens, un type intelligent, mal entretenu et rusé. Son commanditaire : Robert de Niro. Tiré à quatre épingles, la barbe taillée, les ongles curieusement longs mais parfaitement manucurés, un client richissime, machiavélique, ironique...

Embarqué dans un scénario très difficile que le moindre faux pas ferait chuter dans le ridicule, Alan Parker, peut-être moins percutant que d'habitude, prend plaisir à contrebalancer des événements horribles par l'humour, le cynisme d'un Mickey Rourke grattant une allumette sur la chaussette du Docteur Fowler, la cervelle répandue, Mickey Rourke toujours, la cigarette au bec et les doigts maculés d'un sang encore chaud... De grands instants de bonheur.

Michel VOLETTI.

Entretien avec ALAN PARKER


Mickey Rourke et Alan Parker

Alors que le tournage d'Angel Heart battait son plein à la Nouvelle Orléans, l'aviation américaine bombardait Tripoli. Apprenant la nouvelle, Alan Parker demanda combien il y avait de victimes. « On a juste perdu deux avions », lui répondirent les membres (américains) de son équipe. « Fossé culturel ! » conclut Parker, cet Anglais qui n'aime faire que du cinéma américain.

IMPACT : On parle souvent de vous comme d'un « jumbo jet director ». Est-ce que ça vous gêne ?

ALAN PARKER : Je suppose que c'est juste, dans la mesure où j'habite en Angleterre et je travaille en Amérique. C'est une bonne description qui ne me gêne pas du tout. Je n'ai pas envie de vivre en Amérique, mais j'adore y travailler. Alors, je tire le meilleur parti des deux.

*I. : Vous avez travaillé au montage d'**Angel Heart** en France, pourquoi ?*

A.P. : A l'origine, j'avais ce que je pensais être une excellente idée : pendant que je ferais le montage, j'écrirais le script d'une histoire qui se passe à Paris. Je voulais écrire une histoire d'amour. Je pensais pouvoir faire les deux, mais j'ai passé tellement de temps à monter que j'ai très peu écrit. Ma présence n'était donc pas si justifiée.

*I. : Angel Heart est l'adaptation de « **Fallen Angel** », le roman de William Hjortsberg. Vous avez fait le film parce que vous aimez le livre ou parce qu'on vous a demandé de le faire ?*

A.P. : J'ai lu le livre quant il a été publié pour la première fois, en 1978. Les droits appartenaient à des tas de gens différents. Par la suite on me l'a remis entre les mains. Je l'ai tant aimé que ça m'a donné envie d'en écrire moi-même l'adaptation. J'ai commencé ma carrière en tant qu'écrivain, mais depuis quelque temps, j'ai tendance à seulement réécrire ce que d'autres ont écrit. Pour une fois, j'ai dû me taper tout le dur travail avec le papier blanc. De ce point de vue-là, c'était une bonne chose.

I. : Mais c'est vous qui l'avez proposé ?

A.P. : Non, un des producteurs l'a posé sur ma table, à l'heure du déjeuner. Je l'ai aimé. Ensuite, ça a été la danse habituelle pour trouver de l'argent. Vous savez, aller à Los Angeles en prenant un jumbo jet, et repartir avec l'argent...

I. : Vous avez eu de gros problèmes pour écrire le script ?

A.P. : Oui. Un tas de scénaristes se sont cassés les dents sur cette adaptation. Comme pour un grand nombre d'histoires de détectives qui sont racontées à la première personne, c'est difficile (au cinéma) d'obtenir des informations à travers la conversation. D'autre part, certaines choses étaient très extrêmes, et ce qui passait bien par écrit aurait été très différent en images. Il a fallu que je travaille ça. Pour plus de commodité, j'ai transféré l'action (qui à l'origine, se passe à New York) à moitié à New York et à moitié à la Nouvelle Orléans.

I. : Parce que c'est la capitale du vaudou aux Etats-Unis ?

A.P. : En partie. Dans le livre, il y a tant de choses qui convergent vers la Louisiane et la Nouvelle Orléans qu'il était logique d'ouvrir l'action dans cette direction. Si ç'avait été un grand roman classique, j'aurais peut-être été plus respectueux. Mais j'ai juste pris les éléments qui me plaisaient dans le livre, et le scénario s'est mis à vivre par lui-même. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai changé les noms. Mais William Hjortsberg lui-même avait pensé déplacer l'action vers la Nouvelle-Orléans. Je lui ai envoyé le script une fois fini, pensant qu'il le détesterait. Mais ça n'a pas été le cas. Il a été plutôt gentil. Vous savez, les romanciers détestent toujours les cinéastes, ces gens qui bousillent leurs chefs-d'œuvre.

I. : Vous avez changé les dates, aussi.

A.P. : Le livre se déroule en 59, et je l'ai replacé en 55. Ça ressemble à un petit changement, mais c'est très important. Pendant la 2e moitié des années 50, tout a changé. Les décors, les attitudes, les vêtements, les coupes de cheveux, tout annonçait les années 60. Alors que le début des années 50 (jusqu'à 55) appartient aux années 40. A cause de la seconde guerre mondiale, rien n'avait changé depuis les années 30. En situant l'action en 55, j'ai un film qui a l'air plus vieux. Et c'est ce que je voulais : un film de détective américain classique, en noir et blanc*, le genre de films avec lequel on a tous... pardon, j'ai grandi !

I. : Comment avez-vous traité le sexe et la violence du livre ?

A.P. : Très explicitement. Avec mon bon goût habituel (dit-il-en riant). Il y a certaines choses que je ne pouvais pas montrer. Mais j'en ai montré le maximum.

I. : Ça doit être gratiné ! Le bouquin est assez brutal.

A.P. : Pas tant que ça. C'est terrifiant, d'une certaine façon. Parfois, la violence naît des mots. Vous pouvez décrire ce qui arrive à quelqu'un, et ça va choquer le lecteur sans qu'il ait rien vu. Ceci dit, je ne pense pas avoir insisté sur la brutalité. Enfin, pas trop, j'espère.

I. : Vous avez gardé l'humour du livre ?

A.P. : Oui, c'est indispensable. Il est important qu'Harry Angel, joué par Mickey Rourke, soit sympathique, à cause de toutes ces choses très intenses qui arrivent. Si vous ne l'aimez pas, lui, vous n'aimerez pas le film. Seul l'humour permet de se sentir bien avec les personnages. Histoire de garder le film léger alors qu'en réalité, il est très lourd.

I. : Comment êtes-vous arrivé à choisir Robert de Niro ?

A.P. : C'est un de mes acteurs préférés, et j'ai toujours voulu travailler avec lui. En écrivant le scénario, je pensais à quatre interprètes possibles pour le rôle de


Un satan aristocratique (De Niro) et le dindon de sa farce (Mickey Rourke).

Harry Angel : Mickey Rourke, Robert de Niro, Jack Nicholson et Al Pacino ? J'en ai parlé à chacun des quatre. De Niro était plus intéressé par l'autre personnage du film que par le rôle principal. Je suppose que c'est pour le défi que ça représente de jouer le Diable (probablement le plus grand défi pour tout acteur).

I. : Il a été question de donner le rôle à Marlon Brando ?

A.P. : Lui et De Niro étaient les deux seuls susceptibles de jouer le rôle. J'avais demandé à De Niro en premier, mais il a été très long à se décider. J'ai donc demandé à Brando, il a été intéressé un moment, puis il a dit non. Mais ça a été très juste, parce que De Niro n'a accepté qu'à la dernière minute. Pour en revenir au rôle d'Harry Angel, les choses ont été plus simples. Quand j'ai rencontré Mickey Rourke, je me suis si bien entendu avec lui qu'il m'a dit : « Pas la peine d'aller voir les autres mecs. Donne-moi le rôle ! ». C'est ce que j'ai fait.

I. : Est-ce que Mickey Rourke est perçu de la même façon aux USA qu'ici ?

A.P. : Non. Il est effectivement beaucoup plus aimé en Europe où les gens cherchent des héros différents. Mickey n'est pas le héros américain classique et carré. Il n'est pas Robert Redford. Il n'est pas Tom Cruise. Il y a quelque chose de méchant chez lui. C'est ce que j'aime. Un charme incroyable. Pour moi, il est authentique. Pas clean !

I. : Comment ça c'est passé entre lui et De Niro ?

A.P. : Il a travaillé plus dur avec De Niro que dans toutes les autres scènes. Pour la première scène, il était terrifié. Il avait mis des cubes de glace dans ses poches parce qu'il avait les mains brûlantes et trempées de sueur. A la fin de la première prise, j'ai vu cette flaque d'eau. Je lui ai demandé ce que c'était, il a dit : « Chut ! », et m'a montré les glaçons. C'était pour rester cool quand il parlait à De Niro ! Il était très nerveux, ce qui est parfait pour l'histoire : il est en présence de cet homme étrange, et De Niro est très fort là-dedans. A mesure des scènes, Mickey a pris de l'assurance. A la fin, il gagne la compétition. Mais c'était vraiment comme un combat de boxe.

I. : Vous n'avez jamais fait deux films qui se ressemblent. Est-ce délibéré ?

A.P. : J'ai beaucoup changé en tournant des films. J'ai grandi avec le cinéma. J'ai commencé à tourner à 24 ans. Maintenant, j'en ai 42, et en tout ce temps, on devient une personne différente. A la fin d'un film, je suis différent de ce que j'étais quand je l'ai commencé. En changeant, vous vous intéressez à des choses qui vous étaient indifférentes cinq ans plus tôt. Je ne suis pas d'accord avec la théorie française selon laquelle un metteur en scène devrait refaire vingt fois le même film. Je préfère aborder de multiples genres. C'est plus stimulant. Chaque film est une découverte. J'en découvre autant sur moi que j'en découvre à propos du film.

I. : **Fame** *reste un chef d'œuvre inégalé dans son genre. Vous n'êtes pas tenté par un remake ?*

A.P. : Après **Fame et The Wall** je me suis dit que j'en avais suffisamment fait avec la musique. Et je le pense toujours. Mais ça ne me gênerait pas de faire quelque chose d'original et de contemporain sur la musique. La musique anglaise en particulier, m'intéresse beaucoup. C'est un véritable phénomène. Culturellement et artistiquement, nous (les Anglais) ne sommes pas très bons. Mais nous dominons totalement la musique contemporaine. Chaque semaine, une nouvelle bande de kids débarque avec un nouveau groupe. C'est pharamineux, vraiment, dans une culture qui n'a pas réellement d'héritage musical. Si je devais faire un film anglais, ce serait à propos de la musique. Je suis également fasciné par l'origine de la violence dans la société britannique. Et elle est souvent liée à la musique. Il y a une avenue intéressante à explorer, là. Un jour, il pourrait y avoir matière à un film.

I. : On oublie souvent **Shoot The Moon** *dans votre filmographie. Est-ce un film mineur ?*

A.P. : C'est mon film préféré ! La meilleure chose que j'ai jamais faite. C'est le seul film qui soit autobiographique. C'est peut-être pour ça qu'on ne le mentionne pas. Il a été aussi dur à faire que **Midnight Express**. Je le décrirais comme étant le premier film adulte. Peut-être que les gens qui vont voir mes films sont plutôt jeunes. C'était un film sur des gens mariés, et peut-être que le public l'a trouvé ennuyeux.



ANGEL HEART... AU RAYON X

On entendait parler depuis un moment de la poussée conservatrice aux Etats-Unis, eh bien le cinéma rentre dans le colimateur. Pour la première fois depuis longtemps, un film d'une major compagnie, **Angel Heart**, reçoit un X infamant pour son premier passage devant le MPAA (organisme qui classifie les films). Alan Parker ayant par contrat l'obligation de fournir à Tri Star un film qui sera au pire classé R (Restricted = Interdit au moins de 18 ans en France) s'est vu contraint de procéder à une coupe de 10 secondes (!) dans la scène qui avait « justifié » le X. Il s'agit d'une séquence montrant Mickey Rourke et Lisa Bonnet faisant l'amour, et qui tourne au cauchemar lorsque des torrents de sang tombent du plafond. Il semblerait quand même que la version qui sera montrée à l'étranger sera complète. Autre absurdité, les lois régissant la vidéo aux Etats-Unis n'étant pas les mêmes que celles du cinéma, le film sortira complet sous peu en vidéo !

L'Ange ayant été classé X, pas étonnant que le Diable le soit aussi. Sur leur lancée le MPAA a distribué un second X au film de Bellochio, **Le Diable au corps** qui, dirons nous pudiquement, est passé au casse-pipe. Devant cette situation, certaines Compagnies décident de passer outre le MPAA et sortent leur film sans classification : ce sera le cas pour **Evil Dead 2** comme ça l'a été dans le passé pour **Re-Animator, Dawn of the dead, Evil Dead, Texas chainsaw massacre 2** et quelques autres. Dans le même ordre d'idée, **Le Dernier tango à Paris** vient enfin de sortir en Italie et optimistes, nous concluerons avec A. Souchon que malgré tout, on avance, on avance...



Un « coup de main » William Saurin encore assez satanique !

I. : Pour **Angel Heart**, *vous avez travaillé avec les producteurs de* **Rambo**. *Est-ce que vous allez en tourner un ?*

A.P. : Ils me l'ont demandé. Et ils n'arrêtent pas de me relancer. Ils m'ont offert une fortune. Si je refuse, ce n'est pas par snobisme. J'ai un problème politique avec Rambo et je ne l'aime pas. Mais c'est difficile à dire à des gens qui viennent de me donner 18 millions de dollars pour mon film **Angel Heart**. D'une certaine façon, ils ont été très bons avec moi. Ils ont juste signé le chèque et ne sont pas intervenus par la suite, en aucune façon. Ils veulent que le film rapporte de l'argent, parce que c'est comme ça qu'ils pensent. Et ils ont pris un gros risque avec moi parce que je ne fais pas du tout le genre de choses qui porte leur marque.

I. : Vous ne pensez pas pouvoir changer quoique ce soit à Rambo ?

A.P. : Je pense que Monsieur Stallone est dans la même catégorie que Madonna et Sean Penn : à éviter !

Propos recueillis par **Gérard DELORME**

Angel Heart USA 1986.
Prod. : Alan Marshall/Carolco. Réal. : Alan Parker. Scén. : Alan Parker d'après « Le sabbat dans Central Park » de William Hjortsberg. Phot. : Michael Seresin. Mus. : Trevor Jones. Mont. : Gerry Hambling. Maquillages : Davud Forrest et Robert Laden. Int. : Mickey Rourke, Robert De Niro, Lisa Bonet, Charlotte Rampling, Stocker Fontelieu, Brownie McGhee, Michael Higgins, Elizabeth Whitecraft... Durée : 1 h 55 mn. Dist. : Gaumont. Sortie le 8 avril 1987.

THE AMERICAN WAY

Quand les guerriers des ondes passent à l'attaque.



La débauche politique poussée à son paroxysme

Curieux film que celui de Maurice Phillips, un clipeur fou qui nous offre ici son premier long-métrage. Plébiscité au dernier Festival d'Avoriaz (Prix Spécial, Prix de la Critique et Antenne d'Or A 2), **The American Way** ne lorgne pourtant vers le fantastique que sous l'angle de la politique-fiction. L'action se passe dix ans après la fin de la guerre du Vietnam et nous fait partager les états d'âme et l'action revendicatrice d'un groupe d'ex-soldats qui en sont revenus saufs (mais pas tout à fait sains pour certains d'entre eux) et dont le job consiste à ne pas faire oublier à cette Amérique ingrate les images sanglantes et explosives de ce conflit. A bord d'un vétuste B29, ils émettent clandestinement et piratent le ronron conformiste et lénifiant des programmes officiels : scènes de guerre, spots agressifs et rocks à fort volume sont au menu de « S & M TV », et le yankee moyen doit subir leurs interventions impromptues. Anciens soldats oui, mais pacifistes acharnés dont la croisade salutaire est basée sur l'éveil/le réveil des consciences d'un peuple qui, passé les mouvements salutaires et revendicatifs de la fin des années 60, se replonge dans le conformisme et le retour aux vieilles valeurs rétrogrades. Pour preuve, l'ascension fulgurante d'une certaine Mrs Westinghouse qui a posé sa candidature aux élections présidentielles et commence à envahir les médias de discours prônant les idées les plus réactionnaires. Sur le point de cesser leur action, les militants du B29, menés par leur énergique Capitaine (Dennis Hopper), vont reprendre du poil de la bête et mener la vie dure à ce travelo politicard en passe de faire avaler au bon peuple américain l'hameçon d'un programme démagogique en diable prenant évidemment pour chevaux de bataille l'anti-communisme, le respect de la religion, etc.

Nul doute qu'au travers de cette fiction, Maurice Phillips porte un regard sur l'Amérique reaganienne et en dénonce la way of life, grossissant au besoin le trait et s'attaquant de front à un système qui forge l'opinion des citoyens par beaux discours interposés. Principale cible visée : les médias à la botte du pouvoir qui inondent les programmes d'émissions et de feuilletons grotesques (c'est la même chose en France et dans bien d'autres pays...) favorisant et entretenant les idées reçues, confortant le plouc texan dans sa connerie et son ignorance. A cet égard, **The American Way** est une bouée salutaire, un coup de semonce dans une industrie cinématographique dominante qui clame plus fort que jamais sa fierté US et en est même revenue au culte du héros musclé défenseur de la nation. Une force de frappe tournée d'ailleurs en dérision par le générique de « S & M TV » qui nous montre un glorieux faucon national dont le vol majestueux se brise brusquement lorsqu'il s'aplatit la gueule sur le rebord de l'écran !

Est-ce à dire qu'**American Way** risque de déplaire à la majorité bien-pensante du public ? Pas sûr du tout, car il nous parvient auréolé de ses récompenses à Avoriaz (ce qui est un sacré coup de pouce pour un film pareil) et curieusement, le public bourgeois aime assez qu'on lui crache à la gueule... Et Dieu sait que **The American Way**, dans son anarchisme forcené, se paye la tête des institutions et de ses représentants. Film-culte par excellence donc, qui s'adresse à toute une génération pour qui Woodstock n'a pas non plus constitué un évènement vain et sans lendemain, **The American Way** frôle aussi l'auto-dérision dans sa peinture des joyeux animateurs du B29. Un équipage de « freaks » dopés à mort, se shootant au rock le plus lourd et aux images hallucinatoires d'un programme cahotique concocté par leurs soins, visions apocalyptiques, rythmes effrénés, mysticisme de défoncés (le pilote finit par se prendre pour le Christ et Minh, le vietnamien, médite sur le sort du monde à cheval sur une bombe !), le film de M. Phillips est un joyeux bordel visuel et sonore, une ultime virée pleine d'espoir dans l'atmosphère pesante de cette fin de décennie.

Denis TREHIN.



USA. 1986. Réal. : Maurice Phillips. Prod. : Laurie Keller & Paul Cowan. Sc. : Scott Roberts. Prod. éxec. : Keith Cavele. Phot. : John Metcalfe. Mont. : Tony Lawson. Mus. : Brian Bennett. Déc. : Evan Hercules. Int. : Dennis Hopper (Le Capitaine), Michaël J. Pollard (« Doc » Tesla), William Armstrong (Jerry), James Aubrey (Claude), Eugene Lipinski (Ace), Al Matthews (Benedict), Michael Ho (Minh), Derek Hoxby (Sam), Nigel Pegram (Mrs Westinghouse). Durée : 1 h 44.Dist. : Ugc. Sortie : 15.4.87.

Entretien avec

MAURICE PHILLIPS


Télé catho : le sourire niais du prédicateur situé bien ce niveau

Frappadingue. Une poignée de vétérans du Vietnam reclus dans un bombardier B29, Uncle Slam, pirate les émissions TV yankees. Particulièrement les programmes ringards, les feuilletons débiles et les chaines religieuses extorquant des fonds à leurs fidèles. En gros, nos lascars fouttent un bordel monstre dans tout le pays. Et quand une certaine Mrs Westinghouse, candidate belliciste et rétrograde, menace d'accèder à la présidence des States, Captain, Doc, Ace et les autres déterrent la hache de guerre. Ç'en est trop : la mère Westinghouse veut leur refaire le coup du Vietnam quelque part en Amérique du Sud. Retourner crapahuter dans la jungle, non merci, on a déjà donné. Là dessus, nos lascars engagent le combat et cherchent un défaut dans la cuirasse de cette nouvelle Dame de Fer. Ils découvrent le pot aux roses : Mrs Westinghouse est un... Mais chut !

Trois récompenses à Avoriaz pour cette joyeuse cacophonie (prix de la Critique, prix spécial du Jury, prix Antenne 2). Une satire féroce, délirante et pas bête, complotée par un débutant, Maurice Phillips...

*I. : Comment a démarré la production d'**American Way** ?*

M.P. Je n'étais pas personnellement responsable des finances. Au départ, le film était prévu pour être un court-métrage et davantage un véhicule pour la musique rock. Quant on me l'a proposé, c'était pour la télé mais cela m'intéressait peu de réaliser une vidéo rock en un plus grand format. Toutefois, l'idée d'une TV pirate à l'intérieur d'un bombardier B 29 m'excitait beaucoup. J'en ai parlé au producteur longuement et, avec son accord, je me suis entendu avec le scénariste. Nous avons développé l'histoire et relégué la musique plus en fond sonore. Nous avons également donné une plus grande importance à la menace politique.

*I. : Selon vous **American Way** appartient-il plus au milieu des années 80 ou à la fin des sixties ?*

M.P. Il y a beaucoup de scènes dans le film qui font partie de la fin des années soixante et qui sont fortement imprégnées de son esprit, les manifestations contre la guerre, contre le Vietnam. Les personnages principaux sont comme des fantômes des sixties. Le bombardier fonctionne à la manière d'une métaphore : il traduit les difficultés des vétérans du Vietnam à se réintégrer dans la société. Mais **American Way** est aussi un film des années 80. Il expose, par exemple, un tas de leçons que nous avons apprises au Vietnam, des leçons dont nous devrions nous servir actuellement. Je pense particulièrement à l'Amérique Centrale.

I. : Avez-vous vous même combattu ?

M.P. Non. Mais je vivais aux USA à cette époque et on m'a mis le grappin dessus malgrè le fait que j'étais né à Londres. Je suis donc né en Angleterre, ma famille immigra en Amérique en 1959. J'avais 11 ans. J'ai ensuite suivi les cours d'un lycée et d'une université américaine. Durant cette période, si vous habitiez aux USA depuis plus de trois mois avec l'intention d'y rester, vous étiez soumis aux mêmes obligations qu'un américain. Du moins certaines d'entre elles. On m'a donc envoyé mon ordre de mobilisation en 1968. J'aurais pu quitter les USA mais je suis resté un peu plus longtemps. Finalement, j'ai dû « fuir » au Canada où je suis resté six mois. Puis je suis rentré à Londres. J'avais deux très proches amis qui ont dû partir pour le Vietnam ; ils ne sont jamais revenus.

*I. : Comment définissez-vous **American Way** ? Une farce, un réglement de comptes, une politique fiction, un peu des trois certainement ?*

M.P. C'est beaucoup de choses à la fois, une parodie politique, une comédie noire, une satire, un film surréel. **American Way** opère à plusieurs niveaux, tous différents pour moi. C'est essentiellement un film contre la guerre ; il bénéficie d'un message politique assez fort.

I. : La musique, bien qu'étant secondaire, a son importance. Y a-t-il par exemple un thème musical lié à quelque chose que vous avez vécu ?

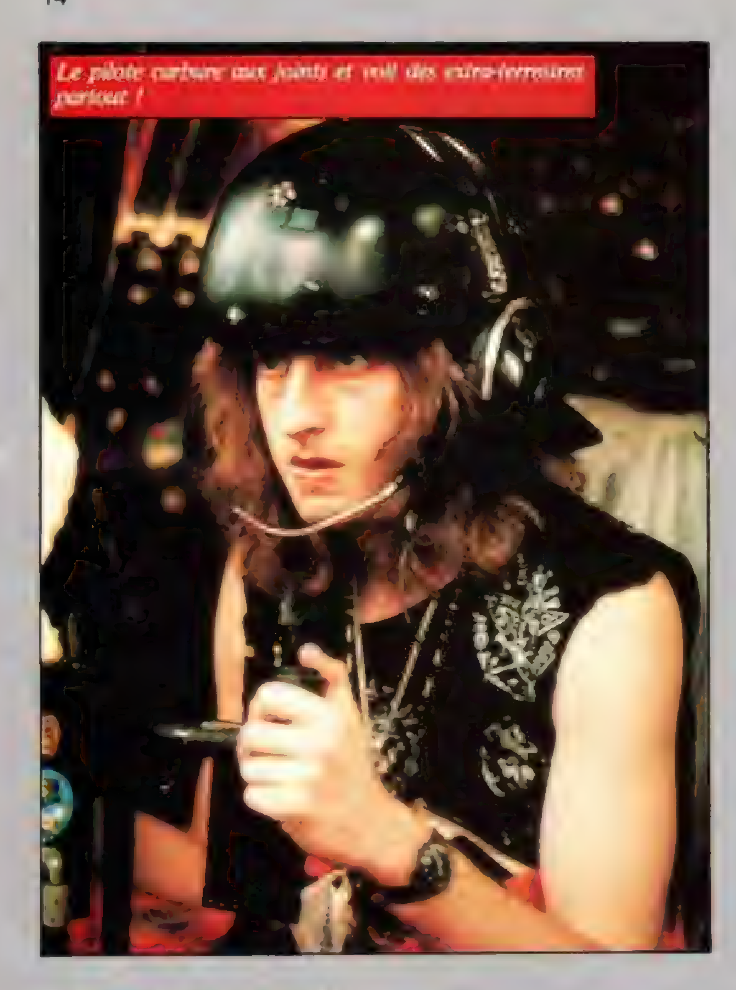
M.P. L'hymne national repris par Jimi Hendrix est un choix évident. Ce n'est pas un extrait issu du concert de Woodstock mais de l'Université de Berkeley. Pour le reste, aucun choix, aucune des chansons n'a, à mes yeux, d'importance personnelle ! En fait, il y a d'autres morceaux que je voulais utiliser et qui ne l'ont pas été pour des raisons juridiques. Rassembler la musique pour le film fut extrêmement difficile. C'est très coûteux d'obtenir certains morceaux et on s'embarque facilement dans des complications d'ordres légaux. Je suis satisfait de la bande sonore, mais elle aurait été différente si j'avais connu moins de problèmes. J'aurais rajouté deux ou trois morceaux des Doors (mais ils étaient trop chers). Nous avons saisi ce que cette musique veut dire, son essence. La musique, dans les sixties, jouait un rôle particulier, celui de pouvoir rassembler des gens socialement et politiquement.

*I. : Pourquoi avoir choisi Dennis Hopper ? Est-ce parce qu'il fut le réalisateur-interprète d'**Easy Rider** ? Parce qu'il est lié à nos yeux au mouvement hippie ?*

M.P. Quand j'ai lu le script, j'ai tout de suite pensé à lui. C'est le seul auquel je songeais. Peut-être Jack Nicholson aurait fait l'affaire. Il me fallait quelqu'un qui représente les sixties. Je désirais un acteur qui ait une réputation en dehors du rôle. Pour qu'il soit tout de suite reconnu comme étant un leader. Hopper a ce genre de réputation. De plus, il a été un comédien sous-estimé alors qu'il a interprété des films comme **L'Ami Américain**, **Apocalypse Now** ou **Rusty James**. Et il a tourné **American Way** avant **Blue Velvet**, **Massacre à la Tronçonneuse 2.** Maintenant, il est partout et fait un véritable retour en force. Actuellement, il réalise **Collors** avec Sean Penn et Robert Duvall.


Sous le vernis politique la décadence de l'Amérique profonde

Le pilote carbure aux joints et voit des extra-terrestres partout !



I. : Nous n'étions plus habitué à voir à l'écran Michael J. Pollard **(Bonnie and Clyde)**.

M.P. Il n'a rien fait depuis longtemps. Je sais qu'il a eu beaucoup de problèmes avec l'alcool et la drogue. J'ai essayé de le soustraire à sa semi-retraite. C'est un excellent comédien et je crois qu'il travaille pas mal maintenant.

I. : Dennis Hopper a lui aussi des problèmes par la drogue ?

M.P. Il m'a confié qu'il y a deux ou trois ans, il est passé tout près du suicide. Ça n'a rien d'un secret. A partir de ce moment il a décidé de couper court aux drogues et à l'alcool et s'en est sorti complètement. Lorsque mon producteur et les autres ont su que je tenais à Hopper, ils sont devenus nerveux. C'était mon premier film, mon premier long-métrage et ils craignaient que Hopper et sa terrible réputation vis-à-vis des réalisateurs nuisent au bon déroulement du tournage. Les gens me disaient qu'avec lui et Michael J. Pollard, ce serait mon baptême du feu. Mais l'expérience a été très bonne : Hopper est inventif, créatif.

I. : Comment vous situez-vous dans la vague des films américains traitant du Vietnam ?

M.P. Je n'ai pas encore vu **Platoon** que je découvrirai la semaine prochaine à Los Angeles. C'est intéressant qu'un film comme celui d'Oliver Stone devienne de nos jours un tel succès aux USA alors qu'il y a seulement trois/quatre ans le public l'aurait ignoré. Je pense que l'Amérique s'est suffisamment éloignée du Vietnam pour le regarder et l'observer comme un fait historique à l'image de la Seconde Guerre Mondiale. Les américains peuvent maintenant être beaucoup plus objectifs.

I. : Vous avez réalisé avant **American Way** *un certain nombre de video clips et cela ne se remarque pas dans votre film à l'inverse d'un Russel Mulcahy* **(Highlander)**.

M.P. En fait, c'est accidentellement que j'ai réalisé des vidéoclips. Avant d'être réalisateur, j'étais peintre puis décorateur de théâtre, de ballets et enfin de cinéma. En 1978/79, les vidéoclips commençaient à apparaître et apporter l'occasion de filmer d'un façon différente ; il faut aller vite et c'est très excitant. Je ne me suis jamais vu en réalisateur de clips exclusivement. Avant **American Way**, on m'a proposé deux scripts à l'image de **Flashdance** et je les ai refusés parce que ce type de films ne m'attire pas. **American Way** était lié à des expériences personnelles et donc me séduisait plus. Je considère également que les films tournés par ces réalisateurs sont trop rapides, trop frénétiques ; ils n'ont qu'une dimension. La structure d'**American Way** est différente. Je voulais que le rythme varie, change et que l'on rit de temps en temps plutôt que de foncer à cent à l'heure !

I. : L'esprit du film est à la fois anglais et américain mais le film lui-même est anglais, un film anglais sur la société américaine. Plutôt inhabituel ?

M.P. J'ai vécu mes expériences professionnelles en Angleterre mais j'ai été élevé, éduqué aux USA. Je me situe entre ces deux pays. Je me suis imprégné de ces deux cultures que je connais aussi bien l'une que l'autre, leurs avantages, leurs inconvénients. Je peux les regarder de façon objective. **American Way** jette un regard objectif sur l'Amérique, très cynique également. Je ne pense pas que le film aurait pu être fait par quelqu'un ayant passé toute sa vie aux Etats-Unis.

I. : Parlez-nous des séquences d'actualité sur le Vietnam que vous avez reprises.

M.P. On a rassemblé des heures et des heures de pellicule, dans l'ensemble très déprimantes à regarder. Nous avons sélectionné des images ayant un fort impact et si possible liées à ce qui se déroulait dans le film. Quant à la scène horrible de l'exécution de ce capitaine vietnamien, elle restera à jamais gravée dans ma mémoire. Je l'ai vue pour la première fois dans les années soixante. Je voulais qu'elle soit incorporée à un moment X du film.

I. : **American Way** *sort bientôt aux USA ?*

M.P. Vers la mi-avril comme en France. A l'heure qu'il est, aucun deal n'a été conclu pour l'Angleterre. Je ne sais pas pourquoi surtout que le film sortira un peu partout : Australie, Japon, RFA, Italie... Les premiers pays à l'avoir acheté sont Panama et le Nicaragua. Nous avons pensé organiser une première mondiale au Nicaragua ! (Rires).

I. : Cela ne vous a pas surpris de voir **American Way** *sélectionné pour Avoriaz.*

M.P. Oui, oui. J'ai d'abord été surpris de sa sélection puis de son accueil et des trois prix. Je pensais que **La Mouche** remporterait le Grand Prix et tous les autres ! Je suis très impatient des réactions aux USA. Le film a été refusé par les Majors, ce qui est compréhensible. Finalement, il a été acheté par une petite société qui y croit très fort.

I. : Que pensez-vous de la politique de Margaret Thatcher ?

M.P. Je ne suis pas un de ses fans. Dans **American Way**, Mrs Westinghouse est une sorte de Maggy Reagan, une combinaison entre Nancy Reagan et Margaret Thatcher. Plus sérieusement, je me situe beaucoup plus à gauche que Mrs Thatcher. Je pense qu'elle a détruit un tas de choses en Angleterre et qu'elle a divisé la société anglaise. Les chômeurs, le troisième âge ont été « dévalisés » de façon incroyable. Elle est l'inverse de Robin des Bois, elle prend aux pauvres et donne aux riches !

Le capitaine, Errol Flynn moderne, encore un rôle de dingue pour Dennis Hopper.

Propos recueillis par
Alain CHARLOT et Marc TOULLEC

EVIL DEAD 2



Sam Raimi, Bruce Campbell et Robert Tappert.

Sortez les tronçonneuses, les haches et tout ce qui coupe car les revoilà les démons de la nuit, les démons de minuit. Sam Raimi est toujours au gouvernail parfaitement secondé par Robert Tappert son producteur. La caméra tourne toujours dans tous les sens et les effets-spéciaux promettent des miracles. Mutilations, métamorphoses, irruptions de monstres infernaux... Ça va charcler dans les chaumières !

Depuis le temps qu'on fantasmait sur **Evil Dead 2**, la séquelle d'un film mythe, un cult-movie à la hauteur de sa réputation. **Evil Dead**, était une production toute petite, petite. Un budget de 80 000 dollars. 3 millions pour l'opus 2, deux ou trois briques U.S. avancées par Dino de Laurentiis, magnat parmi les tycoons. Mais avant d'échoir au célèbre producteur italien exilé, **Evil Dead 2**, aura failli connaître un autre financement, celui d'Irvin Shapiro dont la société s'était chargée de monayer les droits d'**Evil Dead**. Ainsi, il y a deux ans, Variety publiait une double page alléchante, **Evil Dead 2 and the Army of Darkness.** On pouvait y voir Bruce Campbell brandissant une tronçonneuse pétaradante au pied d'une forteresse autour de laquelle voltigeaient des diables ailés. Le projet n'aboutit à rien. Idem pour la tentative de co-production de Dario Argento, laquelle avorta en définitive de **Démons,** remake à peine voilé d'**Evil Dead.** Entre temps, Sam Raimi aura subi l'échec de **Mort sur le Gril (X Y Z Murders** devenu **Crimewave** devenu **Broken Hearts and Noises)** dont le montage final lui aura échappé au profit des fonctionnaires d'Embassy.

Ma cabane en enfer

Tout se terminait sur cette caméra folle fonçant sur Bruce Campbell ruisselant de sang ; les démons de la nuit restaient encore vaillants. Fondu au noir, générique de fin ; ainsi se clôturaient les réjouissances gore d'**Evil Dead**, « l'opéra de la terreur » dixit le distributeur français. **Evil Dead 2** enchaîne directement sans se perdre en palabres ou en flash-back économiques style **La Colline des Yeux 2.** On nous apprend ici que le fameux Livre des Morts est la découverte d'un certain Professeur Knowby, qu'il l'a exhumé d'un tombeau mésopotamien pour le dissimuler dans cette bicoque en ruines perdue au fond des bois, sa maison de campagne. Evidemment, Knowby, grisé comme un personnage de chez Lovecraft, ne résiste pas au plaisir d'enregistrer quelques formules cabalistiques. Résultat : il réveille une cohorte de diables, lesquels déciment une bande de teen-agers. Seul Ash parvient à tenir jusqu'à



Rick Francis incarne Evil Ed. Maquillage conçu par Shannon Shea.

l'aube... Arrivent sur les lieux la fille de Knowby et Ed son boy-friend. Vu l'état du pont amenant à la cabane, nos tourtereaux font appel à un couple de ploucs qui les guident. Rapidement, ils trouvent Ash qu'ils soupçonnent du meurtre de papa Knowby. La cabane baigne encore dans l'hémoglobine fraîche. Pris pour un maniaque, Ash est jeté dans la cave... Voilà pour le début de cette nouvelle diablerie 24 images/seconde. Une chose encore, Ash a perdu une main dans l'aventure : il a dû la trancher pour se délivrer de l'emprise trop dévorante de son ex-petite copine, quant à elle dépourvue de tête. Et devinez l'usage que Ash va faire de ce moignon à peine cicatrisé. Il y a adapté une tronçonneuse dont l'usage dans le premier **Evil Dead** était des plus frustrants. Raimi rattrape le coup au point de faire de son héros un homme-tronçonneuse.

Quoi de neuf dans **Evil Dead 2** ? Comment faire plus délirant, plus sanglant... ? Une gageure, un pari auquel Sam Raimi a apporté tout ce que le budget mesquin de son premier film avait rendu impossible. Surenchère donc au menu : servir uniquement les agressions de quelques zombies en rut serait bien décevant. Conscient du risque de se répéter, Sam Raimi se régale de trouvailles inédites. Tout d'abord, la cabane. Un décor délabré, pourrave, humide et vivant ! Elle respire la bicoque et rit, se marre, glousse. La preuve, les objets, les portes, le mobilier, tout ça est secoué de spasmes, de hoquets. Sans doute à l'idée de voir les nouveaux arrivants découpés en petits morceaux, réduits en charpie avariée. Rires de bonheur en quelque sorte. Même le trophée d'élan se bidonne !

Objets inanimés avez-vous donc une âme ? Ben ouais semble vouloir répondre **Evil Dead 2.** Le Livre des Morts par exemple se garnit d'une paire d'yeux, d'une bouche et de chicots. Sam Raimi nous avait dit que le grimoire était relié peau-humaine. Et ce n'est pas le fait d'avoir été calciné un peu plus tôt qui l'empêche de faire dans **Evil Dead 2** un come-back remarqué. C'est Tom Sullivan qui s'est chargé de peindre les illustrations des pages parcheminées du bouquin ; les dessins ressemblent à s'y méprendre aux bandes-dessinées de Vampirella and cie.

Des monstres et du sang

Tom Sullivan est l'homme à tout faire d'**Evil Dead 2.** Il l'était déjà dans **Evil Dead** mais dans des conditions plus dures. Son travail ici touche à divers aspects du film, Le Livre des Morts bien sûr mais aussi l'animation image par image de quelques créatures miniaturisées et les hallucinations qui frappent Ash lors de son incursion dans le monde des morts. Des scènes bien mystérieuses qui devraient couronner le film dans un joli paroxysme. Pour l'instant, Raimi se plait à divulguer les informations au compte-gouttes. Une séquence promet d'être particulièrement croustillante. Après que Ash a décapité Linda, sa copine possédée par les démons, il enterre la tête et le corps à deux endroits différents. Mais voilà que la bobine de Linda surgit de terre et roule jusqu'au cou vacant pour se coller entre les deux épaules. Linda invite alors Ash à le rejoindre dans une valse effrénée. Ces instants ont été menés à bien devant la caméra grâce à la compétence de Doug Beswick, le bonhomme qui avait manipulé la carcasse métallique d'Arnold dans **Terminator**.

L'atelier des effets-spéciaux d'**Evil Dead 2** fut installé dans le périmètre d'un collège désaffecté, le J.R. Faison High School. Son gymnase servit aux intérieurs de la tombe mésopotamienne découverte par Knowby. Décors conformes aux temples égyptiens de b.d. avec tout ce qu'il faut d'effigies de démons cornus, de colonnes, de sépultures à ne surtout pas profaner. Mais l'imprudence des acteurs est à la base même de l'histoire.

Troisième décor d'**Evil Dead 2**, le grenier que le scénariste a judicieusement sorti de son imagination. Un gentil petit grenier à fruits en apparence avec ses bocaux rangés sur des étagères, un coin poussiéreux d'où va bondir un monstre. Responsable de la plupart des prodiges d'**EvilDead 2**, Mark Shostrom (**La Revanche de Freddy, From Beyond**) dont la tâche était de mettre au point les effets-spéciaux de maquillage c'est-à-dire la métamorphose des possédés. Et à ce niveau **Evil Dead 2** pulvérise des records encore récents. Shostrom a surtout tenu à éviter les redites pour ce qui est du look des morts-vivants. Chaque personnage a bénéficié des discussions entre Sam Raimi et cet enfant terrible des maquillages. Evil Ed possède une bouche démesurée et des dents pour le moins tranchantes ; le visage de Linda est aussi lisse que celui d'une poupée de porcelaine tandis que le restant de son corps est dans un état de putréfaction avancée... Pas-

sons sur les quelques cadavres exsangues qui coursent ce bon vieux Ash pour nous attarder sur Henrietta l'épouse du Professeur Knowby. Quelques pustules au début et les yeux complètement blancs : rien de bouleversant. Les entités diaboliques aidant, Henrietta s'achemine vers le malabar teigneux puis vers une créature pas très éloignée de la sorcière de **House** avant de prolonger un cou téléscopique vers ce pauvre Ash médusé !

A créditer encore au générique des effets-spéciaux Tony Gardner (**Le retour des Morts Vivants**), Ellis Burnam et Bob Williams (**Popeye, Terminator, Le Clan de la Caverne des Ours**) ainsi que Howard Berger... Toutes les techniques ont été utilisées au mieux de leurs possibilités : stop motion (animation image par image), clay animation (matière souple et maléable également animée image par image), blue screen, animatronics, effets de marionnettistes (surtout pour les mains décharnées qui sont en fait des gants), manipulations par baguettes... Tout, tout, du truc artisanal au machin de pointe. Maître d'œuvre d'**Evil Dead 2**, Sam Raimi ne semble pas avoir laissé pour compte toutes les combines et les tours de contorsionniste qui donnait à son bébé toute sa pêche frénétique. Les fameux travellings circulaires seront donc au rendez-vous. Raimi lui-même insiste sur la virtuosité de sa mise en scène. Il a donc pour cela aménagé le décor, la cabane, pas celle du premier détruite par la foudre voici quelques années. Des fenêtres légèrement de travers, des portes en biais... Les aberrations géométriques du **Cabinet du Docteur Galigari** pointent à l'horizon.

Comme pointe déjà un **Evil Dead 3** ! En effet, Dino de Laurentis, particulièrement satisfait du résultat, aurait proposé à Sam Raimi un contrat pour trois nouveaux films dont justement celui-là. Le script d'**Evil Dead 3** existe déjà mais l'action ne se limiterait pas aux quatre murs de la cabane du fond des bois du Tennessee. Le scénario explorerait la nature même du Livre des Morts, remonterait à des temps immémoriaux, l'origine même du bien, du mal. D'ici là, vous pouvez toujours saliver sur les promesses du 2, ce qui n'est déjà pas si mal après tout.

Marc TOULLEC

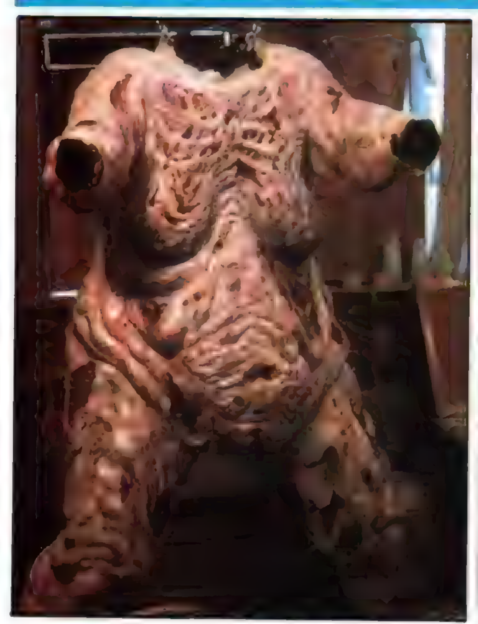
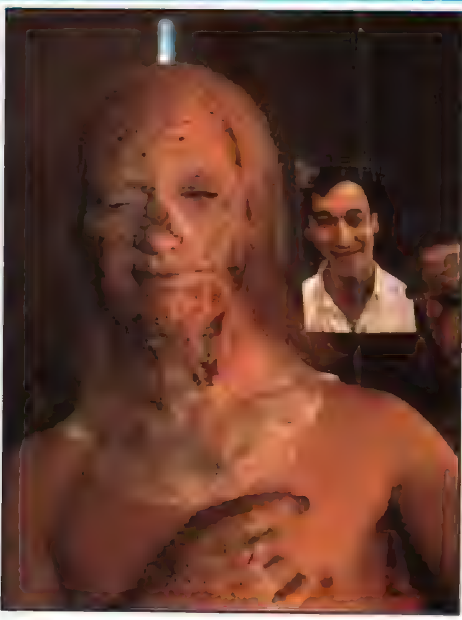
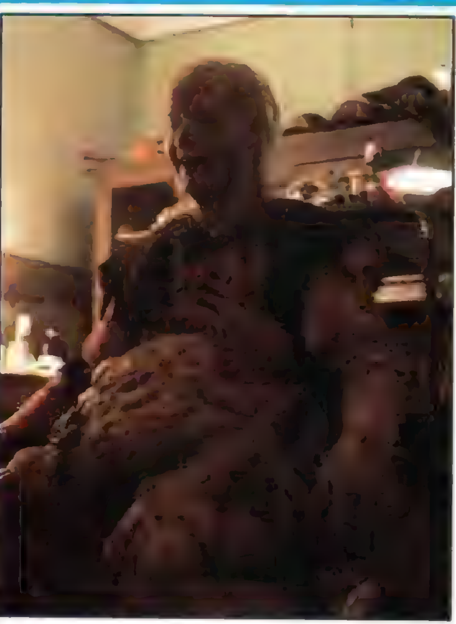
Spécial thanks to Howard Berger and Mark Shostrom.



Bruce Campbell possédé. Maquillage par Howard Berger...

La tête de Pee Wee. Maquillage par Mark Shostrom.

EVIL DEAD 2 Aux effets spécia

Trois étapes dans la confection d'Henrietta, la femme du professeur Knowby. L'acteur portant le maquillage est Ted Raimi, le frère aîné de Sam. C'est Mark Shostrom lui-même qui applique les onze prothèses faciales nécessaires à la transformation de l'acteur. Sur le deuxième cliché, Ted Raimi grimé est comparé à sa photo au naturel. Le costume d'Henrietta est d'une pièce. Seuls le visage et les membres sont traités indépendamment.



Mark Shostrom applique un dernier coup de pinceau à Henrietta avant que celle-ci n'apparaisse devant la caméra. Mark Shostrom sait parfaitement que la moindre négligence de sa part sera multipliée par dix par l'objectif de Sam Raimi.

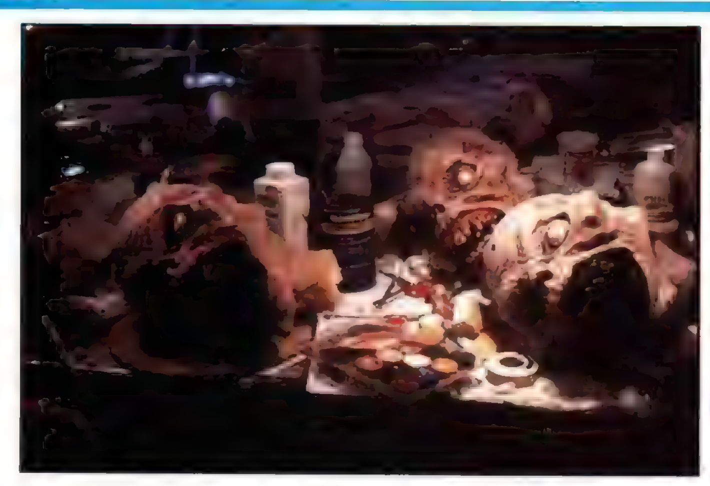


Robert Kurtzman, un des assistants de Mark Shostrom, ajuste un des pieds pourris d'Henrietta. Ça s'enfile comme une chaussette.




Voilà ce qu'il advient d'un simple mortel possédé par les démons. Evil Ed (Rick Frances) dont le maquillage est dû à Shannon Shea et Robert Kurtzman. Le pauvre est, sur la seconde photo, réduit à bien peu de chose. Le visage sectionné à hauteur du nez, une jambe coupée, un bras diminué. Mon petit doigt me dit que l'acteur a été harmonieusement avantagé par un plancher à ses mensurations. Un truc simple mille fois employé mais toujours surprenant à l'écran.

ux ce soir : MARK SHOSTROM



Trois têtes de « Pee Wee » fabriquées en gélatine. Elles seront toutes trois pulvérisées par le fusil de chasse de Ash. Ces têtes (sculptées par Mark Shostrom) ont été remplies de bananes écrasées, de sauce tomate et d'une espèce de gelée verte appelée « ultraslime ».



La grosse Henrietta suspendue au bout d'un filin dépendant d'un système de poulies. Tout ça pour les besoins d'une cascade très spectaculaire.

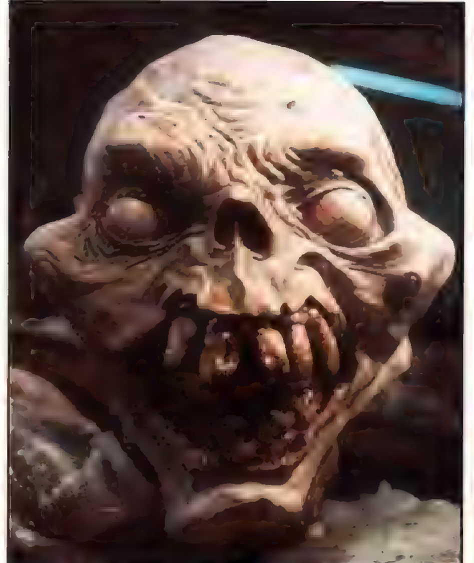


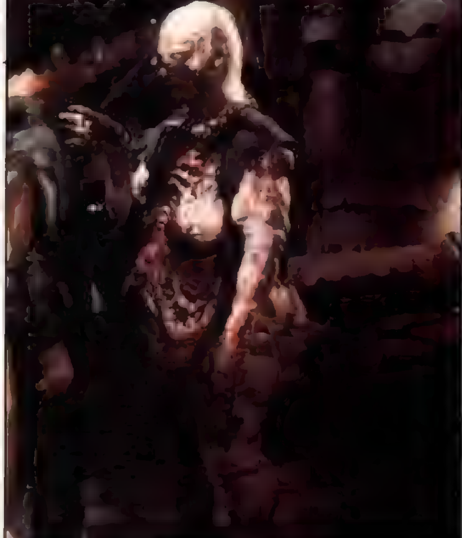
Ash chez le manucure ? Non. Un des assistants de Shostrom met en place une des deux mains à effets-spéciaux de Bruce Campbell. Les veines déjà saillantes peuvent gonfler et les ongles poussent à très grande vitesse !



Presque le Muppet Show ! Robert Kurtzman manipule la tête d'Evil Ed tandis qu'un membre de l'équipe agite un faux bras dont il a revêtu le sien. Evidemment, l'angle de prise de vue effacera les intrus du champ de la caméra.







Les fameuses « mains diaboliques » dues à Mark Shostrom et Howard Berger. Elles sont radio-commandées pour les besoins de certains plans et animées image par image pour d'autres.

Le dernier stade des multiples transformations d'Henrietta. Sculptée et peinte par Mark Shostrom, elle est animée par stop-motion dont Rick Catizone et Mike Tecic sont parmi les meilleurs spécialistes. La tête est portée par un coup d'un bon mètre.

Henrietta se préparant à poser pour le poster central de Play Boy. Remarquez la poitrine, la ligne impeccable. Face à elle, Bruce Campbell toujours pimpant.

La guerre du Vietnam au ras des bambous.



Visage couturé, regard glacial : le sergent Barnes (Tom Beranger).



Barnes prêt aux pires atrocités.



La mise à sac d'un village. La séquence la plus crade de **Platoon.**

Indiscutablement, le film sur la guerre du Vietnam, ou cette dernière comme si vous y étiez. Au cœur de ce conflit dans la jungle asiatique, revisité par la caméra d'Oliver Stone et avec le personnage central de Chris Taylor (Charlie Sheen), un engagé volontaire de 19 ans qui rejoint la Compagnie Bravo du 25ᵉ Régiment d'Infanterie près de la frontière cambodgienne. Taylor fait partie de ces jeunes aspirant à servir leur pays, comme leurs ancêtres, alors qu'au même moment, sur la côte Ouest des USA, le mouvement pacifiste de la hippie-génération fait entendre sa voie par l'entremise du groupe acid-rock Jefferson Airplane chantant « White Rabbit ». L'heure est à la contestation et à la remise en question des valeurs ancestrales en cette Californie paradisiaque mais l'enfer du Vietnam est une autre affaire. Dureté d'un régime inhumain que le trouffion yankee doit assumer s'il veut survivre : rigueurs et périls de la jungle, nuits sans sommeil sous une pluie diluvienne, angoisse tenaillante face à un ennemi aux attaques et embuscades imprévisibles, sans oublier tous ces insectes qui vous perforent la peau.

Bref, **Platoon**, c'est bien de la guerre vécue au jour le jour, minute après minute, une avancée périlleuse en terrain ennemi par un groupe de soldats suintant de chaleur, de peur, de crasse et de haine. **Platoon** n'adopte absolument pas l'ambition de vouloir retracer les origines et causes du conflit et encore moins celle de prendre parti pour une des forces en présence. Le propos du cinéaste/scénariste Oliver Stone ne se situe pas à une échelle politique mais à un niveau résolument terre à terre. **Platoon** est un film de « terrain », un film de guerre comme les réussissait un Raoul Walsh lorsqu'il retraçait l'occupation des troupes US en Corée. Seulement, la grosse différence, c'est qu'Oliver Stone abandonne heureusement le manichéisme anachronique des films de cette époque (les bons ricains, les sales jaunes) au profit d'un conflit beaucoup plus pernicieux : celui opposant entre eux les propres guerriers de l'Amérique. Les supérieurs de Chris, les sergents Barnes (Tom Bérenger) et Elias (Willem Dafoe) sont les deux pôles d'un antagonisme, d'une façon de vivre la guerre en complète opposition. Barnes est le genre de vétéran sanguinaire spécialiste de la guérilla, un barbare des temps modernes qui aurait remplacé l'épée et le bouclier par la mitrailleuse et la grenade. Le visage bardé de cicatrices, le regard impitoyable, il ne vit que pour ça. A l'inverse, Elias est un soldat honnête mais désabusé qui essaye néanmoins de remplir sa fonction le plus objectivement possible. « L'affrontement de deux dieux, de deux conceptions différentes de la guerre ; Achille le sanguinaire contre Hector le vertueux, luttant pour une cause perdue dans les plaines poussiéreuses de Troie », dixit O. Stone. Lors de l'occupation d'un village suspect par le commando, la violence va exploser entre les deux partis ; toute cette longue séquence de **Platoon** est parmi ce que le cinéma nous a offert de plus éprouvant depuis des lustres et recrée avec un réalisme à la limite du soutenable toute l'horreur de la guerre, lorsque la folie s'empare des hommes et que leurs bas instincts leur font commettre les pires atrocités. Dès lors, le propos d'Oliver Stone se situe à un double niveau : vacuité d'un combat dans lequel les bidasses

PLATOON



La mort héroïque du sergent Elias (Willem Dafoe).

aux couleurs de l'Amérique ne s'adonnent plus que par obéissance et survie (Chris), par plaisir du métier (Barnes) ou par devoir (Elias) d'une part, combat interne dans le groupe des marines d'autre part. Combat et opposition envers les siens mais aussi bien sûr lutte contre soi-même. Le découragement causé par des motivations qui s'effritent, la traîtrise de supérieurs peu scrupuleux vont faire de Chris Taylor un pion perdu dans la tourmente mais un observateur lucide. En deux temps trois mouvements, dans le feu même de l'action, Oliver Stone résume toute l'ingratitude d'un combat dont le spectre n'a pas fini de hanter l'Amérique.

Platoon est foncièrement un film honnête, sans nul doute le plus lucide et impartial constat effectué à ce jour sur le conflit vietnamien, mais aussi et par extension sur tous ceux passés et à venir. Rien de tel pour démonter les mécanismes de la guerre et son absurdité que de nous faire vivre l'aventure par les yeux d'un innocent au patriotisme héréditaire, d'un idéaliste dont les espoirs, les motivations, les illusions vont s'écrouler progressivement sans autre conséquence pour lui que le dégoût et la meurtrissure d'une violence ineffaçable. Mais s'il dénonce avec un souci de détails parfois horribles toute l'âpreté des combats, **Platoon** ne manque pas non plus de montrer l'ivresse qui peut s'emparer des fantassins acculés jusqu'à se battre au corps à corps. Vrai, malgré la gravité de son propos et l'écœurement que peut parfois susciter ce dernier, **Platoon** ne manque point de grandeur, d'héroïsme (la mort du sergent Elias) et glorifie ainsi le courage de certains de ces « sacrifiables » envers qui l'Amérique s'est montrée parfois si peu redevable (ceci constituant le sujet d'autres films bien moins dramatiques que **Platoon** et traitant de ce qu'il est convenu d'appeler les films du post-vietnam). **Platoon**, dans sa fureur viscérale et l'approche auto-critique de sa démarche, reste un spectacle de guerre quasi-documentaire, hyper-réaliste, mais n'oubliant pas de faire vibrer le spectateur avec ses longs moments d'attente angoissée, ses montées de fièvre intense, ses affrontements efficacement mais sobrement mis en scène ; car il y a aussi une pudeur à observer devant les excès barbares, une retenue à filmer les atrocités dont se rendent coupables certains (par exemple lors de la scène où un pauvre ahuri vietnamien se fait écrabouiller la tête à cause d'une dentition faisant croire au personnage de psychopathe de Bunny - joué par Kevin Dillon - qu'il se paye sa tête, scène insupportable montrant l'engrenage de la violence dans toute son absurdité), et Oliver Stone ne sacrifie que très rarement au lyrisme d'une réalisation exaltant l'aspect épique des combats. Efficace, ô combien, mais prudent...

Et ce n'est pas là le moindre des mérites de l'art d'Oliver Stone que de se mettre en retrait par rapport à la force de son sujet. Il nous l'avait déjà prouvé d'admirable façon avec **Salvador**, il nous le confirme au centuple avec **Platoon**.

Denis TREHIN.

MAKING OF PLATOON

La guerre du Vietnam a suscité nombre de films, mais aucun d'entre eux ne l'a abordée de façon frontale. *Platoon* est le premier film qui traite concrètement de la vie des fantassins du Vietnam. Oliver Stone s'est inspiré pour l'écrire de ses propres expériences au sein du 25ᵉ Régiment d'Infanterie, en 1967-68 : « J'ai voulu montrer dans ce film la vie quotidienne d'un garçon de 19 ans, projeté au cœur d'une jungle inconnue. Le scénario est tiré de faits vécus et évoque des personnages que j'ai rencontrés durant la guerre ».

C'est en décembre 1969 qu'Oliver Stone eut l'idée de *Platoon*, à son retour du front, mais il a attendu 1976 pour la développer. A trente ans, fort d'un apprentissage d'homme et d'un service militaire effectués en Orient, il décide de raconter *sa* guerre, telle qu'il l'a vécue, mais personne ne veut produire ce script « trop dur, trop noir et trop déprimant ». Sept ans plus tard, Michael Cimino, qui avait lu et aimé le scénario, demande à Stone d'adapter avec lui *L'année du Dragon* et persuade Dino De Laurentiis de signer avec lui un deal groupé. Mais en 84, De Laurentiis change d'avis et renonce au projet. *Platoon* ne verrait-il jamais le jour ?

Un an plus tard, la société Hemdale, ayant produit avec succès *Salvador*, signe avec Stone un contrat pour *Platoon*. A la même époque, un ami du réalisateur remet le script au producteur Arnold Kopelstein qui s'enthousiasme et l'adresse à Orion. Une semaine après, le feu vert est donné... Tournage aux Philippines pour un modeste budget de 6 millions de dollars et véritable stage-commando pour les acteurs. Dale A. Dye, l'ancien capitaine des Marines chargé de l'entraînement : « J'ai organisé un programme intensif et très strict. La meilleure manière, pour un homme, d'éprouver et de donner à voir la réalité des combats de jungle, c'est de l'avoir approchée soi-même ». Oliver Stone : « Je voulais que les acteurs adoptent, sans même s'en rendre compte, les postures, les attitudes, l'expression d'épuisement du combattant, qu'ils éprouvent sa lassitude infinie, ses frustrations, ses colères face à la brutalité et à la mort ». Les acteurs se rendirent donc sur le terrain, creusant eux-mêmes les trous individuels où ils allaient dormir chaque nuit par tranche de deux heures. L'entraînement quotidien occupait une douzaine d'heures et se poursuivait une partie de la nuit, entrecoupé de « repas » à base de hamburgers, de hot-dogs et de haricots. La formation théorique comprenait des cours de radio, des leçons de tir, des études de comportement et des patrouilles de 15 à 20 kms dans des collines escarpées, avec paquetage et armement. « Nous avons approché les conditions d'existence du combattant d'aussi près que possible » note Charlie Sheen. « Je n'ai, bien sûr, pas vécu la guerre du Vietnam, mais je crois en avoir saisi certaines des réalités et j'en éprouve un respect accru pour ceux qui ont traversé ces épreuves ». Tom Bérenger ajoute : « Le plus dur, c'était le manque de sommeil. La nuit, nous ne dormions jamais plus de deux heures d'affilée. Lorsque le tournage commença, nous étions de véritables zombies... ». Voilà qui en dit long sur l'aspect d'authenticité de *Platoon* !



Le retour du [illegible]

USA. 1986. Réal. & Sc. : Oliver Stone. Prod. : Arnold Kopelson. Prod. exé. : John Daly & Derek Gibson. Co-prod. : A. Kitman Ho. Prod. assoc. : Pierre David. Phot. : Robert Richardson. Déc. : Bruno Rubeo. Mont. : Claire Simpson. Conseiller technique militaire : Capitaine Dale Dye. Sup. effets spéc. : Yves De Bono. Mus. : G. Delerue. Int. : Tom Berenger (Barnes), Willem Dafoe (Elias), Charlie Sheen (Chris), Forest Whitaker (Big Harold), Francesco Quinn (Rhah), John G. Mc Ginley (O' Neill), Richard Edson (Sal), Kevin Dillon (Bunny), Reggie Johnson (Junior), Keith David (King), Johnny Depp (Lerner). Durée : 120 mn. Dist. : 20th Century-Fox. Sortie : 25.3.87.



Poupées de cire, poupées de sang !

Changement de registre pour Stuart Gordon, le réalisateur adulé de **Re-Animator** mais qui en déçut plus d'un avec **From Beyond**. Après les adaptations grand-guignolesques de H.P. Lovecraft, Gordon et son équipe se replient de nouveau dans l'enceinte d'une demeure abritant non plus d'inavouables expériences contre-nature mais le lourd héritage démoniaque d'un couple de vieillards fort accueillants. C'est du moins l'impression qu'ils nous laissent lorsqu'arrivent par hasard près de chez eux un couple et leur fille. Cette dernière est leur souffre-douleur et il ne faut pas plus d'une panne (accidentelle ?) pour que tantine se calme les nerfs en envoyant dans les fourrés le cher nounours de la petite. Derrière le minois charmant des enfants se cache parfois une âme diabolique. Le cinéma fantastique nous en a souvent donné de convaincants exemples. Une pensée meurtrière dans l'esprit de la fillette blessée et voici que nounours nous réapparait, taille géante, et sous la peluche, un plantigrade féroce toutes griffes et crocs dehors ! Avant-goût issu de l'imagination de l'enfant mais qui annonce ce qui va suivre...
Invités à passer la nuit dans le manoir isolé par les deux vieux trop gentils pour être honnêtes, se trouvent également deux punkettes voleuses et un gros mec sympa qui se prend de suite d'affection pour la gamine. Couple idéal que ces vieilles gens, si ce n'était leur teint cireux plutôt bizarre et cette curieuse collection de poupées qui envahissent les meubles et étagères de la maison. Un ordre méticuleux qu'il ne vaut mieux pas bouleverser sous peine de réveiller une vie qui ne demande qu'à se manifester. L'une des punkettes va la première en faire les frais lorsqu'elle veut s'approprier des bijoux et objets de valeur ; les poupées, sentinelles endormies d'un patrimoine jalousement gardé vont se réveiller alors...
Stuart Gordon et son scénariste Ed Naha renouvellent ce thème du cinoche fantastique en lui injectant une dose de manichéïsme détourné faisant se manifester les puissances du mal au service du bien. Seule l'innocence peut permettre d'échapper à la vengeance de ces figurines d'un autre âge et seuls la fillette et le gros type, qui a conservé une âme d'enfant, vont s'en sortir. Très moral, ce film, mais pourtant très démoniaque dans son illustration d'une sentence impitoyable. Lorsque les poupées s'animent, c'est en réponse à une hostilité de la part de l'adversaire, et seul ce dernier détient, sans le savoir, la clef de sa survie. La philosophie qui se dégage de


Malheur à ceux qui n'ont pas la conscience tranquille...


Un « Bisou-Nounours » particulièrement agressif !

The Dolls fait sienne la maxime chrétienne « crois, et tu seras sauvé ». Sinon, point de salut... Et un châtiment infernal appliqué par ces jouets dont les physionomies figées dans la porcelaine s'éclairent soudain d'un rictus démoniaque. Inquiétantes et formidablement réussies, ces métamorphoses de l'inanimé à une vie infernale et meurtrière constituent évidemment les « clous » du film, ainsi que les exécutions dont sont passibles ces adultes trop blasphémateurs. Attaqués de toutes parts, ils succombent sous le nombre dans des scènes qui nous rassurent quant à la volonté de Stuart Gordon de continuer à donner dans le grand guignol et la surenchère sanguinolente : jambe sciée par un instrument miniature, dos percé, crâne martelé, et autres exécutions minutieusement menées. Bel exemple d'efficacité : la mort de la punkette traînée et cognée à plusieurs reprises contre le mur, la caméra filmant les impacts au ras du sol. Spectaculaire aussi, lorsque les agressés se rebiffent et tapent dans le tas à coups de ceinturon ou de barreau de chaise : sous la porcelaine, le sang, un squelette miniature, tout un organisme qui se révèle et dévoile la nature fantastique de ces objets agissant sous la coupe de vieux sorciers.

Filmé sans temps mort dans le cadre gothique de la vieille demeure enténébrée, **The Dolls** n'abuse pas outre mesure des ressources de ce décor classique cher au cinéma d'épouvante. Point d'attaques-surprises au détour d'un mur, point d'apparition-chocs derrière une porte ou en haut d'un escalier, mais la surprise de découvrir sans cesse de nouvelles pièces emplies de personnages miniatures qui feraient la joie d'un enfant et font ici la terreur des adultes. Comme à l'accoutumée, Stuart Gordon mêle allègrement épouvante et humour, sachant constamment doser ce dernier afin de prendre une distance raisonnable avec l'aspect outrancièrement macabre de ses films. Sans pouvoir parler à son propos de véritable personnalité, on peut désormais constater quelques constantes, une certaine approche dans laquelle le rire est omniprésent. Stuart Gordon est devenu en trois films l'une des personnalités les plus fiables en matière de fantastique cinématographique.

Denis TREHIN.


... Et une mort sûre pour la victime.

USA. 1986. Réal. : Stuart Gordon. Prod. : Brian Yuzna/Empire. Sc. : Ed Naha. Phot. : Mac Ahlberg. Dir. art. : Giovanni Natalucci. Mus. : Richard Band. Effets spéciaux : Mechanical & Makeup Imageries, Inc. Int. : Stephen Lee, Guy Rolfe, Hilary Mason, Ian Patrick Williams, Carolyn Purdy-Gordon, Cassie Stuart, Bunty Baily, Carrie Lorraine. Durée : 1 h 17. Dist : Eurogroup. Sortie : 29.4.87.


Des poupées-humaines ou des humains-poupées !



PREDATOR

Sale temps pour les grosses bêtes. Après leur avoir expédié un commando de marines armés jusqu'aux dents ***(Aliens)****, voilà qu'on leur envoie un type qui constitue un commando à lui seul, Arnold Schwarzenegger. Conan, Terminator et le Colonel Matrix contre Alien. Des chances bien inégales !*

Curieuse passe que celle que traverse actuellement Big Arnold. Une période dure pour ses metteurs en scène. Après le tournage de **Predator**, il s'engage sur **Running Man**. Son metteur en scène Andy Davis, se fait lourder et remplacer par le bon Paul-Michael Glaser. Déjà George Pan Cosmatos avait tâté à l'adaptation pour se tirer très vite. **Predator**, c'est du pareil au même. Déjà **Predator** n'a pas toujours été **Predator**. Au début était **Hunter** et c'est le néo-zélandais Geoff Murphy qui devait en assurer la mise en scène. Ses rapports avec la production tournèrent court. Murphy s'en alla servir un polar avec Burt Reynolds, **Rent-A-Cop,** Reynolds qui le renvoya au profit du tâcheron Jerry London. On n'en sort pas... Et voilà donc John Mc Tiernan à la tête d'une entreprise d'une belle envergure. **Predator** est le second long-métrage de Mc Tiernan dont le premier rejeton, **Nomads**, est un modèle de fantastique discret. Un petit point commun avec **Predator** : la discrétion, l'invisibilité de la menace.

Tout commence de manière classique. Le Major Alan Schaefer (Arnold) est un militaire de carrière. Ses supérieurs l'expédient dans une jungle d'Amérique latine. Sa mission est des plus routinières. Il suffit de zigouiller quelques rebelles, de calciner leur campement et de libérer les otages. D'une banalité à combler d'aise un Chuck Norris. Mais les choses se gâtent très vite. Un à un les hommes de Schaefer sont tués de façon horrible par un adversaire mystérieux. Il s'avérera que cet agresseur est un alien, une bestiole surgie d'une autre dimension ! Ni l'armement hyper-sophistiqué, ni les pectoraux ne peuvent en venir à bout. Demeurent l'intelligence, l'instinct de survie de Shaefer. Son seul allié : la jungle. Le pari à gagner : demeurer vivant !

Habitué à incarner les chasseurs, Arnold se retrouve réduit à l'état de gibier. Un beau et gros gibier. Et pour cela, il s'est créé un look de baroudeur. Les cheveux courts, la tenue kaki spécial brousse, la tronche badigeonnée caméléon, un gros cigare au coin des lèvres. Cette présence aura coûté la bagatelle de trois millions de dollars à la Fox !

Portes closes sur le tournage de **Predator** : aucun journaliste n'a été admis. Et quant au modeste synopsis diffusé par le département presse de la Fox, il permet surtout de spéculer sur les possibilités du scénario. Et sur un suspense que John Mc Tiernan promet très, très efficace.

Une fois de plus, les effets spéciaux sont tenus secrets. Impossible d'avoir le moindre indice pour ce qui tient du monstre. On sait seulement que Kevin Hall, deux mètres, tient le rôle de l'extra-terrestre. Les maquillages ont été appliqués par Stan Winston qui, en matière d'Aliens, possède une belle expérience (**Aliens** justement et aussi **L'invasion vient de Mars**). Son nom constitue à lui seul une garantie d'inédit. Richard Edlund (**Les aventures de Jack Burton, S.O.S. Fantômes,**) a étroitement collaboré aux apparitions de la créature pour ce qui touche aux effets visuels. Quant à Robert et Richard Greenberg, des inconnus en provenance de la publicité, également chargés des effets optiques, ils nous annoncent quelque chose de vraiment extraordinaire, de totalement nouveau. De quoi faire saliver le plus blasé.

Tourné près de Mexico, **Predator** situe son action dans une jungle épaisse. Ce qui sera fastueux à l'écran a été une dure épreuve durant les prises de vues. La chaleur, l'humidité, les insectes, une topographie accidentée très peu pratique quant à l'installation du matériel. Epuisant mais exaltant.

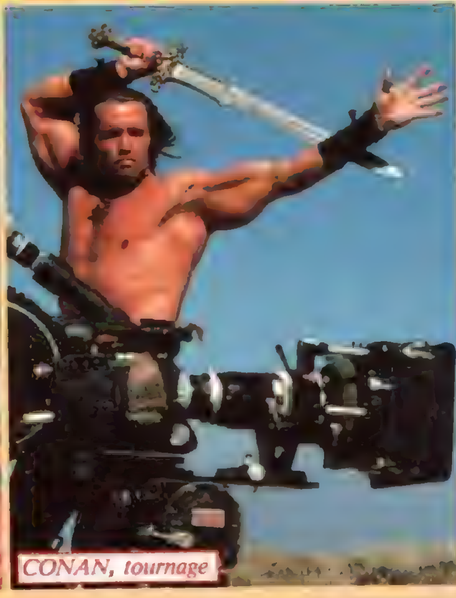
Produit par Joel Silver (**Commando**), **Predator** a été écrit par deux frères, James E. Thomas et John C. Thomas, dont c'est le premier scénario. A la photo, l'australien Donald Mc Alpine...

Rien de plus à ce jour. La Fox promet de lâcher quelques informations supplémentaires dès la fin avril. Nous attendons, les oreilles grandes ouvertes.

Michel VOLETTI

De CONAN à PREDATOR, t'as le look coco !

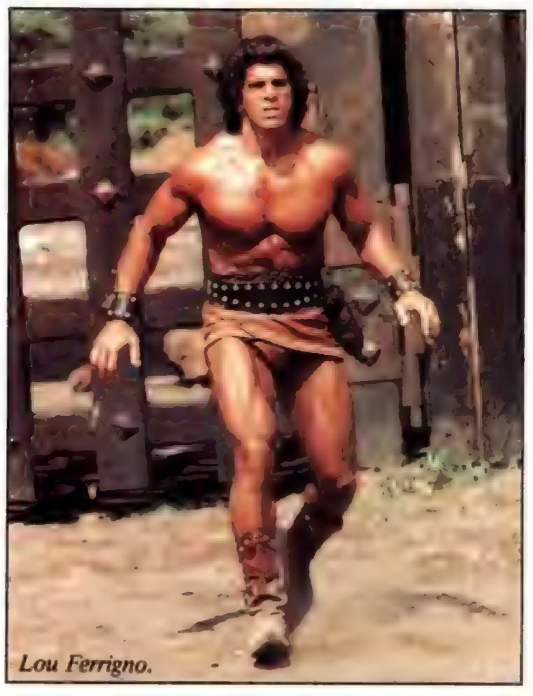

TERMINATOR.


CONAN, tournage


COMMANDO.

Page ci-contre : PREDATOR. © STILLS





Lou Ferrigno.

Après s'être couvert de ridicule dans le rôle d'Hercule, Lou Ferrigno fera-t-il s'esclaffer les foules dans **Sinbad** ? Question angoissante. Le handicap de départ est déjà lourd : devoir succéder à quelques comédiens honorables dans le rôle-titre. Mentionnons Douglas Fairbanks Jr (version 1948 de Richard Wallace), Guy **Zorro** Williams (1963, Byron Haskin), Kervin Matthews (1958, Nathan Juran), John-Philip Law (1973, Gordon Hessler) et enfin Patrick Wayne (1977, Sam Wanamaker). Ferrigno est le seul Sinbad body-buildé de la troupe ; c'est sa seule qualité d'acteur. Le personnage de Sinbad appartient au petit monde des héros des Mille et Une Nuits. Entre Ali Baba et Aladin. Le valeureux navigateur doit ici porter secours à la Princesse Arosa qui est dans le pouvoir du magicien diabolique Yymir. Pour cela, il devra retrouver sept perles enchantées dispersées à travers l'univers. Sinbad rencontre une jolie sorcière, Soukra dont la sœur Anenka est également prisonnière de Yymir. Kyra, une chapardeuse mignonne, vient se joindre au duo. Sinbad, un peu comme Hercule dans ses douze travaux, doit effectuer sept voyages pour délivrer la belle princesse. Parmi les embûches : un serpent géant, une ville habitée de morts-vivants, une caverne « gelante » du Pôle Sud et un petit détour par la Lune hantée de créatures infernales ! Un génie prête bras fort à Sinbad et son équipage. L'épreuve finale consiste à remonter le cours du temps et à voler l'ultime perle dans un musée new-yorkais en 1987. C'est grâce à une combine en provenance du Triangle des Bermudes que le beau et fort marin reviendra contrarier le fourbe Yymir. Yymir qui s'avèrera n'être qu'une mécanique destinée à duper le gogo. Le véritable méchant est Anenka censée croupir dans les geôles de Yymir. Happy end : Sinbad peut folâtrer avec la douce Arosa.

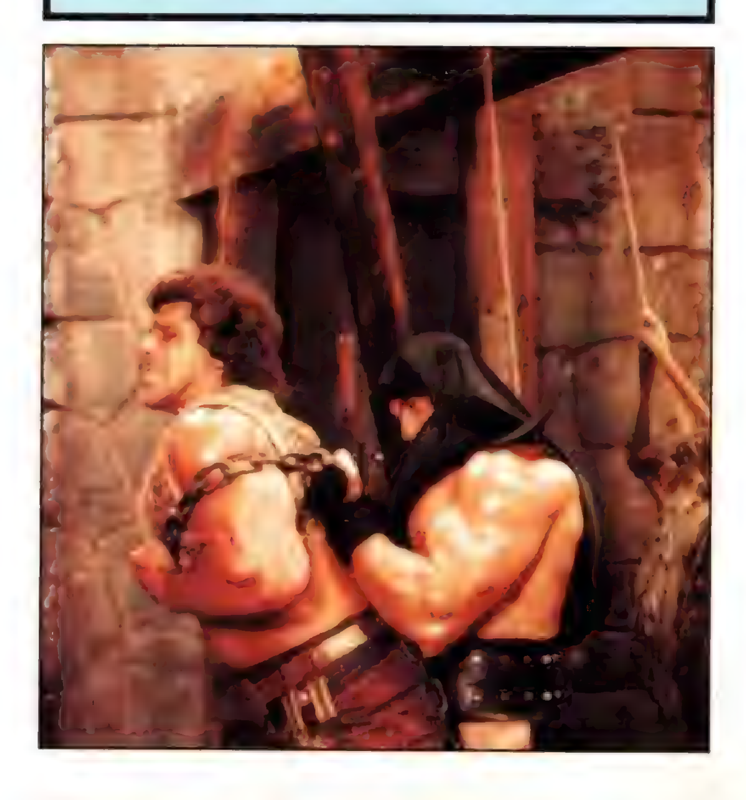
Ce nouveau **Sinbad** bouffe à tous les rateliers : gros bras, voyage dans le temps, monstres hideux, zombies, triangle des Bermudes... M'enfin, tout cela contribue largement au charme d'un script de bric et de broc. Ses auteurs : le metteur en scène du film Enzo G. Castellari et Tito Carpi. Un vétéran celui-là. Quelques titres d'une filmographie impressionnante : **Tentacules, Le Dernier Monde Cannibale, Les Nouveaux Barbares, Thor le Conquérant, Tuareg...** Du bon, du pire. Autre attrait du générique, Luigi Cozzi (caché derrière le pseudo transparent de Lewis Coates), Cozzi auteur de l'histoire originale, Cozzi qui devait réaliser pour Cannon la suite de son **Star Crash, Star Riders,** voici quelques années. C'est toujours Luigi Cozzi à qui échoit la responsabilité des effets-spéciaux. Etant bricoleur hors-catégorie, on s'attend à des merveilles. Comme **The Barbarians, Sinbad of the Seven Seas** sera présenté en avant-première mondiale au prochain festival de Cannes. Rien que pour eux, je me déplace...

Marc TOULLEC.

MUSCLES CONNECTION

Les super mâles reviennent. Le biceps bandé, bronzé, ruisselant d'une fière sueur. Taillé en V, nos stars des salles de gym embêtent des méchants plus petits qu'eux, chétifs presque. Et s'ils portaient des lunettes, ce serait la même chose ! Les frangins Paul de The Barbarians et Lou Ferrigno, nouveau Sinbad, déclarent la guerre aux mal nantis. Tous à vos poids et althères !

Ça fait déjà un moment que les pontes de la Cannon lorgnent les pectoraux, biceps, triceps des balaises post-**Conan**. Preuve est les deux **Hercule** de Luigi Cozzi (dont l'un est toujours inédit en salle d'ailleurs) avec ce cher Lou **Hulk** Ferrigno succédant à Steve Reeves et quelques autres. C'était nul mais rigolo. Parallèlement à ces peplums mythologiques pimentés de science-fiction issue de **Star Wars**, la Cannon entreprend **The Seven Magnificent Gladiators**, remake antique des **7 Mercenaires** emballé par l'ineffable Bruno Mattei (**Virus Cannibale, Les Rats de Manhattan** et récemment **Double Target**, un sous **Rambo**). Toujours en tête de générique, Lou Ferrigno. A ce point nul, **The Seven Magnificent** ne serait sorti que dans des coins très reculés de l'Italie. Toutefois, Luigi Cozzi reçut le feu vert de la production pour repiquer des scènes entières du film afin de les glisser dans son **Hercule 2** ! Par contre, **Escape from Beyond** de Ferdinando Baldi et Tony Anthony (les duettistes du fameux **Western** en relief) ne vit jamais le jour. Devant être filmé en « Wonder-Vision 3 D », **Escape** espérait narrer les aventures de Jalico emprisonné dans les mines du démoniaque Cainem et responsable de la mort de ses proches. **Escape from Beyond** remonte à 1982. Toujours dans le domaine des gros bras, viennent de se finir les tournages de **Gor** (Fritz Kiersch) et sa suite **Outlaw** (John « Bud » Cardos) avec Urbano Barberini (un des ténors du **Otello** de Zeffirelli), Paul Smith et Jack Palance (remplaçant en dernière minute de Klaus Kinski). On attend également **Masters of the Universe** de Gary Goddard avec Dolph Lundgren, le géant russe pré-bionique de **Rocky IV**. Pour l'heure, deux friandises à se mettre sous la dent : **The Barbarians** de Ruggero **Cannibal** Deodato et **Sinbad of the Seven Seas** d'Enzo **Kéoma** Castellari.



THE BARBARIANS



Ruggero Deodato (celui qui est habillé) sur le tournage.



L'inénarrable Berryman toujours de service !

Peut-être connaissez-vous ce petit film d'héroic-fantasy de trois dollars tourné sous l'égide de Roger Corman, **Sorceress** (1982) de Jack Hill. Eh bien **The Barbarians,** c'est du pareil au même. Remplacez les roploplos des frangines par les pectoraux de David et Peter Paul (dont les tours de bras réunis dépassent ceux de Schwarzenegger) et vous obtenez un film... jumeau ! A l'origine, **The Barbarians** devait porter la signature d'un certain Slobodan Cijan mais voilà que la production décide de le remplacer par Ruggero Deodato, Deodato qui fait appel à ses deux comédiens fétiches d'**Amazonia,** Michael Berryman et Richard Lynch, des méchants évidemment. Tout cela se déroule en des temps immémoriaux, époque de démons, de magie, de sorcellerie. Une tribu pacifique, les Ragniks, détient un secret. En effet, leur reine, Canary possède le pouvoir d'agir sur les rêves. Maître des rêves égale maître du monde. Un souverain diabolique, Kadar, est séduit par la jeune reine. Conseillé par la sorcière China, son éminence grise, il capture Canary et la jette dans son harem en espérant qu'elle lui livre bientôt son secret. Pendant ce temps, les Ragniks sont réduits en esclavage. Bien heureusement, deux garçons jumeaux et leur sœur, des orphelins recueillis par Canary, parviennent à échapper au ratissage. En essayant de délivrer leur bienfaitrice, les gamins sont capturés ; le fillette réussit à filer. Les années passent ; les jumeaux, esclaves dans une carrière, deviennent des colosses à la musculature impressionnante. Ils faussent compagnie à leurs geôliers et regagnent leur tribu où ils convainquent les Anciens de les laisser agir. Chemin faisant, nos body-buildés rencontrent Ismene, une amazone farouche qui connait un moyen de sortir Canary de sa prison. Ils y aboutissent mais la reine déchue refuse de les suivre afin de préserver leur vie. Elle leur confie néanmoins son secret, un rubis caché à Limetree, vallée interdite et gardée par un dragon. China, à l'affût de la pierre magique, torture Canary jusqu'à ce que celle-ci lui révèle l'endroit où se trouve le rubis. Les jumeaux découvrent vite l'identité d'Ismene : elle est en fait leur sœur adoptive ! Avant d'arriver à Limetree, le trio doit défier les rapides et de dangereuses montagnes. Ils y aboutissent et tuent le dragon, ce même dragon qui aura, peu avant, massacré China. Kadar reste encore en course ; il capture les jumeaux mais Canary se jette du haut d'une tour dans le but de préserver leur existence... Voilà pour ce qui est du scénario. Pas très original (on sent l'influence de **Conan** et de la légende des Niebelungen) mais fertile en évènements. Son auteur : James R. Silke, déjà co-scénariste du premier **Allan Quatermain,** scénariste de **Mata Hari,** de deux **Ninja** toujours pour Cannon. Un type qui sait remuer ses scripts même si les résultats ne sont pas toujours heureux. Pino Donaggio se charge de musicaliser un ensemble dont le look barbare et peaux de bête ne semble pas avoir souffert des limites d'un budget restreint. Avant-première dans le cadre du marché du film du prochain festival de Cannes.

Marc TOULLEC











Stallone papa-gâteau. Eh bien oui, tout arrive ! Mais le papy a encore du ressort dans les biceps. Poigne de fer donc. Et séduction aussi !

Entretien avec SYLVESTER STALLONE

I. : Over The Top révèle un nouveau Stallone. Que représente ce film pour vous ?

S.S. : **Over The Top** est l'histoire d'un père qui a quitté son jeune fils et sa femme parce qu'il rejetait le milieu social, snob et fortuné, dans lesquels ceux-ci évoluaient. Après plusieurs années de séparation, cet homme se sent coupable. Sa femme meurt à l'hôpital, et lui-même part à la recherche d'une seconde chance, s'efforçant de reconstruire sa vie aux côtés de son fils. Simple routier, il a longtemps vécu au jour le jour. Il doit maintenant s'assurer un capital pour démarrer sa propre entreprise, et va participer à un championnat de bras de fer dont le premier prix est un superbe camion. Il ne s'agit pas seulement pour lui de gagner une épreuve de force ou de faire fortune mais de reconquérir son fils. Le film privilégie les valeurs familiales, et c'est un des éléments qui me plaisaient le plus dans le sujet.

I. : On retrouve dans Over The Top, des procédés caractéristiques de vos propres films : de nombreux plans subjectifs en caméra portée, des séquences de montage sophistiquées, etc. Dans quelle mesure avez-vous contribué au « look » d'Over The Top, et comment s'est déroulée votre collaboration avec Menahem Golan ?

S.S. : Je pense avoir amené un certain nombre d'idées de mise en scène. Menaham Golan m'a laissé une grande liberté et a toujours accueilli mes suggestions avec une extrême bienveillance. Le premier jour du tournage, il a déclaré devant l'équipe : « Il n'y aura pas de bagarre entre nous, ce ne sera pas un bras de fer entre deux réalisateurs. » Et il avait raison : nous n'avons pas eu le moindre désaccord durant cette collaboration.

I. : Vous êtes également scénariste du film, et dans certaines scènes, vous plaisantez manifestement sur votre image de « dur » et sur les malentendus qui s'y attachent.

S.S. : Oui. Certaines personnes m'attribuent le quotient intellectuel d'un homme des cavernes ! Ils s'imaginent que je fais de la musculation à longueur de journée et que je me nourris exclusivement de viande crue. Ce n'est pas le cas ! Cela ne me dérange pas d'avoir cette réputation, mais je suis capable de jouer autre chose que des brutes et j'aime le prouver de temps en temps quitte à commettre des faux pas. Disons que je fais 49% d'erreurs et 51% de bons choix. Cela me paraît une moyenne honorable... Mais il est vrai aussi que je ne me prends pas au sérieux. J'aime me parodier, et je crois que c'est profitable de temps en temps.

I. : Votre personnage, Lincoln Hawk, est un homme inquiet et angoissé. Partagez-vous certains de ses remords ?

S.S. : Bien sûr. J'aimerais, comme tout un chacun, repartir à zéro, éviter les gaffes que j'ai commises à vingt ans. Lincoln se voit donner cette chance, et en tirera pleinement parti. La vie n'est malheureusement pas aussi simple !

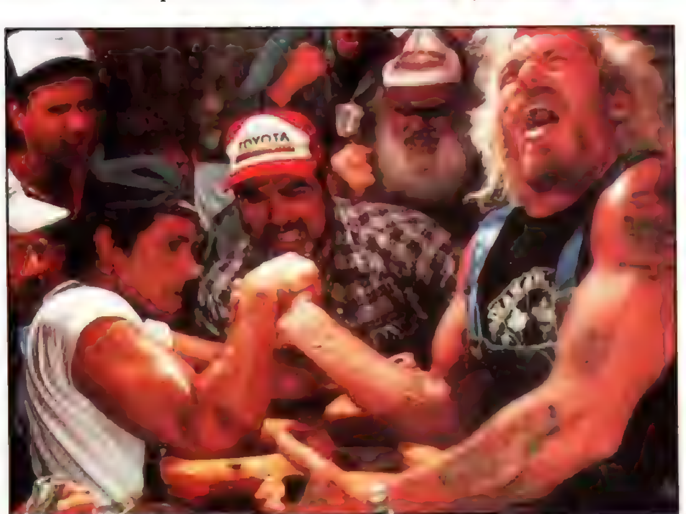
I. : Over The Top, comme tout vos films, est une célébration de la virilité.

S.S. : Un jour, on vantera peut-être au cinéma les joies du renoncement et de l'abstinence, mais il ne faudra pas trop compter sur moi. J'aime la compétition, j'aime l'effort quotidien de l'homme pour se surpasser, et son combat contre des obstacles impossibles. Je ne connais pas de meilleur matériau dramatique.

I. : Le bras de fer connaît depuis quelques années une vogue croissante aux Etats-Unis.

S.S. : C'est la confrontation la plus élémentaire qu'on puisse imaginer entre deux hommes. Toute votre force musculaire et psychique, tout votre savoir se concentrent en un seul geste, qui décidera de votre triomphe ou de votre défaite. L'énergie que certains lutteurs mobilisent en cet instant est proprement stupéfiante. Ce ne sont pas simplement les muscles qui l'emportent; c'est le désir, accumulé depuis des années, de gagner...

I. : Le camion symbolise, pour



Lincoln, la liberté. C'est sa maison; il s'y sent pleinement chez lui. Quel est, dans votre vie, le lieu où vous vous sentez le plus libre et le plus heureux ?

S.S. : La liberté est un état d'esprit. La sérénité est un sentiment que j'éprouve peut-être quatre heures par nuit. Le reste du temps, je suis perpétuellement sur le qui-vive, je joue constamment avec de nouvelles idées. Je ne sais pas m'arrêter, ni me contenter de mon acquis. Cela frise la démence, et je m'en inquiète tant que j'ai décidé de me faire interner dès la fin de cet entretien !

*I. : L'enfant d'**Over The Top** porte votre prénom originel : Michael. Avez-vous écrit ce rôle en pensant à votre propre jeunesse ?*

S.S. : Jeune, j'éprouvais la même admiration pour les durs de mon quartier et les grosses têtes de mon lycée. J'étais partagé entre ces deux idéaux. J'aurais aimé être un loubard intello.

Comme Michael, j'ai passé quelque temps dans une académie militaire. Je n'ai jamais eu le conformisme de Michael, mais j'ai croisé des gosses comme lui. Au bout de quelques années , ils deviennent des petits robots pré maturément usés, qui passent complètement à côté de la vie. Il s'adresse à lui comme un enfant. Il y a là une inversion radicale du rapport père-fils, qui me paraissait amusante et intéressante à creuser.

I. : En tant qu'acteur, qu'avez-vous appris au contact de votre jeune partenaire ?

S.S. : Cette expérience ne m'a rien appris à proprement parler, mais elle m'a procuré un énorme plaisir. Il n'y avait aucune compétition entre nous deux. David Mendenhall n'avait pas le moindre respect pour moi. Nous jouions constamment ensemble, nous faisions les fous, et le tournage a été une véritable partie de plaisir.

Les lutteurs d'OVER THE TOP

S'il y a un mythe tenace, c'est bien celui de l'énergie liée à la force musculaire ; pourtant, certains films, dans un formidable élan pédagogique, sont là pour nous montrer qu'être dynamique, c'est avant tout vouloir. Pas besoin d'avoir des biceps en forme de champignon atomique pour gagner un championnat de bras de fer. La preuve, **Over The Top** . Place aux maigrelets :

Rick Zumwalt (rôle de Bob « Bull » Hurley), 1,95m, 180 kilos, champion de Californie 1974, aime le bras de fer « pour l'esprit de camaraderie » qui y règne, et note : « Ce sport est beaucoup plus subtil qu'il n'y parait. Pour battre un adversaire, il ne suffit pas d'être le plus fort, il faut mobiliser toute son énergie mentale et savoir apprécier celui que vous avez en face de vous ».

Bruce Way (rôle de John Grizzly) est un professionnel, qui utilise volontiers des « trucs » psychologiques cocasses - comme d'avaler un cigare allumé - pour déconcentrer ses adversaires. Il s'entraîne neuf heures par semaine pour maintenir sa concentration et sa puissance musculaire. Pour avoir une idée plus nette de la camaraderie selon Bruce Way, se reporter à **Street Trash**. Le directeur de casting de ce film se remet à peine du choc entre son nez et le genou de Way.

Randy Raney (rôle de Mad Dog Madison alias feuille de radis) étonna un jour les spectateurs de l'émission « That's incredible » en déplaçant une locomotive à la seule force de ses bras. Détenteur de plusieurs records d'haltérophilie, il consomme chaque matin un robuste petit déjeuner, composé de 24 œufs, 2 livres de yoghourt, 5 livres de viande rouge et 2 litres de lait. Il s'entraîne 365 jours par an de 5h30 à 11h et s'adonne aussi au karaté. (Heu... Quand tu veux, Randy).



I. : Quel genre de père êtes-vous dans la vie ?
S.S. : Je pense être un bon père. J'essaie d'accoutumer mon fils aux absurdités de la vie. Je lui montre le côté comique des choses, y compris de celles que je prends moi-même au sérieux. Je joue avec lui et je m'amuse beaucoup.
*I. : En écrivant **Over The Top**, avez-vous parfois pensé à votre père ?*
S.S. : S'il avait eu un camion, mon père me serait passé sur le corps ! Je plaisante bien sûr... Mon père ne ressemblait pas à Lincoln Hawk. C'était un homme très sérieux, un travailleur acharné et extrêmement débrouillard, capable de se sortir de n'importe quelle difficulté. Je me suis beaucoup inspiré de sa personnalité pour créer Rocky et Rambo. Lincoln, en revanche, doit davantage à mon propre caractère.
I. : Vous avez divorcé, comme Lincoln. Cette expérience vous a-t-elle marqué de la même manière ? Avez-vous cherché à vous en libérer en écrivant ce film ?
S.S. : Oui, c'était une sorte de catharsis. Lincoln aimait sa femme, mais il ne pouvait accepter son style de vie. Mon divorce est dû à ce que mon entourage ne pouvait supporter mon style de vie. C'est également l'intervention d'un tiers qui a précipité la crise. Mais elle s'est plutôt bien conclue, comme pour Lincoln.
*I. : **Over The Top** marque un changement significatif par rapport aux rôles physiques et agressifs que vous tenez dans **Rambo 1** et **2**. Désirez-vous montrer aux spectateurs un autre Stallone, plus tendre, plus vulnérable ?*
S.S. : Sur le plan professionnel, je pense que c'était un choix judicieux. La plupart de mes films traitent de la violence, et il est bon de changer de registre. Pour moi, **Over The Top** est une pause. Il a pour héros un homme simple, à la Rocky, et il contient aussi beaucoup d'action. Je viens d'avoir 39 ans et c'était une étape idéale avant d'aborder la prochaine décennie...





USA. 1986.
Réal. : Menahem Golan. Prod. : Menahem Golan et Yoram Globus. Scn. : Stirling Silliphant et Sylvester Stallone à partir d'un roman et sujet original de Gary Conway et David C. Engelbach. Dir. Photo. : David Gurfinkel. Mont. : Don Zimmerman et James Symons. Mus. : Giorgio Moroder. Int. : Sylvester Stallone (Lincoln Hawk), Jason Cutler (Robert Loggia), Susan Blakely (Christina Hawk), Rick Zumwalt (Bob « Bull » Hurley), David Mendenhall (Michael Cutler), Chris McCarty (Tim Salanger), Bruce Way (Grizzly), Alan Graf (Collins), Terry Funk (Ruker). Dist. : Cannon France/UGC. Durée : . Sortie : 8.4.87.

GAGNER COÛTE QUE COÛTE

L'historique du bras de fer est facile à brosser : deux ou trois apparitions marquantes (mortel dans **L'homme de la Sierra**, féminin dans **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**) et une adaptation pour le petit écran (**L'homme qui valait trois milliards**). Tout récemment, celui de **La mouche** s'est payé le luxe d'ouvrir le poignet d'un pôv malheureux ainsi qu'une brèche béante dans laquelle s'est engouffré **Over the Top**, le nouveau véhicule Stallonien. Et question véhicule, autant vous le dire tout de suite, vous aurez affaire à des poids lourds.
S'étant forgé une image immuable, de self-made-guy à la charpente en acier trempé et marié à **La** femme aryenne, blonde et froide, Sylvester Stallone n'a plus qu'une seule solution ou presque ; celle d'appliquer les recettes d'une Amérique noble, intransigeante et déterminée, une Amérique un tantinet prétentieuse. Quand il n'est pas Rocky Balboa combattant pour la décence et l'honneur, il est John Rambo débarassant à lui tout seul l'Amérique du « complexe » Vietnam ou encore l'inspecteur Cobretti, l'un des rares flics à imiter la pluie lorsqu'il s'agit de nettoyer la vermine des rues. Ses films ont des noms différents mais sont en fait les parcelles d'un bloc unique, cimenté par une volonté vieille comme l'Amérique de gagner coûte que coûte, un titre de boxe ou une guerre qu'on réinvente. Rien de surprenant par conséquent à ce qu'on découvre dans **Over the Top** certaines idées qui nous semblent, et pour cause, familières. Quant au fameux gain final, ce bout de rêve made in USA, il est dans **Over the Top** de deux ordres, affectif et pécuniaire, l'amour de son gosse, assorti d'un chèque de 100 000 $ pour qu'il puisse se payer un superbe poids-lourd.
« Il se bat pour retrouver l'affection de son fils et personne ne se mettra en travers de son chemin », le slogan de l'affiche américaine est on ne peut plus clair et concis. Conducteur de poids-lourds, Stallone kidnappe son propre fils pour le soustraire à son beau-père, un salaud acariâtre (Robert Loggia, génial) et égoïste. A grands coups de grimaces et d'effets très spéciaux, Stallone remporte un championnat de bras de fer, un sport encore considéré en France comme une particularité aussi intriguante que le lancer de bouses de vaches. Mais les concours de bras de fer dépassent de loin le cadre des compétitions de cracheurs de pépins de pastèques (quelques dizaines d'étudiants devant la Sorbonne chaque année), ils se déroulent dans d'énormes gymnases sous les yeux de braillards défoncés et les gains, sans atteindre les cachets d'une star de cinéma, valent largement les efforts dépensés. On doit au duo Golan/Stallone une reconstitution vibrante de ces arènes modernes, de ces rares moments intenses où s'affrontent de véritables monstres. Rouges, soufflant comme des bœufs, vulgaires et pitorresques, déformés par le ralenti, les adversaires de Stallone forment une famille de brutes digne d'une tête d'affiche. Et si **Over The Top N°2** voyait la fin des aventures de Stallone pour se concentrer sur les exploits de cette « famille » ?

Maitland MCDONAGH

Entretien avec MENAHEM GOLAN

Interviewer Menahem Golan revient à se placer délibérément à l'épicentre d'une tornade. A peine a-t-on le temps de poser les premières briques qu'il vous embarque dans ses résultats d'exploitation. C'est que, une fois le film réalisé, l'artiste fait place au commerçant, le metteur en scène au producteur. Et ce n'est que maintenant que débute le bras de fer avec le public et les chiffres.

I. : Comment marche le film ?

MG : Je peux tout de suite vous dire qu'en dehors des Etats-Unis, le film est sorti dans trois pays. Il bat tous les records de ces dernières années au Japon et fait mieux que **Top Gun** et **Retour vers le futur**. Il a réalisé 3 milliards de dollars et demi en Italie alors qu'il est sorti depuis 10 jours (cet entretien date du 5 mars). Aux Philippines, il casse également la baraque.

I. : Les U.S.A ?

MG : Pour l'instant, les scores restent moyens. 12 millions de $ pour le moment n'est pas un gros succès. Je crois qu'il y a une sorte de ressentiment à cause de la violence de **Cobra** et de **Rambo**. Mais la situation s'améliore de jour en jour.

*I. : Le temps peut-être que les gens s'aperçoivent qu'**Over The Top** n'est pas un film violent ?*

MG : Oui, ce malentendu se dissipera certainement. **Over The Top** est un Stallone mais un Stallone nouvelle manière.

*I. : Quand avez-vous eu l'idée de mettre en scène **Over The Top** ?*

MG : Les gens ignorent que je suis réalisateur et que j'ai derrière moi environ 25 films. J'ai découvert l'histoire il y a 4 ans et durant 2 ans sept écrivains se sont succédés sur le script. J'ai finalement passé un accord avec Stallone il y a deux ans. En fait, lorsque j'ai acheté les droits, je songeais déjà à Stallone et j'ai attendu qu'il soit intéressé. Pour moi, il était le seul à pouvoir jouer ce rôle.

I. : Comment faites-vous pour réaliser et produire en même temps ?

MG : Ça n'est pas facile, mais le réalisateur qui est en moi l'emporte toujours. Le producteur s'occupe des finances et le metteur en scène de la qualité. En tant que réalisateur, je fais toujours en sorte de justifier mes sentiments.

I. : Et le metteur en scène qui est en Stallone ?

MG : Là non plus ça n'est pas facile. Les premières semaines, le temps qu'on s'habitue l'un à l'autre et qu'on apprenne à se faire confiance, tout n'a pas été simple.

Il est vrai que nous avons tous deux beaucoup de personnalité; nous avions nos points de vue, nos idées. Mais quand il a découvert les premiers rushes, qu'il a constaté que je savais ce que je faisais, nous sommes devenus très amis et pour les dix dernières semaines de tournage les résutats ont été fabuleux. Très rarement, il nous arrivait de diverger sur un point précis et cela m'amenait à tourner deux fois la scène litigieuse, une fois à sa manière et la seconde à la mienne. Ce n'est qu'au montage que nous décidions de la prise définitive. Nous avons terminé le film en restant très bons amis.



MENAHEM GOLAN ET SYLVESTER STALLONE

I. : Quelle fut la participation exacte de Stallone au script ?

MG : Il a mis la main à l'écriture finale du script. C'est lui le dernier.

I. : Vous avez tendance à privilégier l'émotion.

MG : Je suis un homme émotif, lorsque je ris, on m'entend. J'aime pleurer, vibrer, rire quand je vais au cinéma, ce qui m'arrive très souvent. Quand je tourne, j'essaye d'inclure des sentiments que j'aime retrouver au cinéma en tant que spectateur. L'amour, l'amitié, sont par exemple deux choses que j'aime exacerber. Cela fait partie de ma vie. Il y a dans **Le magicien de Lublin** et **Over The Top** des scènes similaires qui font appel à des émotions humaines. Idem pour mon prochain film que je vais tourner à Paris, **Le Maillot jaune**, à propos du Tour de France.

I. : Vous parlez d'un projet déjà ancien qui devait se monter avec Dustin Hoffman ?

MG : Oui, mais Hoffman n'est plus dans la course. La Columbia, propriétaire des droits, a abandonné le projet et me l'a vendu. Le producteur du **Maillot jaune** est John Veitch, ex-patron de la Columbia, et moi, je le réalise. Nous venons juste de terminer le script et nous nous rendons en France cet été pour le tourner. Nous avons déjà des images de seconde équipe (prises par Jorgen Leith, documentariste danois, et Marc Monnet, assistant entre autres de Frankenheimer. NDA) datant du Tour de France 86 et nous entamerons un tournage d'environ dix semaines pour structurer le tout. **Le Maillot jaune** est l'histoire d'un conflit entre deux hommes, un entraîneur de 40 ans et un jeune cycliste de 19 ans. Les deux sont amoureux de la même fille, une française. A ce conflit affectif s'ajoute le défi humain qu'est le sport de haute compétition. Le script est excellent. Mais je n'ai pas tous les acteurs.

*I. : A propos d'**Over The Top**, où avez-vous trouvé tous ces lutteurs et comment êtes-vous parvenu à recréer l'ambiance de ces championnats bien particuliers ?*

MG : L'Amérique en est remplie. Pour ce qui est de l'atmosphère, nous avons assisté à une vraie compétition internationale à Las Vegas et je l'ai filmée comme un documentaire. J'ai ensuite au montage replacé ces scènes dans l'intrigue. Mais les lutteurs de bras de fer du film sont d'authentiques champions de bras de fer; le script a été plus ou moins adapté à ces gaillards. Les contacter n'a pas été particulièrement dur.

I. : Il paraît que Sylvester Stallone a participé à l'un de ces championnats et qu'il l'a remporté.

MG : C'est une exagération. Il y a des gens qui sont plus forts que lui (Rires).

I. : L'enfant qui n'arrive pas à voler la vedette à Stallone, il vient d'où ?

MG : Nous avons auditionné un millier d'enfants à Hollywood et en avons selectionné une dizaine au terme d'une longue période. Les restants ont « subi » le sort des screen-tests et nous nous sommes mis d'accord sur David Mendenhall, que l'on a beaucoup vu à la télé (spots publicitaires, feuilletons médicaux...). Le tout nous a pris deux mois.

*I. : Avez-vous prévu un **Over The Top N°2** ?*

MG : Je ne sais pas et je ne pense pas. Je n'y ai guère réfléchi. Par contre, nous préparons **Cobra n°2** que nous produirons en commun avec Stallone. C'est Stallone qui mettra en scène.

I. : Nous sommes sûrs que vous allez débarquer à Cannes avec une malle pleine de films. Quels sont-ils ?

MG : Nous aurons **Shy People** d'Andrei Konchalovsky avec Jill Clayburgh et Barbara Hershey. Je crois qu'il ira en compétition bien que Gilles Jacob ne l'ai pas encore vu. **Shy People** est un film magnifique.

Nous avons en tout neuf films qui peuvent aller à Cannes représenter la Cannon : **Barfly** de Barbet Shroeder d'après Bukowski avec Mickey Rourke et Faye Dunaway. **Giselle** de Herbert Ross, une histoire d'amour dans le milieu des corps de ballets. Et d'autres productions anglaises et américaines. J'espère que l'une d'entre elles remportera un prix, l'année dernière **Runaway Train** a été oublié au palmarès et je pense qu'ils ont fait une erreur. Nous allons également submerger le marché avec 53 films ! C'est énorme. Il y aura trois salles qui ne passeront que nos films.

Propos recueillis par **Alain CHARLOT**

MUSIQUES DE FILMS

Signalons tout d'abord les B.O. de **The Golden Child** (Capitol SJ - 12544/Import Pathe-Marconi) et de **Armed and Dangerous** (Manhattan Records SJ 53041/Import Pathé-Marconi)(une comédie policière prévue pour bientôt sur les écrans) compilant chacune du rock et du funky sur leurs deux faces. Pour **Golden Child**, Michel Colombier (2 thèmes) et John Barry (1) sont venus prêter main forte.
Ensuite, et même si ce n'est pas le genre de films dont on parle dans Impact, il ne faut pas passer sous silence la magnifique musique que



Georges Delerue a composé pour **Crimes of the Heart** (Varèse STV 81298 -Import Pathé Marconi). Romantique en diable évidemment, et presqu'aussi belle que celle d'**Agnes of God.** C'est dire.

SKY BANDITS (Varèse STV 81297/Import Pathé-Marconi). C'est à un nouveau venu, Alfi Kabiljo, que nous devons la BO du film d'aventures (toujours inédit) de Zoran Perisic. Dans la lignée des grandes suites symphoniques de J. Williams ou J. Goldsmith mais surtout E. Bernstein, interprétée par le National Philarmonic Orchestra, la musique alterne envolées épiques et romantisme suave. Rien de très surprenant, mais des compositions d'excellentes facture pour un enregistrement qui présage qu'A. Kabiljo peut devenir un grand de la musique de film dans ce style classique.

LET'S GET HARRY (Varèse STV 81301/Import Pathé-Marconi). Curieuse musique que celle de Brad Fiedel pour ce polar musclé d'Alan Smithee. Un mixage assez inquiétant dans lequel prédominent les percussions, des dégorgements de synthétiseurs, des cris d'animeaux, des plaintes de violon électrifié. A maints égards, cela nous rappelle la BO de **Razorback**, avec cette ambiance à la fois planante et fourmillant d'une vie primitive et menaçante. A découvrir.

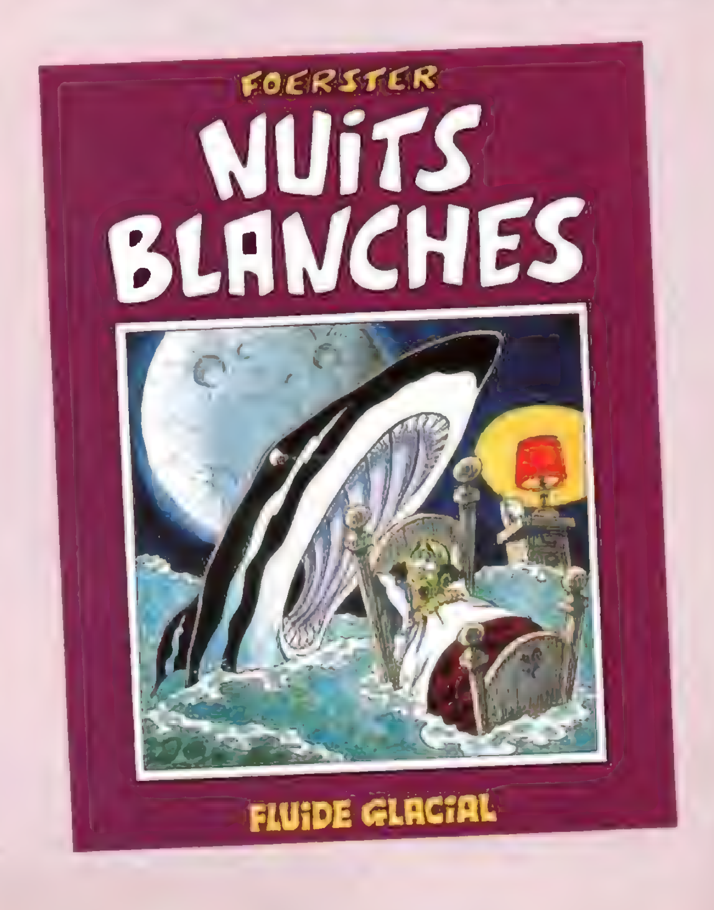
Denis TREHIN.



Pierre Tombal N°3 : **Mort aux dents.** Dessins : Hardy. Scénario : Raoul Cauvin. Les femmes en blanc N°2 : **Gaze à tous les étages.** Dessins : Bercovici. Scénarios : Raoul Cauvin. Ed Dupuis.
Raoul Cauvin est à l'honneur. Jugez-en : en l'espace d'un mois, Dupuis nous propose quatre albums scénaristes par Cauvin. Il serait temps de se pencher sur la brillante et prolifique carrière de ce scénariste d'humour qui aborde les genres les plus divers sans s'essouffler. Et en plus, Cauvin n'a pas peur des sujets tabous. Il rie de la maladie comme de la mort. L'humour noir est bien trop rare pour qu'on boude des séries comme **Les femmes en blanc** et **Pierre Tombal**.
Le monde de Edgar P. Jacobs. Claude Le Gallo et D. Vankerckhove. Ed du Lombard.
By Jove ! Le père de Blake et Mortimer est décédé fin février et les grands journaux en ont dit trois lignes. Heavens ! La mort d'Hergé avait eu un retentissement bien différent et on a pu croire en cette occasion que la BD sortait de son ghetto. Goddam ! Il y a encore du chemin à faire. En attendant, offrez-vous cet album indispensable paru en novembre 84 au Lombard. Et regrettons de ne jamais connaître la suite des **Trois formules du Pr Sato.** Damned !!
Mil. Dessins et scénario : Andréas. Ed Humanoïdes Associés.
Chaque album d'Andréas fait entrer son auteur dans l'Histoire de la BD. Ses scénarios nous prennent pour des gens intelligents; mystère et parabole, émotion et imagination en constituent le ciment dramatique. Son dessin est encore plus magistral. Mises en page, cadrages, graphismes, traitement de la couleur comme du noir et blanc, tout contribue à faire des albums d'Andréas de somptueux objets. De quoi séduire les plus réfractaires à la Bande Dessinée. Lisez **Mil**, relisez **Cyrrus, Rork** ou **Cromwell Stone** et savourez le bonheur d'être bédéphile. A lire, également : le N°73 (janv-fev 87) des CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE.
Chances. Dessins et scénario : Horacio Altuna. Ed Dargaud.
Il y a quelques mois, l'argentin Altuna avait attiré l'attention des amateurs avec la sortie de **La dernière récré** (Ed. Glénat), sur scénario de Carlos Trillo. Cette fois-ci, il a écrit le scénario lui-même et sa science-fiction est encore plus pessimiste que celle de son compatriote. Par contre le dessin et la mise en page n'ont pas changé : toujours aussi remarquables. Et pour une fois que la nudité, dont on nous abreuve quotidiennement, se justifie pleinement dans une BD, ne boudons pas notre plaisir.
Perd-Cheval, tome 1 : **Les héros cavaliers.** Dessins : Michel Rouge. Scénario : Patrick Cothias. Ed Glénat.
Cothias doit avoir inventer la machine à débiter les scénarios de Bande Dessinée. Ou alors il cherche à battre le record de Charlier. Toujours est-il qu'il nous propose une nouvelle série magnifiquement dessinée par le Rouge des **Ecluses du ciel** et consacrée à l'un des chevaliers de la table ronde, Perceval. Depuis son adolescence (l'objet de ce premier tome) jusqu'à... sa mort, si Cothias trouve le temps d'écrire les tomes suivants. Un regard intéressant sur la légende du Roi Arthur.

Pinocchio (Ed Magic Strip) et **Nuits Blanches** (Ed AUDIE). Dessins et scénarios : Foerster.
Hommage à Philippe Foerster à l'occasion de la réédition de **Pinocchio** et la sortie du 5ᵉ album d'histoires macabres et grinçantes prépubliées dans FLUIDE GLACIAL. Le monde de Foerster est un monde de cirques miteux, de cimetières délabrés, de places de village désertes, de campagnes battues par la pluie et de personnages baroques et monstrueux, témoins impuissants de leur misérable destin. C'est aussi un univers malicieux où dominent ironie et causticité. A ce point que l'humour noir de Foerster, par son outrance, constitue une sorte de balade de santé. Foerster ne vous donne pas le cafard, il vous décrasse le cerveau. Et puis il a un avantage sur beaucoup de ses confrères : il possède un graphisme personnel ET il raconte bien de bonnes histoires. De quoi faire des jaloux !

Yves-Marie LE BESCOND.



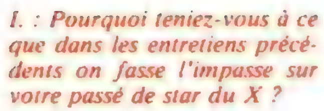


Entretien avec

Brigitte Lahaie



En 74 Linda Lovelace révèle au monde entier les techniques de la gorge profonde par le biais d'un bouquin intitulé sobrement Linda Lovelace par Linda Lovelace. La même Linda (Lovelace), après 15.000 films de cul et autant de partouzes, milite maintenant contre le porno. Allez comprendre.
Le livre de Brigitte Lahaie, « Moi la scandaleuse », n'est quant à lui ni un traité de sexe au logis ni une étude psy et chiante du X mais l'histoire simple d'une fille qui a découvert un beau jour le porno et qui en a vécu durant 4 ans. Scandaleux ? En fait, pas tant que ça; le ton reste frais, évite de choquer gratuitement et n'est en rien comparable à un réglement de comptes. Mais comme le dit si bien Brigitte, il y aura toujours des ménagères dans ce pays, et les ménagères...



I. : Pourquoi teniez-vous à ce que dans les entretiens précédents on fasse l'impasse sur votre passé de star du X ?

B.L. : Parce que je l'ai quitté en 80 et que les journalistes continuaient à ne me parler que de ça. Ils me rencontraient pour des films qui n'étaient pas des films pornos mais rien d'autre justement que le porno ne les intéressait. Ma réaction n'était pas celle d'une hypocrite. Je ne renie pas ce que j'ai fait.

I. : A propos d'hypocrisie, il y a quelque chose de très juste dans le livre concernant le rigorisme qui serait lié à la frustration. ?

B.L. : Oui. Je vais vous donner un exemple. J'ai tourné dans un téléfilm (« Johnny Monroe »); et un directeur de journal de télé, au moment de faire paraitre ma photo, s'est écrié « Non, celle-là, elle a fait du X ». Bon, ben lui, pour dire ça, il est certainement allé dans un vidéo club louer une cassette d'un de mes films. C'est ça l'hypocrisie. Faut pas oublier que la majorité des cassettes X sont vendues par correspondance.

I. : Vous n'avez pas peur justement que ce genre de situation se reproduise et nuise à votre carrière ?

B.L. : Non, parce que je considère que la franchise est, à la longue, la seule chose payante. Et puis dans la profession, les gens savent que j'ai joué dans des X.

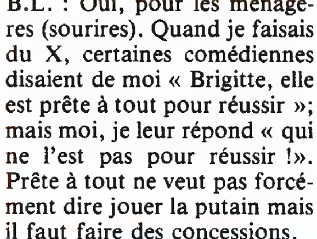
I. : Un des problèmes qu'on reproche au porno est qu'il n'y a pas de scénario. Les gens arrivent et pof sont tout de suite à poil. On a des corps sans âme. Alors qu'on pourrait faire quelque chose de super.

B.L. : Là, vous prêchez une convaincue. Mais quand on mêle les genres, les films ne marchent pas. Imaginons un porno policier avec 30 minutes d'intrigue policière, les amateurs de X seraient déçus et les amateurs de policier seraient eux sous le choc, plutôt surpris.

I. : Dans votre livre, il y a des passages qui sont durs à avaler. Le sperme qui peut avoir plusieurs goûts par exemple, sucré, salé, acide, etc...

B.L. : C'est pourtant la vérité. Je dis ça pour les ménagères.

I. : Au début du livre, vous précisez qu'il n'y a pas plus de putain dans le milieu du X que dans celui du cinéma traditionnel. Ça, c'est un truc pas évident pour tout le monde.



B.L. : Oui, pour les ménagères (sourires). Quand je faisais du X, certaines comédiennes disaient de moi « Brigitte, elle est prête à tout pour réussir »; mais moi, je leur répond « qui ne l'est pas pour réussir !». Prête à tout ne veut pas forcément dire jouer la putain mais il faut faire des concessions.

I. : Il y a deux ou trois passages un peu naïfs dans le livre, le coup de la bicyclette et du premier orgasme fait sourire.

B.L. : Oui, mais quand on a 14/15 ans, on est naïf. Tout ce que je dis dans mon livre est sincère. Je n'ai pas cherché à fausser mes sentiments.

I. : Page 88, il y a un passage surprenant concernant le fait que les actrices doivent aider leur partenaire à se mettre en état d'érection avant la prise.

B.L. : Moi, je trouve ça normal. Nous, on est tout de suite en condition.

I. : Euh...

B.L. : Oui, oui... au besoin on utilise de la vaseline (Rires). Les hommes, il faut les aider.

I. : Et l'équipe est là qui regarde ?

B.L. : Vous savez, les techniciens du X sont blasés; la plupart du temps avant qu'on tourne, ils sont dans la pièce d'à côté.

I. : Et vous, est-ce que vous aviez des trucs pour vous mettre en condition ?

B.L. : Non, rien en particulier. (Les débuts de Brigitte sont à ce titre édifiants et



Brigitte Lahaie dans l'EXECUTRICE.





PARTIES FINES, rebaptisé INDECENCES 1930 pour la Vidéo.

étonnants. NDA). Mais je sais que je suis très exhibitionniste et cela m'aidait; ensuite, il faut être vrai et sensuelle.

I. : Puisqu'on en est aux détails, l'histoire du faux sperme, c'est vrai ou c'est du chiqué ?

B.L. : Bien sûr qu'on utilise du faux sperme. Les comédiens éjaculent une fois par jour et c'est suffisant.

I. : Une fois seulement ! (bonjour nos chevilles !)

B.L. : Eh ! Il faut leur laisser une vie privée. La recette, je la donne pour les ménagères : 3 ou 4 cuillérées à café de lait nestlé, un blanc d'œuf en faisant attention de ne pas mettre le jaune, et si on veut faire ça bien, un peu de farine. En plus, ça a bon goût. Mais il faut utiliser tout de suite parce qu'après ça colle et ça prend de la densité.

I. : Ce qu'on appelle Raccord Ejac a de quoi impressionner. Ça ne donne pas envie d'être un hardeur.

B.L. : Les gens ne se rendent pas compte. Il faut une synchro parfaite entre le réalisateur et le comédien qui va éjaculer. Souvent, celui-ci a mal à force de se retenir. C'est dur d'être un acteur de X. C'est pour ça d'ailleurs qu'il y en a si peu, Richard Allan et quelques autres.

I. : Que pensez-vous de l'évolution du X ? Est-il vraiment asservi, comme vous l'écrivez, par quelques producteurs minables ?

B.L. : Oui. A part peut-être des gens comme Marc Dorcel. Il essaye, lui, de faire des trucs valables.

I. : Le X américain est plus ou moins chapeauté par la mafia. Est-ce que vous avez entendu parler d'interférences du milieu dans le X français ?

B.L. : Non, non, absolument pas. Je n'en ai jamais entendu parler.

I. : Est-ce que vous croyez vraiment que le porno a sauvé Canal + ?

B.L. : Ça a donné un coup de fouet. Ils ne se portaient pas très bien quand ils ont annoncé qu'ils programmaient des X. Il y a certainement eu d'autres raisons à leur redressement mais le porno a été, selon moi, d'une grande aide.

I. : Est-ce qu'on peut tourner des X sans aimer ça ? Y a-t-il des filles qui prennent leur pied ?

B.L. : Je n'aime par trop le terme prendre son pied, mais en tournant du X on peut prendre du plaisir. Les filles qui le faisaient à contre cœur ne duraient pas longtemps.

I. : Catherine Ringer, par exemple, on sent qu'elle s'éclatait complètement.

B.L. : Oui, oui, tout à fait.

I. : Comment fonctionne la concurrence dans le porno ? Parce que page 126 vous parlez de « gentilles camarades qui envoient des lettres anonymes », charmant !

B.L. : Ça peut paraître paradoxal mais je suis très secrète. Et les autres actrices me prenaient pour une bêcheuse. Je ne parlais pas trop.

I. : Est-ce qu'on vous reconnaît dans la rue ?

B.L. : Oui, ça m'arrive. J'ai des fans qui depuis 10 ans m'envoient des lettres en m'écrivant des choses très pures, en m'idéalisant et en m'élevant au niveau d'une déesse.

I. : On a le souvenir de vous dans **Les raisins de la mort**, *ce plan avec les chiens qui rappelle* **Le Masque du démon**. *Est-ce que vous aimez les films fantastiques ?*

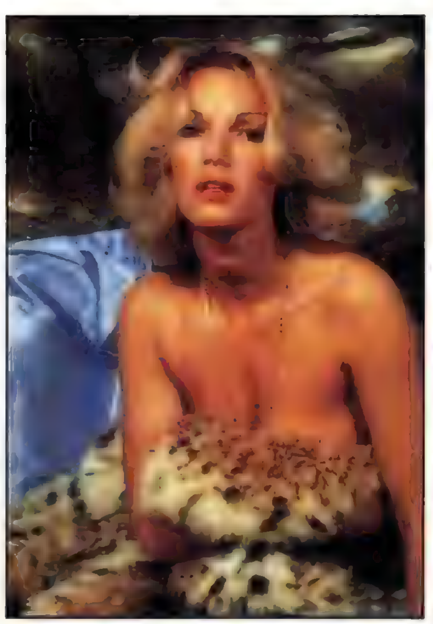
B.L. : Oui, beaucoup. J'ai trouvé que **La Mouche** était un film très fort. J'apprécie les films comme **La Mouche** ou alors poétiques. J'ai aussi un faible pour De Palma. Cette année, j'ai détesté **Terminus**, je m'y suis ennuyée. **Aliens**, c'est bien fait, les effets spéciaux et le reste, mais il est décevant par rapport au premier.

I. : On va finir sur vos projets.

B.L. : J'ai un film avec Michel Caputo **(L'exécutrice)** et peut-être un autre avec Jean Rollin. J'aimerais énormément retravailler avec Jean. J'ai aussi une série télé de prévue.

Propos recueillis par **Jean-Pierre PUTTERS** et **Alain CHARLOT.**

Par Brigitte Lahaie, « Moi la scandaleuse » aux éditions Filipacchi.





Brigitte Lahaie dans son film préféré : JE SUIS A PRENDRE.

LA VEUVE NOIRE

Alexandra (Debra Winger) travaille au ministère de la justice; ses dons d'analyse et son abnégation au boulot font d'elle un formidable inspecteur. Mais lorsqu'Alexandra manifeste son intérêt pour une affaire qui n'en est peut-être pas une, même ses plus fidèles collègues commencent à émettre des doutes. Pourtant la coincidence demeure troublante : deux hommes excessivement riches, un éditeur new-yorkais et un fabricant de jouets texan, sont morts d'un mal rarissime, la Malédiction de l'Ondine. Alexandra est surtout intriguée par le fait que ces deux hommes se sont mariés chacun à une femme beaucoup plus jeune. Une femme qui, après une brève période de deuil, convertit les biens de son époux en liquide et disparait. Convaincue qu'elle a affaire à une meurtrière, Alexandra abandonne pour quelque temps son travail, bouleverse volontairement son mode de vie afin d'assumer une nouvelle idendité et entrer en contact avec Catherine, le tueur auquel aucun homme ne peut résister.
Voilà une intrigue sur une chasse au monstre où vous vous trouvez réfléchi dans ses yeux, avec ce plus que le chasseur et le gibier sont tous deux des femmes. L'érotisme narcissique du film est scellé par deux baisers, un baiser de vie simulé, lors d'une leçon de plongée, et un baiser de mort suggestif au 4e mariage de Catherine. Entre ces deux baisers, les deux femmes s'échangent leurs vêtements, leurs confidences et se partagent le même homme. Un film noir assurément, même sous la lumière du soleil hawaien, et qui ne s'embarasse jamais des flash-backs explicatifs pourtant de rigueur dans les récits de psychopathes sexuels. Quelque soient les conditions qui ont amené Catherine à être ce qu'elle est, elles resteront secrètes pour toujours.

Maitland MCDONAGH.

USA. 1986.
Réal. : Bob Raphelson. Prod. : Harold Schneider pour 20th Century Fox en association avec American Films and American Entertainment Partners P.L. Scn. : Ronald Bass. Dir. Phot. : Conrad L. Hall. Mont. : John Bloom. Mus. : Terry Hall. Int. : Debra Winger, Theresa Russell, Sami Frey, Dennis Hopper, Nicol Williamson, Lois Smith, Diane Ladd, Mary Woronov, David Mamet. Dist. : Twentieth Century Fox France. Durée : 2 h. Sortie : le 15.04.1987.

Thérésa Russel

NINJA JAGUAR

Une copie aux couleurs délavées, un doublage français gratiné, de larges coupes effectuées par le distributeur, une sortie clandestine (**Ninja Jaguar** n'est pas répertorié dans l'Officiel des Spectacles et Pariscope !). Ce Ninja là devrait surtout garnir les rayons des vidéo-clubs. Même si le film est loin d'être bon, il recéle néanmoins de moments assez réjouissants, rescapés d'un scénario d'une extrême banalité. Il y a tout particulièrement la défaite de quelques ninjas attaqués par une centaine d'hommes. Ces derniers improvisent une prison mais les guerriers japonais filent sous terre comme des taupes. Les chinois repèrent les sillons qu'ils provoquent en se déplaçant et, au bon moment, y plongent l'épée. En règle générale, les combats sont suffisamment bien réglés pour éviter la lassitude. Par contre, tout ce qui est dialogues, humour s'avère pénible. L'histoire d'amour obligatoire, pudique comme il n'est plus permis de l'être, cède aux pires clichés des romans à l'eau de rose. On en vient parfois à l'oublier totalement tellement le script est mal torché. Parallèlement aux agissements d'une espèce de Robin des Bois chinois jouant de la flûte avant de sabrer le profiteur, les scénaristes balancent dans l'histoire une bande de ninjas, lesquels ne font que piller, tuer, simplement pour étoffer les exploits guerriers des bons. Mais les ninjas sont très photogéniques et leurs progressions nocturnes demeurent bien mises en valeur. Dommage que, par ailleurs, la mise en scène accumule les coups de zoom, les facilités. Le montage, guère plus reluisant, est sauvé du désastre par une trouvaille pour le moins cocasse. Conseillé par son grand-père, le jeune héros essaie vainement de sauter au-dessus d'un sapin haut de vingt centimètres. Un plan après, le bambin est devenu un homme qui peut désormais bondir au sommet d'une falaise. Echappant au plus complet anonymat grâce à de semblables fantaisies, **Ninja Jaguar** laisse le souvenir d'un film tantôt baclé, tantôt soigné et authentiquement délirant. Deux films dans le même emballage.

Marc TOULLEC.

Hong-Kong. 1985.
Réal. : Kim Gil In. Photo. : Chon Hong Sok. Mus. : Chon Chang Il et Hwang Jin Yong. Int. : Li Yong Ho, Pak Chun Hui, Chloe Sun Bok, Shu Sok Bong... Durée : 1 h 30mn. Dist. : Sami Films. Sortie : le 11 mars 1987.

THE BEDROOM WINDOW

The Bedroom Window démarre innocemment; par une banale soirée entre un architecte (Steve Guttenberg) et Sylvia (Isabelle Huppert), la femme de son patron. Après quelques baisers, Terry va dans la salle de bain ôter ses lentilles de contact et c'est alors que Sylvia, proche d'une fenêtre, assiste à un début de viol. Interrompu, l'homme s'enfuit. Le lendemain, l'incident prend une autre tournure : Terry apprend par les journaux qu'une jeune femme a été assassinée non loin de chez lui. Comment faire pour témoigner sans dévoiler sa liaison avec Sylvia ? La solution se fait jour, il racontera lui-même à la police avoir vu l'agression. Presqu'immédiatement, les ennuis commencent : Sylvia se contredit, bafouille sur certains points, et Terry face aux questions des flics n'a pas toujours de réponses satisfaisantes. Comment se fait-il par exemple qu'il y ait un paquet de Gitanes sur sa table de nuit alors qu'il ne fume pas ? Etc... Etc... Résultat : la police soupçonne Terry de ne pas être le témoin mais le meurtrier lui-même, un meurtrier névrotique qui aurait eu besoin d'avouer son crime indirectement.

Voilà l'histoire d'un homme plongeant dans les emmerdes et qui s'y retrouve, c'est bien normal, en plein centre. Tissu de coincidences, double jeu amoureux, mensonges, **The Bedroom Window** obéit aux lois du genre de façon stricte. Il place ses protagonistes dans une immense toile d'araignée et les fait se débattre durant 1 h 30. Classique mais ingénieux, **The Bedroom Window** est également servi par un trio d'acteurs intelligents : Steve Guttenberg (**Police Academy, Cocoon**), Isabelle Huppert, la femme fatale (en anglais dans le texte) et Elizabeth Mc Govern (**Ragtime, Il était une fois en Amérique**).

Maitland MCDONAGH.

USA. 1986.
Réal. : Curtis Hanson. Prod. : Martha Schumacher pour De Laurentiis Entertainment Group. Scn. : Curtis Hanson. Dir. Phot. : Gil Taylor. Mont. : Scott Conrad. Mus. : Michael Shrieve et Patrick Gleeson. Int. : Steve Guttenberg, Isabelle Huppert, Elizabeth McGovern, Paul Shenar, Carl Lumbly, Brad Greenquist, Wallaca Shawn. Dist. : Fox France. Durée : . Sortie :



CINE-CIBLES

PROTECTION RAPPROCHEE



C'est le jour de l'investiture présidentielle à Washington, et l'un des vétérans du contre-espionnage, Jay Killian, reprend du service. Sa mission : protéger la première dame du pays, la riche et capricieuse Lara Royce Craig, qui sans se soucier de son rôle politique, est décidée à faire exactement ce qu'elle désire, quand elle le désire.
Le problème est qu'à son encontre, un contrat de mort est établi par on ne sait encore qui ; et Killian s'efforce en vain de le lui faire comprendre. Les attentats manqués se succèdent, Killian acquiert la conviction que le contrat ne vient pas d'un groupe de terroristes mais d'un homme de Washington. Il ira, dès lors, pour sauver Lara, au-delà de certaines limites professionnelles.
Charles Bronson associé à des bombes qui éclatent de tous côtés, des armes à feux en veux-tu en voilà, 2 à 3 carambolages destructeurs, des hélicos, un complot, des incendies et quelques directs bien appuyés, cela donne, on s'en doutait, un solide film d'action et d'aventures. A l'inverse de nombreux acteurs, Bronson s'estime à sa juste valeur; il ne se met pas trop souvent en tête de tourner un drame se déroulant durant la grande dépression ou une comédie loufdingue dans laquelle son partenaire serait un orang-outang (insulter Eastwood, Maitland, tu vas un peu loin). Gare au justicier N°4, actuellement en tournage.
Protection rapprochée a été mis en images par un transfuge de la James Bond Land, Peter Hunt, monteur de **Bons baisers de Russie, Dr No, Goldfinger, Opération Tonnerre** et **On ne vit que deux fois**, et réalisateur en 66 de l'infortuné **Au service secret de sa majesté**. On attend toujours son **Hypersapien**.

Maitland MCDONAGH.

USA. 1986.
Réal. : Peter Hunt. Prod. : Pancho Kohner pour la Cannon. Scn. : Richard Sale. Dir. Phot. : Hanania Baer. Mont. : James Heckert. Mus. : Robert Ragland et Valentine Mc Callum. Int. : Charles Bronson, Jill Ireland, Stephen Elliott, Jan Gan Boyd, Randy Brooks, Erik Stern, Michael Ansara. Dist. : Cannon France. Durée : 88 minutes. Sortie :

L'ENFER DES ARMES

Encore un chef-dœuvre victime des aléas de la distribution. **L'Enfer des Armes** est sorti un peu partout en province dans le plus parfait anonymat. Bide. Sur Paris, il est balancé dans un sombre double-programme du boulevard de Belleville, couplé avec un porno-soft. Et re-bide. Et pourtant, mine de rien, ce qui semble n'être qu'un sous-produit de plus est un témoignage de la vitalité d'une nouvelle génération de cinéastes chinois. Tsui Hark, auteur de **Zu Warriors from the Magic Mountain**, de **Shanghaï Blues**, rue dans les brancards. Son film est quelque chose comme une variation sur le thème de la fureur, de vivre. Fureur de vivre, de mourir. **L'Enfer des Armes** exploite une violence de tous les instants, dès le générique (une souris blanche lardée d'épingles). A la limite de la provocation. Un chat est plus tard empalé, l'héroïne massacrée, un type se retrouve les deux lèvres cousues... Le dernier quart-d'heure vient couronner le spectacle. Un massacre et quelle tuerie. Le décor : un cimetière ! Les projectiles creusent des cratères fumants dans les chairs et la caméra de Tsui Hark, prise d'une frénésie ennivrante, se cabre, contre-plonge, se faufile entre les sépultures, insiste sur la brutalité des coups. Trop, c'est trop. Même la censure de Hong-Kong, habituée à un taux de très haute violence a jugé **L'Enfer** excessif. Interdiction, scènes coupées. Tsui Hark n'épargne personne, cède volontairement aux pires archétypes du cinéma américain (lunettes noires, flingues, vocabulaire...). Mais le cinéaste, au-delà de tout complexe, surcharge encore les clichés. D'où cet aspect monstrueux, démesuré, effrayant. A l'opposé, la description de la vie quotidienne à Hong-Kong apparait d'un réalisme proche du documentaire. Exit les cartes postales, les dépliants touristiques. De même, les personnages embarqués dans une guerre des gangs ne gagnent nullement la sympathie du spectateur. A force de jouer avec le feu, ils se brûlent (d'ailleurs le titre original anglais est **Don't Play with Fire !**). Sorti en vidéo dans la plus totale clandestinité, tué par l'exploitation cinématographique, **L'Enfer des Armes** sera, du moins on l'espère, un jour réestimé et surtout découvert.

Marc TOULLEC.

Don't Play With Fire/Dangerous Encounters : First Kind. Hong-Kong. 1980. Réal. : Tsui Hark. Scén. : Szeto Cheuken, Fong Ling Ching, Chan Fong. Phot. : Chung Chi Man. Int. : Lo Lieh, Lin Chin Chi, Albert Au. Prod. : Fotociné. Dist. : Métropolitan Film Export. Durée. : 1 h 37. Sortie le 4 mars 1987.

LE LENDEMAIN DU CRIME

Vous avez dit Jane Fonda la maso ? Eh bien oui, dans le rôle d'une ancienne actrice devenue alcoolique qui se réveille un « beau » jour avec un cadavre d'homme à ses pieds. Pas de malédiction de l'Ondine comme dans **La veuve noire**, l'homme a un couteau planté dans la poitrine et Alex, l'actrice, ne se souvient de rien. Paniquée, elle téléphone à son mari dont elle vit séparée, Joaquin Manero, le coiffeur des stars (le gomineux Raul Julia), mais décide de ne pas suivre son conseil qui est d'appeler la police et de tout expliquer. Elle se tourne néanmoins vers Turner Kendall (Jeff Bridges), un ex-flic, qui croit en son innocence et qui va l'aider à découvrir ce qui s'est réellement déroulé dans la nuit précédant le lendemain du crime. (Ouh là là, ma tête).
Une surprise de taille, l'homme mort en sous-vêtements léopard là où il ne devrait pas être, ne donne pas pour autant un thriller, mais **Le lendemain du crime** ressemble de toute manière plus à une étude de mœurs. Alex boit, Kendall est un misanthrope, Manero grimpe l'échelle sociale, et la femme de celui-ci a toutes les caractéristiques d'une pute bien branchée, capable d'ouvrir les portes qu'il faut ; ces quatre personnages participent à leur façon de la superficialité amorale de Los Angeles. L'une recevra ce qu'elle mérite (autant vous révéler tout de suite que ce ne sera pas Jane Fonda), la seconde devrait mais sera épargnée par le scénariste, et les deux autres trouveront leur salut dans la rédemption. Le mystère sera résolu. En quelque sorte.
Le lendemain du crime est finalement là pour démontrer que le monstre que vous croyez être n'est parfois qu'un tout petit dragon anémique.

Maitland MCDONAGH.

USA. 1986.
Réal. : Sidney Lumet. Prod. : James Hicks. Dir. Phot. : Andrzej Bartkowiak. Mont. : Joel Goodman. Mus. : Paul Chihara. Int. : Jane Fonda, Jeff Bridges, Raul Julia, Diane Salinger, Richard Foronjy, Geoffrey Scott. Dist. : UGC.



L'apéro-bic matinal de Jane Fonda...

EXTREMITIES

C'est d'après la pièce homonyme que le film de Robert M. Young est tiré. L'histoire qui est arrivée à Marjorie Easton (Farrah Fawcett) est celle qu'ont connue de nombreuses jeunes femmes esseulées dans une pléthore de psycho-killer movies. Première agression manquée (dans un parking) puis retrouvaille de la proie par le sadique qui compte en profiter à mort puisqu'elle se trouve seule chez elle. Humiliations diverses et violences sont au programme du malade qui doit avoir de sérieux problèmes du côté de la braguette... Le point de divergence se situe lorsqu'après avoir manqué de subir tous les outrages possibles, la victime parvient à prendre le dessus et devient par juste retour des choses le tortionnaire de son agresseur. Les rôles sont brusquement inversés et dès lors le drame se situe à un autre niveau : la jeune femme ayant de peu échappée à un sort funeste doit maintenant se disculper auprès de ses proches (ses amies revenues du travail) et prouver le bien-fondé de sa vengeance. Passionnant huit-clos mené de main de maître par son metteur en scène, **Extremities** nous propose avant tout une époustouflante performance d'acteurs de la part des deux antagonistes (Farrah Fawcett et James Russo) dont les ressources aussi bien physiques qu'émotives sont mises à rude épreuve. Dans ce jeu du chat et de la souris, l'important est que l'intensité ne faiblisse à aucun moment et la mise en scène



extrêmement précise de Young décuple la puissance tragique de l'affrontement, celui-ci étant relancé à temps lors du retournement de situation. Nulle outrance, aucun érotisme graveleux ou détail sordide auxquel il aurait pourtant été facile de céder sur un tel sujet. Au contraire, presqu'une sobriété de chaque instant, même dans les pires, et sans que cela nuise pour autant à la violence du film. A la limite, **Extremities** pourrait être considéré comme un téléfilm de par cette absence d'effets spectaculaires mais la sécheresse de sa mise en scène est tout au bénéfice de sa crédibilité absolue. Un équilibre difficile à tenir et à conserver 1 h 30 durant mais un exploit mené de main de maître. Et laissons à d'autres le soin de disserter sur la progression inquiétante des viols dans nos cités, voulez-vous ?

Denis TREHIN.

USA 1986. Réal. : Robert M. Young. Sc. : William Mastrosimone, d'après sa pièce « Extremities ». Phot. : Curtis Clark. Mont. : Arthur Coburn. Mus. : J.A.C. Redford. Int. : Farrah Fawcett (Marjorie), James Russo (Joe), Diana Scarwid (Terry), Alfre Woodard (Patricia). Dist.: Eurodis. Sortie : 11.3.87.

SANS PITIE

Caractéristique du cinéma américain : on peut aussi bien descendre ses films à la mitraillette que se faire moine pour eux. Prenez **Sans pitié** par exemple, voilà un film bien ficelé, avec du punch (William-Glenn devrait s'en inspirer), un couple d'acteurs assez bandant (Gere-Basinger), des décors « provinciaux » (les bayous), et un salopard (Jeroen Krabbe, le pote de Rutger Hauer) qui fait passer le reste du monde (Moyen-Orient compris) pour une nurserie. Ajoutez-y la dualité psychanalytique, armes + bagnoles, et vous avez là le type même du film irritant, agaçant, car conventionnel et répétitif. A cela près, qu'il est également vibrant, prenant et extrêmement plaisant. On y perdrait son latin si on ne connaissait la recette : faire du neuf avec du vieux. Et à ceux qui détestent ces opérations de maquillage, nous pourrions répondre que l'inverse (faire du vieux avec du neuf !) a ses inconvénients (re-William-Glenn). L'histoire... Ben justement l'histoire, c'est elle qui donne à **Sans pitié** cet air de déjà filmé : un dealer livre à 2 flics de Chicago le rendez-vous pris entre lui et un riche industriel de la Nouvelle-Orléans, Paul Deveneux, pour un contrat. Les 2 flics, Eddie et Joe, se substituent au dealer et contactent Deveneux qui est accompagné de Michelle, la blonde par qui tout arrive. Le contrat a pour cible un sadique qui règne en maître absolu sur une localité de la Nouvelle-Orléans, sorte de No Man's Land où la loi n'a pas cours. Malheureusement pour Deveneux et Joe, la cible s'est déplacée et en contre-attaquant les abat. Au passage, elle récupère sa propriété, Michelle. Rescapé du massacre, Eddie se rend en Louisiane, décidé à tout faire péter. Le film embraye.
On vous l'a déjà dit, **Sans pitié** n'est pas un chef-d'œuvre; juste une pierre de plus dans la clé de voûte du cinéma yankee. Faut-il en déduire qu'elle ne tient pas ? Absolument pas. Amis lecteurs, soyez sans pitié, bougez-vous ou restez chez vous mais n'hésitez pas.

Alain CHARLOT

USA. 1986.
Réal. : Richard Pearce. Prod. : D. Constantine Conte. Scn. : Jim Carabatsos. Dir. Phot. : Michel Brault. Mont. : Jerry Greenberg et Bill Yarhaus. Mus. : Alan Silvestri. Int. : Richard Gere, Kim Basinger, Jeroen Krabbe, George Dzundza, William Atherton, Terry Kinney, Bruce McGill, Ray Sharkey. Dist. : Warner Columbia film. Durée : 1 h 48.

LES LAURIERS DE LA GLOIRE

Putain de guerre. La Corée. Corée et Vietnam : même combat. C'est toujours les rats qui vous bouffent les entrailles, les flammes qui retournent la peau. Un môme se fait maquereau : il prostitue sa vieille mère encore potable, sa sœur toujours jeune. C'est ça ou crever de faim. Le repos du guerrier. Les soldats baisent dans l'obscurité des nanas qu'ils ne préfèrent pas voir. Sort du Lupanar un sergent à poil un joli ruban noué là où vous pensez. Ensuite, nos bonhommes investissent un village et défalquent par erreur une jeune femme. Pas reluisant tout ça. Le champ d'honneur patauge dans le purin. La guerre, ça pue, c'est moche. Voilà le message d'un film aussi puissant que **Platoon**. Moins spectaculaire mais tout aussi attentif aux détails qui font l'horreur quotidienne. Aux chiottes l'enthousiasme guerrier, les ralentis, les ballets d'explosions de **Croix de Fer**. Pas d'artifices, même ceux, géniaux, du grand Sam Peckinpah. On garde paradoxalement des **Lauriers de la Gloire** le souvenir d'instants d'une immense tendresse. Tendresse quand la coréenne s'offre au sergent Sire en murmurant « fucky, fucky », fidélité du chien de Sire (mais il faut bien manger !) et finalement l'image du sous-officier meurtri tenant un gosse par la main. Une heure trente d'horreur pour aboutir à ça : culottés les auteurs. Comme **Platoon, Les Lauriers de la Gloire** vous secoue physiquement, vous arrache à votre confort mais à la différence de **Platoon** n'aboutit pas à cette conclusion « la guerre a fait de moi un autre homme », épilogue de grand naïf américain. **Les lauriers de la Gloire** est hollandais, lucide. Partis à l'assaut de l'Ile de la Grenade, les tire-au-flanc du **Maître de Guerre** deviennent, eux-aussi dans le feu du combat d'autres hommes. La preuve : ils rempilent ! Mais tout aussi dégueulasse qu'il soit dans ses descriptions, **Les Lauriers de la Gloire** est fascinant comme tout spectacle de destruction. Tellement cinématographique la guerre. Dieu que la guerre est horrible à vivre, jolie à l'écran malgré les relents de fosse commune. Terrible.

Marc TOULLEC.

Field of Honor. Hollande. 1986. Réal. : Hans Scheepmaker. Scén. : Henk Bos, d'après une histoire originale de Henk Bos et Félix Thyssent. Phot. : Hein Groot. Mus. : Roy Budd. Int. : Everett McGill, Ron Brandsteder, Bart Romer, Annies de Jong, Hey Young Lee... Prod. : Henk Bos/Cannon France. Durée : 1 h 30 mn. Sortie le 11 mars 1987.



COMMANDEZ LES ANCIEN

NOM : __________ Prénom : __________

Adresse : __________

désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45

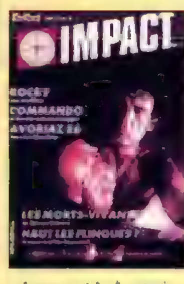
Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 43. IMPACT : du 1 au 4. Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 IMPACT

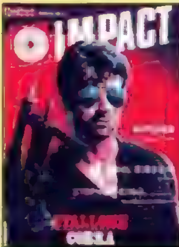
IMPACT



Impact n° 1 : Les trois « Gore-opéras » de George Romero : **Night of the Living Dead, Dawn of the Dead** et **Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzai.** Portrait : Kathleen Turner. **Haut les Flingues.** Tournage : **Coïncidences.** La légende « Coup de poing » : **Rocky**, tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril, Le Docteur et les Assassins, La Revanche de Freddy.** Ciné-cibles : **Silverado, Exterminator II, Soleil de Nuit, Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'executrice** : entretien avec Brigitte Lahaie.



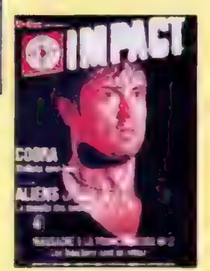
Impact n° 2 : **Le Justicier de New York**, entretien avec Michael Winner. **Créature.** Historique de la Cannon. **Highlander.** Mike Hammer. **Le Secret de la Pyramide, Remo sans Arme et Dangereux. Le Diamant du Nil.** Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : **Rocky IV, A Double Tranchant, Les Longs Manteaux, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, American Warrior, Le Bateau-Phare, Revolution, A Couteau tiré, Natty Gan, Les Supers-flics de Miami, Zappa, Les Loups entre eux.** Vidéo. Vidéo X. Bandes dessinées.



Impact N°3 : **House, Le Dernier survivant.** Dossier **Hitcher** : entretien avec le réalisateur et le scénariste. Dossier **Cobra. Maximum Overdrive** : Entretien avec le réalisateur: Stephen King. **Aigle de fer. The Naked Cage.** Portrait : Mel Gibson. Ciné-cibles : **Pirates, Runaway Train, Money Movers, Ultra Vixens, Delta Force, Atomic Cyborg, Police Fédérale.** Dossier Tanya Roberts. Dossier et entretien Anthony Dawnson (Antonio Margheriti. Musiques de films. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°4 : **F/X, Effet de choc,** portrait Bryan Brown. **America 3000.** Dossier John Badham et entretien. **Short Circuit. Dans les bras de l'enfer. Les Aventures de Jack Burton. Critters. L'Invasion vient de Mars** : entretien Tober Hooper. Dossier Sybil Danning. **Tex et le Seigneur des Abysses.** Ciné-cibles : **Le Contrat, Prisonnières de la vallee des dinosaures, Karaté Kid, Le Moment de vérité II, Dakota Harris, Top Gun, Le Camp de l'enfer, La Loi de Murphy.** Dossier **Campus,** entretien avec ALbert Pyun. Bandes dessinées. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°5 : **Deux flics à Chicago, Banco, Blue Velvet.** Entretien avec David Lynch. **At Close Range. Cobra,** entretien avec George Pan Cosmatos. **Massacre à la Tronçonneuse II,** entretien Tobe Hooper. Dossier Caroline Munro. **Aliens,** entretien avec James Cameron. Duccio Tessari, entretien. Ciné-cibles : **Mort un dimanche de pluie, Dans les bras de l'enfer, Escort Girl, Act of vengeance.** Vidéo. Bandes dessinées. Vidéo X.



Maintenant sur votre minitel

MAD MOVIES chez vous !

Composez le 36-15 code d'accès MAD

Désormais vous pourrez vivre le fantastique au jour le jour avec toute notre équipe.

PREMIÈRES RUBRIQUES :

NOUVEAUX FILMS

Pour connaître la date de sortie, la fiche technique, le scénario et notre avis sur les films qui vont sortir sur les écrans.

CONCOURS CINÉMA

Portant sur les nouveaux films ou sur des thèmes du cinéma fantastique.
Des affiches, des jeux de photos couleurs et des places de cinéma à gagner.

VOS ANNONCES

Pour inscrire vos petites annonces et pouvoir lire celles des autres.

BOX-OFFICE

Toutes les entrées des salles et nos commentaires en permanence.

DIALOGUES

Pour echanger vos idées et pouvoir dialoguer à tout instant avec d'autres lecteurs. Tous les mercredis de 15h à 17h : dialogue avec l'équipe de Mad Movies.

BOÎTE À LETTRES

Pour laisser des messages ou recevoir ceux des autres. Cette rubrique fonctionne comme un vrai service postal instantané avec affichage sur votre écran.

SORTIES VIDEO

Les cassettes nouvelles dans le domaine du fantastique et de l'action.

AU SOMMAIRE DU N° DE MAD MOVIES

Suivant votre date d'appel, pouvoir consulter le sommaire du dernier ou du prochain numéro.

FICHIER FILMS

Pour tout savoir sur un film fantastique qui vous intéresse, il vous suffit de composer le titre recherché. Pour l'instant, le service se limite aux années 84 à 86 mais il remontera progressivement jusqu'aux origines du cinéma.

FICHIER ACTEURS, TECHNICIENS...

Filmographies instantanées de vos acteurs, réalisateurs, maquilleurs ou personnalités du fantastique préférés.

TELEDROME

Le programme des séries, films ou émissions à caractère fantastique de la télévision.

S NUMÉROS





N° 23 : Entretien Tom Savini. Dossier Mad Max II. Dans les griffes du cinéphage : Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer. Dossier : La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

N° 24 : Avant-première : Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal. Dossier Dario Argento. Sur le tournage de Ténèbres. Festival de Madrid. Cinéphage : Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing. Film décrypté : L'Invasion des Morts-vivants. Ciné-fan : Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25 : Maquillage : Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté : Alien. Entretien avec Dario Argento. Dossier : Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage : Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T. Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan : latex et zombies



N° 26 : Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté : Zombie. Dossier David Cronenberg. Dark Crystal, Vidéodrome. Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage : Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars. Entretien avec George Miller, les « Mad Max ». Ciné-fan : photos de space-opéra ou « Star Wars dans son salon ».

N° 27 : Le cinéma fantastique indonésien, Wild Beasts, Zeder. Octopussy et Jamais plus Jamais. Dossier Barbara Steele. Les Prédateurs : entretien David Bowie. Film décrypté : Le Chien des Baskerville (Fisher). Dossier Le Retour du Jedi. Avant-première : Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher (Jésus Franco). Le Trésor des quatre couronnes. Tournage : Clash. Musique de film : Bernard Herrmann. Cinéphage : Psychose II, Dar L'Invincible, Le Sens de la Vie. Dossier Creepshow (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.) Entretien R. Rubinstein pour Creepshow.



N° 28 : Dossier La Foire des Ténèbres. Dossier La Quatrième Dimension (le film). Cinéphage : Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang. La série des 3 « Dents de la Mer ». Vaste dossier sur les 3 « Guerre des Étoiles ». Avant-première : Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby. Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29 : Les films d'Avoriaz 84. Krull, Strange Invaders, The Dead Zone. Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles. Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour X-Tro). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers : Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan : super 8 de space-opéra. Cinéphage : Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine. Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté : Brainstorm.





N° 30 : Maquillage : Entretien avec Ed French. Le film décrypté : Phantom of the Paradise. Avant-première : Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus. Crayon-bis : Pupi Avati. Portrait : Christopher Walken. Vidéodrome. Entretien avec David Cronenberg. La Forteresse Noire. Ciné-fan : Les masques en latex. Cinéphage : 2019 : Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker. Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

N° 31 : Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit. Effets spéciaux made in France : Acme Films. Avant-première : Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, The Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005. La Quatrième Dimension (la série TV). Cinéphage : Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans. Entretien Monique Henckell. Vendredi 13 n° 4. Dossier : Heroic-Fantasy.



Crayon-bis : Hard americain et cinema fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. Splash. Portrait : Caroline Munro.

N° 32 : Maquillage Entretien avec John Caglione. Cinéphage : Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit. Dossier David Lynch. Dossier Dune. Avant-première : The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves : entretien avec Neil Jordan. Greystoke, La Légende de Tarzan. Ciné-fan : Technique de l'animation. Les décors de Nemo. Dossier : Les films après la bombe. Film décrypté : The Rocky Horror Picture Show. Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. Supergirl, entretien avec Helen Slater. Maquillage pub : Benoit Lestang.

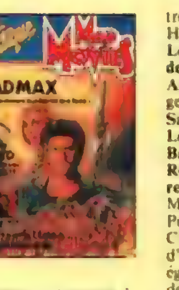




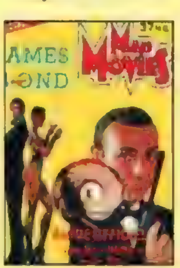
N° 33 : Maquillage : Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. Phenomena, entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. L'Histoire sans Fin, Gremlins, entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84, Cinéphage : Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Executeur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones : Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film 1984, entretien avec Michael Radford Dossier : Le Psychokiller. Ciné-fan : les effets spéciaux amateurs. Jean-Pierre Macé. Série TV : Batman. Crayon-bis : Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux : entretien avec Jean-Manuel Costa. Lè film décrypté : 2001, l'Odyssée de l'espace.

N° 34 : Maquillage : entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté : 1984. Effets spéciaux : trucages à la TV. Christopher Tucker sur Company of Wolves. Cinéphage : La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins. Entretien avec Wes Craven, A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks. Les films d'Avoriaz 85. Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback. Avant-première : Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being. Ciné-fan : créatures en modelage pour l'animation. Série TV Outer Limits (Au-delà du Réel)





N° 35 : Effets spéciaux entretien avec Carlo Rambaldi. Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena. Dossier « Star Trek » : les films et la série TV. 2010, Starman. Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. Terminator. Cinéphage : Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III. Le film décrypté : Blade Runner. Avant-première : The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway. Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival d'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan : effets spéciaux, les bladders. Série TV : Tales from the Dark Side.



N° 36 : Maquillage : entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. Phenomena, Day of the Dead. Avant-première : Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5. Entretien avec Tobe Hooper (Lifeforce) Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator. Cinéphage : Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caire. Festival de Saint-Malo. Dossier : Le Peplum Fantastique. Ciné-fan : fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté : Planète Interdite.

N° 37 : Maquillage : entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. Legend. Dossier Lifeforce. Entretien avec Jacques Gastineau. Rambo II. Dossier Mad Max III, entretien avec George Miller. Cinéphage : Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conqueror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider. Avant-première Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies. Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan : plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.



N° 37 : Hors-série : Spécial James Bond Tous les films, de James Bond Contre le Dr No à Dangereusement Vôtre. Dossier Dangereusement Vôtre, le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial : 25 F.

N° 38 : Maquillage : Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs : Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. La Chair et le Sang, Le Roi David. Dossier : Vampire, Vous Avez dit Vampire ? Entretien avec Tom Holland. Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire. Avant-première : Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign. Portrait : Arnold Schwarzenegger. Série TV : Des agents très spéciaux. Cinéphage : 2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous. Dossier : Le Fantastique australien. Le film décrypté : La Revanche de Frankenstein. Ciné-fan : Dents et prothèses dentaires.

N° 39 : Maquillage : entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage : Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Santa Claus, Les Goonies. Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs : Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. Mort Sur le Gril. Re-Animator : Entretien avec Stuart Gordon. La Revanche de Freddy. Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première : Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue. Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier : Roman Polanski. Spécial cinéastes : Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux : Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier : Le Cinema Fantastique indonésien. Le film décrypté : Le Masque du Démon.

N° 40 : Maquillage : entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage : Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy. Avant-première : Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators. Dossier Highlander, entretien avec Christophe Lambert Link, Enemy. Dossier Hitchcock : les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. Les Oiseaux, analyse. Les nouveaux maquilleurs : Michel Soubeyrand, David White, Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. Peter Pan. En vingt-quatrième vitesse : Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV : Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan : les prothèses en latex.

N°41 : Effets spéciaux, Evil Dead II. Cinéphage : Créature, sans Issue, Atomic Cyborg, Le Diamant du Nil, Zone Rouge, Maxie, Highlander. Dossier « House », entretien Steve Miner et Sean S. Cunningham. Nomads, Le dernier survivant, Les Aventuriers de la 4e dimension. Avant-première : April Fools Day, Critters. Dossier et entretien Sergio Martino. La série TV : Alfred Hitchcock Presents. Analyse de Psychose. Les nouveaux maquilleurs : Howard Berger, Rick Stratton, Tom Woodruff, Bart Mixon, Benoit Lestang, Mark Shostrom. Ciné-fan : les prothèses en latex. Festival du Rex 1986. L'effet gore, réflexion sur le genre. Vidéo. Mad Mosik.

N°42 : Dossier From Beyond, entretien avec le producteur et le distributeur. Cinephage : Dakota Harris, Tex et le Seigneur des Abysses, Nex of Kin, La derniere maison sur la gauche, Régime sans pain, After Hours, Murder Rock. L'Invasion vient de Mars : entretien avec Stan Winston, les effets spéciaux. Dossier Poltergeist II. Short Circuit, F/X, Psychose III, Future Cop. Les nouveaux maquilleurs : Scott Coulder, Rick Griffin, Vincent Guastini. Le film décrypté : Rencontres du troisième type. Dossier : La préhistoire au cinéma. Ciné-Fan : Fabrication d'un buste. Mad in France.



N°43 : Maquillage : entretien avec Chris Walas. Cinéphage : Short Circuit, Le Métro de la mort, Prisonnière de la vallée des dinosaures, L'Amour sorcier, Week-end de terreur, Au Cœur de la nuit, Le Clan de la caverne des ours, Profession : Génie, L'Invasion vient de Mars, Teen Wolf. Avant-première : Labyrinth, The Great Mouse Detective, Flight of the Navigator, Haunted Honeymoon. Dossier : Aliens, Salomé, Les yeux sans visage. Dossier Critters : entretien avec Dee Wallace Stone. Les Aventures de Jack Burton... Mad in France. Série télé : Les Mystères de l'Ouest. Roul Ruiz. Autopsie du 7e art. Dossier : Les extraterrestres à l'écran. Ciné-Fan : Tête et bras mécanique.

Quant il s'agit de montrer ces dames dans des positions que la morale réprouve, les cinéastes italiens sont les plus doués, les plus tortueux, les plus cochons... *La Fille aux bas nylon* transforme un boudin en bombe sexuelle et *On l'appelle Sœur Désir* nous révèle la vraie nature de Thérèse qui n'est pas vraiment une oie blanche.

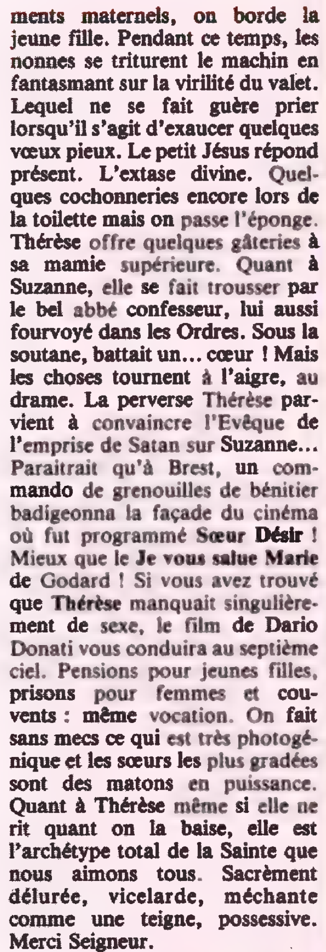
ON L'APPELLE SŒUR DÉSIR

La fesse cachée de Thérèse

Samedi 7 mars 1987 : la Grande Nuit des Nanars. **On l'appelle Sœur Désir** raffle tous les prix. Nanar d'Or du film le plus bandant, nanar d'honneur du téton le plus prometteur... La profession salue la performance. Le metteur en scène Daria Donati étreint par l'émotion reçoit la récompense suprême des mains de Sean Connery. Ovation délirante. Eva Grimaldi effectue un strip-tease.

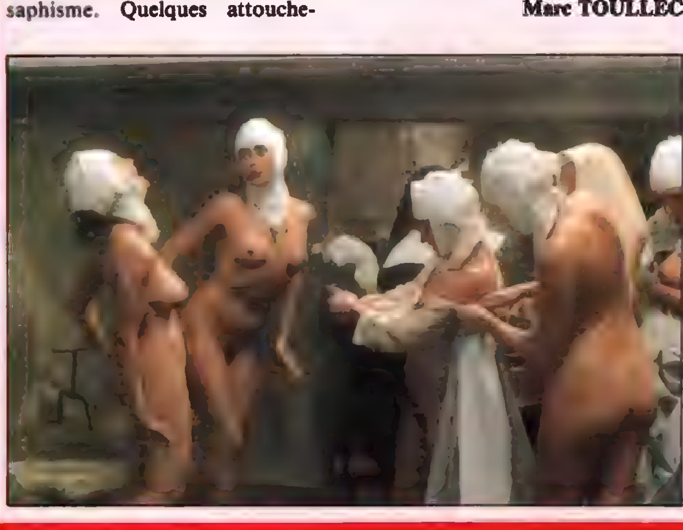
Ben ouais on se prend à rêver des Césars du bis, des Oscars du gentil porno-soft. **On l'appelle Sœur Désir**, c'est quand même plus drôle que la **Thérèse** d'Alain Cavalier. Et surtout un tantinet plus érotique. Ici, on n'entre pas au couvent par besoin ardent de servir le Seigneur. La pauvre Suzanne, violée par son vieux père sur une table entre les poireaux et le persil, est expédié au carmel. Et c'est là que sévit Thérèse, Sœur Thérèse, grande peau de vache devant l'Eternel. Une salope de première qui ne pense qu'à assouvir sa libido avec la Mère Supérieure, tubar dont les jours sont comptées. Mais voilà que la toute mignonne Suzanne avec ses yeux de chatte et son petit cul séduit bien malgré elle la vétérante. Thérèse, fumasse, voit ses privilèges s'évaporer comme l'Esprit Saint et ourdit contre la nouvelle venue de sombres complots. Pendant ce temps, la Mère Supérieure tente ardemment de convertir Suzanne aux délices du saphisme. Quelques attouchements maternels, on borde la jeune fille. Pendant ce temps, les nonnes se triturent le machin en fantasmant sur la virilité du valet. Lequel ne se fait guère prier lorsqu'il s'agit d'exaucer quelques vœux pieux. Le petit Jésus répond présent. L'extase divine. Quelques cochonneries encore lors de la toilette mais on passe l'éponge. Thérèse offre quelques gâteries à sa mamie supérieure. Quant à Suzanne, elle se fait trousser par le bel abbé confesseur, lui aussi fourvoyé dans les Ordres. Sous la soutane, battait un... cœur ! Mais les choses tournent à l'aigre, au drame. La perverse Thérèse parvient à convaincre l'Evêque de l'emprise de Satan sur Suzanne... Paraitrait qu'à Brest, un commando de grenouilles de bénitier badigeonna la façade du cinéma où fut programmé **Sœur Désir** ! Mieux que le **Je vous salue Marie** de Godard ! Si vous avez trouvé que **Thérèse** manquait singulièrement de sexe, le film de Dario Donati vous conduira au septième ciel. Pensions pour jeunes filles, prisons pour femmes et couvents : même vocation. On fait sans mecs ce qui est très photogénique et les sœurs les plus gradées sont des matons en puissance. Quant à Thérèse même si elle ne rit quant on la baise, elle est l'archétype total de la Sainte que nous aimons tous. Sacrément délurée, vicelarde, méchante comme une teigne, possessive. Merci Seigneur.

Marc TOULLEC





La Thérèse en question : Eva Grimaldi.





LA FILLE AUX BAS NYLON

...Sans bas nylon !

Le nouveau Joe d'Amato est arrivé. Alléluia dirait Thérèse. Fidèle à lui-même, d'Amato donne dans l'érotisme pas vraiment net, pas vraiment rose.
Christina est une bourgeoise qui s'emmerde à mourir. Son mari, le docteur Diego, se consacre exclusivement à son travail, accessoirement à elle. Voilà que Christina rencontre le bel Andrea. Elle ne tarde pas à céder à ces avances. S'ensuit une longue série de parties de jambes en l'air. En voiture, dans une serre, un peu partout histoire de briser la monotonie. Mais les cochonneries ne s'arrêtent pas là. Diego fourgue Christina à un lupanar rupin. Effarouchée, celle-cj ne résiste pas longtemps à l'appel de la chair. Oubliant les mondanités, les classes sociales, Christina satisfait l'offre et la demande. Et derrière le miroir, Andrea observe, satisfait. Et qui l'y rejoint de temps à autre ? Diego pardi, le mari surchargé de travail regarde attentivement son épouse comblée. Pourquoi ? C'est en allant voir le film que vous le serez.
La fille aux bas nylon (ou aux culottes de soie si vous préférez) a un gros problème : elle est moche, grassouillette. C'est là que le bas blesse. Jenny Tamburi n'est pas du genre jeune première : une mama bien nourrie, l'œil torve, les nichons mous, la fesse flasque. Un remède contre l'amour. Mais Joe d'Amato s'entête à la trouver attirante, sexy. Alors tous les types lui passent dessus. Simple comme bonjour.
La fille aux bas nylons réussit tout de même à être un tantinet plus excitant qu'un **Emmanuelle V** ce qui à vrai dire ne tient guère du prodige. L'ensemble, soigné, joue la carte d'un rétro bon chic bon genre : intérieurs bourgeois, voitures, musique... Plaisant. Les scènes de cul, malgré le physique empoté de l'héroïne, arrivent de temps à autre à créer une ambiance vraiment chaude. Particulièrement celle où Andréa, derrière le miroir sans tain, fornique avec la patronne du bordel tout en reluquant Christina elle aussi en pleine action. Fébrile l'imagination du père d'Amato partagé entre le hard et le soft de la production italienne. La présence de Laura Gemser dans un petit rôle de guest-star renvoie à l'âge d'or de **Black Emmanuelle**, pimpantes séries B dont d'Amato porte la paternité. **La fille aux bas nylon** confirme son habileté à filmer les ébats les moins avouables.

Marc TOULLEC.





Derrière l'héroïne, une guest-star qui en a vu d'autres : Laura Gemser.

La fille aux bas nylon. *Italie 1986 Réal. : Joe d'Amato. Scén. : Aristide Massaccesi, Donatella Domati. Dir. Phot. : Aristide Massaccesi. Mus. : Guido Amelli et Stephano Mainetti. Prod. : Filmirage. Int. : Jenny Tamburi, Marino Mase, Sebastiano Somma, Laura Gremser, Lilli Carati... Durée : 1 h 30 mn. Dist. : Les Films Jacques Leitienne.*

On l'appelle Sœur Désir. *Italie 1986. Réal. : Dario Donati. Scén. : Antonio Bonifacia et Daniele Stroppa d'après « la Religieuse » de Diderot. Dir Photo. : Aristide Massaccesi. Mus. : Guido Anelli et Stephano Mainetti. Prod. : Filmirage. Int. : Eva Grimaldi, Karin Well, Gabrielle Gori, Gilda Germano, Gabriele Tinti... Durée : 1 h 30. Dist. : Les Films Jacques Leitienne.*

COURRIER DES LECTEURS

Au secours !

C'est avec la joie la plus immense qu'en lisant l'article de M. Mc Donagh sur le film **Eye of the Tiger**, je me suis enfin rendue compte que quelqu'un d'autre que moi s'intéresse à William Smith. C'est pour vous demander de m'aider que je vous écris. Depuis des années, c'est sans aucun répit que je cherche des documents sur William Smith mais en vain ! Rien en vue : ni à babord, ni à tribord. C'est donc pour cela que je fais appel à vous. Je vous en prie ! Dites-moi comment je peux trouver photos et articles sur mon « all time favorite » ! Je vous en supplie, remuez ciel et terre pour trouver l'adresse à laquelle je pourrai enfin lui écrire !! Sans votre aide, je suis vouée à l'insomnie éternelle. Ma vie dépend de vous. Au secours ! Aidez-moi !! Merci mille fois ! Une lectrice fidèle et une admiratrice de William inassouvie.

Mlle Françoise Istasse, Chemin de la Tayette, 2. 1338 Lasne. Belgique.

*Vous ne pourriez pas flasher sur Stallone comme tout le monde, non ? Enfin, bon, pas de panique ! Nous ne voudrions pas qu'*Impact *soit la cause d'un drame ! Nous n'avons pas l'adresse de William Smith (pas même sa photo, c'est dire...) mais nous allons remuer ciel, terre et même notre vénérée correspondante afin qu'elle fasse quelque chose pour vous. Alors, patience et en attendant, bonne nuit quand même ! D.T.*

Chuck Norris forever !

Tout d'abord, j'adresse mes félicitations à toute l'équipe de la rédaction d'*Impact*; vous avez su ne pas être trop influencé par *Mad Movies* et ainsi ne pas vous consacrer uniquement au cinéma fantastique. La qualité du papier est excellente et le prix n'est pas trop onéreux (n'en profitez pas pour augmenter...). Mais j'ai quand même (si je peux me le permettre) quelques reproches à vous faire. D'abord que votre revue ne soit pas mensuelle. Ensuite que vous consacriez pratiquement que des dossiers d'actrices (excepté Rutger Hauer jusqu'à présent). Il reste quelques propositions que je me permettrai de faire : la première serait de réserver une ou deux pages sur le genre péplum (hélas disparu des productions) ainsi qu'à des acteurs qui l'ont symbolisé tels que Steve Reeves, Brad Harris, Mark Forest, etc. La deuxième serait de réserver une page à nos annonces; je pense que beaucoup seraient de cet avis. J'ai pu remarquer que parmi vos critiques, vous n'apréciez pas spécialement Chuck Norris (c'est votre droit le plus strict ainsi que le mien de le défendre). Il dit lui-même qu'il ne se considère pas comme un acteur mais qu'il apporte une certaine présence à l'écran. Je voudrai donc critiquer un de vos critiques qui, dans le dossier sur les ninjas du n°6 dit à propos du film **The Octagon** (La fureur du juste) que c'est un film d'action mou alors que dans ce film Chuck démontre tout son art du karaté et des arts martiaux. Pour toute information, je signale que lorsqu'il a tourné ce film il avait 41 ans (maintenant 48) et qu'effectuer toutes les performances qu'il a accomplies (en particulier dans ce film), n'est pas à la portée de tous. Je propose donc à votre critique de revoir ce film et s'il arrive à faire le vingtième de ce que Chuck a pu faire, je lui tire ma révérence et mange le prochain *Impact* au p'tit déjeuner, promis ! Je recherche tous docs, articles, photos sur Chuck Norris, ainsi que le 33 tours / B.O. du film **Oeil pour œil** (Lone Wolf Mc Quade) CT 70024 / Francesco De Masi. Edité chez Citadel. (bon prix si bon état).

André Feucht, 13, rue Jean Varenne, 75018 Paris. Tél. :42.58.76.10.

Merci pour tes suggestions. Le genre du péplum est mort mais bien vivant dans notre mémoire et aussi... sur les écrans de tous ceux qui ont la vidéo ! Pratiquement tous les meilleurs titres ont en effet déjà été édités et les nostalgiques des gros bras antiques peuvent se régaler. Alors, quelques pages sur le péplum seraient effectivement les bienvenues, vidéographie à l'appui, et nul doute que cela se fera un jour. Nous aimons beaucoup Chuck Norris et les personnages qu'il incarne, ne va pas dire le contraire ! Simplement, il nous est permis de porter des réserves sur certains des **films** *dans lesquels il apparaît. Marc Toullec a débuté son entraînement depuis le défi audacieux que tu lui as lancé et visionne* **La fureur du juste** *en cassant des briques. Alors, bonne ingestion d'*Impact *à ton p'tit déj' mais attention aux agraffes, c'est ce qui passe le moins bien ! D.T.*

Une foule de questions

Passionné de cinéma et lecteur fort assidu de votre magazine, j'ai parcouru avec un immense plaisir l'article qui, dans votre n°6 de décembre, était consacré au film de J.J. Annaud, **Le nom de la rose**, ainsi que les critiques afférentes. Je dois avouer que pour ma part je conserve de ce film un souvenir éblouissant; ayant été conduit, au hasard de mes études, à étudier quelques auteurs moyenâgeux, à compulser certains ouvrages historiques sur cette période, je n'ai pu qu'admirer le réel génie de Jean-Jacques Annaud tant du point de vue de la direction d'acteurs (Sean Connery, F. Murray Abraham et Christian Slater font preuve d'une rare justesse de jeu) qu'au niveau de son souci permanent de vérité historique et philosophique. Depuis lors, je brûle d'envie de prendre contact (par voie épistolaire s'entend) avec ce réalisateur qui, l'espace de quelques heures, a su me plonger dans une telle féérie et nouer ma gorge d'émotion et d'admiration. J'aimerais lui adresser mes plus sincères remerciements, mais surtout lui poser une foule de questions. Dans cette mesure, il ne me reste qu'une solution pour prendre contact avec M. Annaud : m'adresser à des personnes évoluant dans le milieu du cinéma; c'est votre cas. Soucieux de ne point trop vous solliciter, je vous demanderais d'avoir l'extrême gentillesse de me fournir une seule adresse où monsieur Annaud serait susceptible de recevoir ma lettre en mains propres. Amitiés cinéphiliques.

Gilles Freyer, Vénissieux.

Profitons de cette missive passionnée pour mettre les choses au point. Impact *est une revue de cinéma et non pas (sauf exception) une boîte postale permettant de se mettre en relation avec les professionnels du cinéma. Plusieurs raisons à cela, les plus évidentes étant que : soit nous ne possédons pas les adresses en question; soit nous ne pouvons pas les communiquer, par discrétion. Cela dit, dans la mesure du possible nous pouvons mettre en relation le lecteur (comme c'est le cas ici) avec les attachés ou les agents de presse qui feront suivre. D.T.*



Pour André Feucht : Norris dans FIREWALKER (appelé aussi REVENGE OF THE NINJA'S TOULLEC !)

RAMBO

Champion du box-office et des ventes vidéo, Rambo fulmine contre les ennemis de l'Oncle Sam. Le torse orné de quelques belles cicatrices, le doigt sur la gachette d'un bazooka, un rictus au coin des lèvres. Seul contre tous, il annonce la couleur d'une troisième aventure...

On n'est pas loin de le plaindre ce pauvre John Rambo. Un vétéran du Vietnam qui tient plus du vagabond sortant de Woodstock que du militaire en vadrouille. Il traîne ses guètres dans un bled paumé, Jerkwater, rendant ainsi à un vieux copain de régiment, un ancien des rizières lui aussi. Mais le pote n'a pas survécu longtemps à sa réinsertion. Tout irait encore relativement bien si Rambo ne rencontrait pas le Sherif Will Teasle, une ordure en uniforme. Rambo est humilié, jeté en prison puis libéré. Et comme notre homme a encore du ressort, Teasle lui envoie ses troupes puis la garde civile aux fesses. 3000 soldats en tout, 3000 bonhommes auxquels Rambo va apprendre la guerre. « J'essaye d'incarner un personnage qui puisse représenter un certain aspect de la conscience américaine et de le faire autant sur le terrain du divertissement que sur le terrain éducatif. Rocky apprenait ce qu'était un combattant mais c'était plutôt un symbole de la classe ouvrière qui essaye de redevenir un simple homme de cette classe. Tandis que Rambo a démarré comme un type très patriotique qui finalement se fait doubler par sa patrie, qui essaye de se réinventer une dignité, un sens de l'honneur qu'il avait jadis et tente de se débarasser d'un complexe de culpabilité. Ce que je veux prouver c'est que ces hommes n'ont ni à se sentir coupables ni à avoir honte. Ils doivent être fiers de ce qu'ils ont accompli et ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient dans la situation qui était la leur... ». Stallone parle nettement, sans ambiguité et assume avec santé le caractère parfaitement réactionnaire de son personnage, « un super soldat ». Il symbolise à lui seul la force armée qui est allée au Vietnam. « Super soldat » puisque faisant partie d'un commando d'élite entraîné à vivre l'enfer, à cotoyer la souffrance. Blessé, il referme lui-même une plaie béante, grâce à une aiguille et du fil. Rambo est invulnérable, indestructible : c'est un symbole comme le souligne Sylvester Stallone. Un symbole revanchard. Le **Rambo** de Ted Kotcheff se terminait sur l'image de son héros pleurant sur l'ingratitude de son pays, sur l'amour


RAMBO

RAMBO 2

« Un vétéran du Vietnam qui tient plus du vagabond sortant de Woodstock que du militaire en vadrouille. »


COMMANDO, Mark Lester et Schwarzenegger

RAMBO

qui le lie à la banière étoilée. Sniff, sniff... Face à lui, inébranlable comme un roc, son colonel, Trautman, officier paternaliste, humain. C'est lui qui aurait fait de Rambo la machine de guerre qu'il est devenu et c'est toujours Trautman qui le sort du pénitencier où il casse du caillou dans le prologue de **Rambo II, La Mission.** Sa liberté contre la mission : retrouver et délivrer quelques soldats américains encore détenus au Vietnam avec la bénédiction des soviétiques. Une mission qu'avait déjà remplie Chuck Norris dans le **Portés Disparus** de Joseph Zito. **Portés Disparus** dont la deuxième séquelle (avec celle de Lance Hool), **Braddock Missing in Action III** de Jack Smight, coïncide avec la mise en chantier du **Rambo III** de Russel Mulcahy. **Rambo II** est, à sa manière, le film de politique-fiction le plus audacieux qui soit, un film qui revoit la guerre du Vietnam et rectifie sa trajectoire. La défaite honteuse des States se trouve seulement dans l'esprit des politiciens bureaucrates de Washington. C'est eux qui ont perdu, pas les braves soldats yankees. Stallone le dit haut et fort et le prouve : un seul homme suffit à envoyer dinguer dans les bananiers vietcongs sadiques et russes fourbes. Simple comme une bande dessinée, efficace comme une démonstration nationaliste à la John Wayne, lequel énonce froidement son discours dans **Alamo** puis dans le très antipathiques **Les Bérets Verts.** Mais Stallone est moins empoté que le Duke. Où il aurait fallu le Septième de Cavalerie, le futur inspecteur Marion Cobretti fait économie de milliers de figurants. Au niveau des « bons » tout au moins, les méchants étant des centaines et disposant de moyens matériels ultra-modernes. Rambo traverse les rideaux de balles, se faufile entre les obus, évite de quelques centimètres la rôtissoire d'un napalm généreusement déversé. Une belle leçon de génie guerrier totalement irréaliste dont Arnold Schwarzenegger se sera fait un élève studieux dans le très ironique **Commando.** Mais l'humour, le second degré ne collent guère à Rambo. Un rire, un sourire et toute la montagne Stallone se fissure. On ne badine pas avec les mythes.
Il y a dans les **Rambo** le déses-

poir d'un type, les manœuvres tortueuses de quelques politiciens véreux, la compassion d'un officier de marbre... Et l'expression d'une formidable mauvaise conscience que Stallone et George Pan Cosmatos ont retourné pour la transformer en fierté. Le Vietnam, on l'a gagné en 1984 sur plusieurs milliers d'écrans devant plusieurs millions de teen-agers gavés de pop-corn, devant un président qui clame à la sortie de la projection de **Rambo II** : « maintenant, je saurai quoi faire lors de la prochaine prise d'otages ». Boutade ? Hum... Rambo, c'est aussi le nouveau look du héros américain. Biceps, grosses pétoires, manichéisme : voilà ce qui a généré **Top Gun, Aigle de Fer** et une horde de plagiats économiquement faibles en provenance des Philippines, d'Italie, d'Indonésie...

Mais Rambo passe outre les critiques sur son idéologie douteuse et le public, pourvu qu'on lui offre sa ration d'effets spectaculaires, prend un plaisir enthousiaste devant l'invraisemblance des exploits, les impressionnants déploiements de force. Ça cartonne sur l'écran, au box-office et on en sort heureux.

Pour l'heure, **Rambo III** souffre quelque peu du semi-échec d'**Over the Top** aux Etats-Unis. Tournage reporté en septembre, modifications au scénario et changement d'objectif du metteur en scène (Mulcahy souhaitait une espèce de Lawrence d'Arabie). Budget prévu : 35 millions de dollars. Théâtre des évènements : l'Afghanistan où serait retenu prisonnier Trautman. Evidemment, Rambo, parti le délivrer, se ligue avec les résistants. Contre les Russes. Wait and see. Carolco, firme productrice des **Rambo** (d'ailleurs côtée en bourse), aura mis, d'ici là, en chantier **Dimitri** un polar de Walter Hill qui conte l'enquête d'un flic soviétique (Arnold Schwarzenegger) à Los Angeles !

Cyrille GIRAUD.



RAMBO 2

« ...Le désespoir d'un type, les manœuvres tortueuses de quelques politiciens véreux, la compassion d'un officier de marbre... ».

RAMBO 2

LE CARTON DU MOIS
HIGHLANDER

VIDEO IMPACT

Magistralement remarqué lors du marché du film en 1984 avec **Razorback**, Russel Mulcahy, ce transfuge du clip, confirme toutes les espérances qu'il avait fait naître. Maître absolu d'une technique qu'il s'applique à utiliser en esthète, Mulcahy multiplie les mouvements de caméra impossibles, les circonvolutions d'une image dont chaque plan se renouvelle à une allure impensable.

Mais **Highlander** n'est pas seulement une prouesse technique, c'est également un solide récit, une variation sur l'éternelle lutte entre le bien et le mal cette fois transposée et se déplaçant dans le temps. Une lutte pleine de vacarme et de fureur, un choc aussi fort que le cliquetis des épées de ces titans de l'incroyable.

L'univers surréaliste dégagé par Mulcahy, au prix d'un travail d'éclairage hyper bien travaillé, donne une allure dantesque à cet affrontement dont les effluves peuvent tout aussi bien émaner des campagnes écossaises du moyen-âge que des souterrains glauques de Madison Square Garden.

Un des rares films qui mérite pleinement le nom de spectacle.

Réalisation: Russell Mulcahy. Interprètes: Christophe Lambert, Sean Connery. Dist. Cannon Vidéo.





La vidéo ressemble de plus en plus au cinéma. En crise permanente, elle ne continue pas moins d'assurer un déferlement de parutions que l'amateur a peine à suivre. On observe aussi, comme dans le 7e Art, une prédominance de plus en plus accentuée des Majors (inexistantes ou presque à la naissance du phénomène) qui non seulement assurent la diffusion de leur vivier mais accaparent des catalogues annexes.
Une autre tendance se dessine en faveur de la vente. Ainsi, à prix super-écrasés, Le Cuirassé Potemkine côtoie-t-il le porno ou le pire des nanars... Faut-il voir là une vulgarisation de ce média, la K7 s'apparentant au livre (encore faudrait-il que la TVA ne soit pas d'un rapport de près de un à cinq entre ces deux formes d'expression culturelle !) ou une gigantesque braderie annonçant la disparition des petits éditeurs ?... Quoi qu'il en soit, la K7 que l'on achète comme un livre de poche a de quoi séduire...

THE LION'S SHARE

En pleine débandade après l'offensive de la télévision, le cinéma d'action italien tente de reprendre racine... mais à l'extérieur.
The Lion's Share est à l'image de cette mutation. Tourné en extérieur en Afrique (et vraisemblablement en Italie pour le reste) il conte l'histoire d'un flic tabasseur obligé de se mettre au vert. Il en profitera pour retourner sur les lieux de son enfance afin d'élucider la mort de son père, tué par des lions. Une mort pour lesquels les fauves n'étaient pour rien, l'on s'en doute...
Parfois un peu longuet comme un documentaire, mais tout de même agrémenté de quelques scènes violentes typiquement péninsulaires.

Dist par VIP. Avec Tullio Monetta, Venantino Venantini. Réalisation : Norman Cohen.



TEX ET LE SEIGNEUR DES ABYSSES

Créé en 1948 par G.M. Bonelli, le ranger Tex Willer est l'un des héros de western les plus célèbres dans le monde de la bande dessinée. Une véritable institution en Italie où ses aventures sont rééditées et diffusées dans le monde entier. Le passage à l'écran d'un tel personnage ne pouvait pas manquer de se faire. Le choix de Giuliano Gemma dans le rôle de Tex est judicieux : suffisamment mûr pour être crédible, il prête ses traits émaciés à l'aigle de la nuit, certains gros plans semblant directement nés du crayon de Gallepini, son créateur pictural.
Par contre, on pourra regretter un certain manque de rythme, ce qui éloigne le film de la B.D. Cependant, le décor est autrement plus riche, les strips de Tex Willer n'étant pas particulièrement léchés et prolixes en détails.
Duccio Tessari (qui réalisa autrefois **Les Titans** avec le même Gemma !) a opté pour un univers fantastique, voire surréaliste, s'écartant résolument de l'atmosphère du western traditionnel. La photo est particulièrement travaillée et l'antre du Seigneur des Abysses vaut le détour. Flanqué d'un fouet sur l'affiche, Tex Willer se donne des allures d'Indiana Jones !

Dist. : René Château Vidéo. Avec : Giuliano Gemma. Réalisation : Duccio Tessari.

MASSACRE A SAN FRANCISCO

Arborant l'image d'un Zorro moderne chasseur invétéré de terroristes, Chuck Norris fait peu à peu oublier qu'il fut un authentique champion de karaté (qui s'est retiré, invaincu).
Ce film (inédit au cinéma) qui date de 1981 le fait un peu rappeler et se situe à la charnière de la carrière de l'acteur, entre le karatéman et le redresseur de torts.
Plongeant dans l'univers trouble de China Town, il cherchera à venger son meilleur ami. Avec Norris, c'est sans surprise : ça bouge, ça cogne et ça flingue !

Dist : Delta. Avec Chuck Norris, Robert Jones. Réalisation : William Lowe.

FUTURE COP

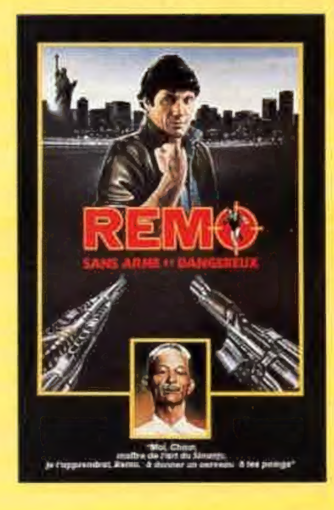
Terminator a fait école. Il est à présent de bon ton, pour tout limier qui se respecte, d'aller chasser ses suspects dans le futur, histoire d'allonger la note de frais.
Nous faisons cette fois un bond jusqu'en 2247, sus aux « Trancers », adeptes d'un prédicateur fou, menaçant la paix du monde. Flic cradingue et négligé, Jack Deth joue les Bogart dans un avenir débridé et trépidant. L'action continue et le caractère échevelé de cette enquête hors du commun aident à oublier le côté décousu de l'intrigue.
A noter que Vestron tend à distribuer systématiquement les produits « Empire » de Charles Band, quelques inédits suivant : **Zone Troopers, Terror Vision,** etc...

Dist par Vestron. Avec Tim Thomerson, Helen Hunt. Réalisation : Charles Band.

REMO SANS ARMES ET DANGEREUX

Alors que les héros actuels rivalisent d'armements sophistiqués ou effrayants, **Remo** relève d'un postulat tout différent : il a choisi de se battre à mains nues. Un comble alors qu'il a choisi pour cible un des plus grands trafiquants d'armes du monde !
Oscillant entre le film d'action violente et la parodie, **Remo** doit beaucoup à l'humour qui le sauve de la banalité. Et puis derrière **Remo**, il y a son vieux maître, le sage et étonnant Chiun, en fait la véritable vedette du film !

Dist par G.C.R. Avec : J.A. Preston, Georges Coe. Réalisation : Guy Hamilton.



LE JEU DE LA MORT II

S'il est un mort très rentable, c'est bien Bruce Lee ! Fauché tout comme James Dean en pleine jeunesse, il continue néanmoins à remplir le tiroir caisse ! Après **Bruce Lee Story**, présenté il y a quelques mois, voici un film entièrement synthétique quant à la présence effective du petit dragon. Fait de chutes récupérées dans le premier **Jeu de la Mort**, ce film joue avec une astuce étonnante de faussaire sur les champs-contrechamps afin de donner l'illusion. Comme le jeu s'avérait sans doute trop périlleux (et trop coûteux !) les responsables ont choisi de faire mourir Bruce Lee en plein film ! Et de nous servir les séquences réelles de son cadavre exposé à une foule en pleurs !...
Ceci dit, **Le Jeu de la Mort II** est bel et bien un film, un très honnête karaté dont l'intrigue tourne autour de la vengeance exercée à l'encontre de ceux qui ont osé faire périr l'idole. A la fois un spectacle et une curiosité...

Dist par Delta. Avec Bruce Lee, Ton Lung. Réalisation : N.G.See-Yuen.



CHUCK NORRIS ENCORE ET TOUJOURS

Distribués en force au début de l'année passée, les produits CANNON arrivent en vidéo après le délai du décret Lang.
Invasion U.S.A. est le film-type dépeignant la démarche de Norris : un pur et dur justicier veillant au grain pour la sécurité de son pays. En France, cela se traduit par un film d'action bien ficelé avec ses poursuites, ses coups durs et son méchant de service...
Encore plus engagé est **Delta Force** de Menahem Golan en personne ! qui s'en prend violemment au terrorisme et aux preneurs d'otages. Lee Marvin, en vieux baroudeur, prête son concours à cette riposte musclée efficace quant à son découpage.

ACTUALITES

• **Banco** chez **Cannon Vidéo** : de l'enfer du jeu à l'enfer tout court à Las Vegas...

• **Vip** : **Blood Link** de Alberto de Martino et **La mort sonne 2 fois** de Harald Philipp.

• Retour au western : **Silverado** sort chez G.C.R.

• Dommage qu'en France, on cache le nom de « Ninja » dans le titre du film. **Pray for Death** (Prière pour un tueur) est un excellent Sho Kosugi qui sort chez **Delta**.

• L'Indonésie surréaliste et sanglante revient. **René Château** annonce **Le guerrier des ténèbres** avec Barry Prima **(Le guerrier)**.

• Vague d'horreur chez **Warner** : **Les Monstres de la Mer** arrivent et **Blacula** (le vampire noir !) court se faire les dents sur la chair fraîche... Egalement : **Retour vers le cauchemar** et **La maison des spectres**. Quant à **La revanche de Freddy**, il sort pile en même temps que Canal Plus ! L'insensé !!...

• **Le secret de la Pyramide** chez **C.I.C.** qui annonce (enfin !) **Vidéodrome**, un des meilleurs Cronenberg, que l'on désespérait de voir en K7 un jour.

• Charles Bronson toujours d'attaque chez **R.C.V.** : **Act of Vengeance**.

• G.C.R. all new : **Murderock** de Lucio Fulci et **Critters**.

• L'événement du mois, c'est sans conteste la sortie de **Commando** (voir notre N°1) **C.B.S./Fox**.

• Enfin si vous vous laissez séduire par la jacquette de **Meurtre sans témoin (U.G.C)** sachez qu'il s'agit de la réédition du **Pouvoir des Plantes**.

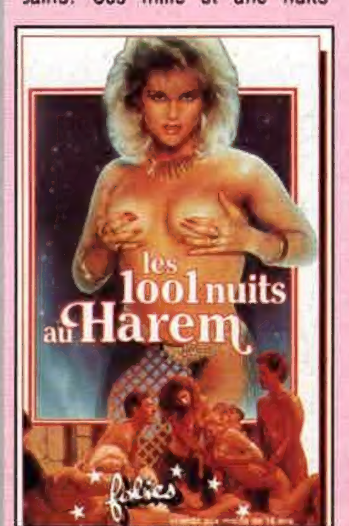
Norbert MOUTIER.



LES 1001 NUITS AU HAREM

Lorsqu'on est sultan et que l'on n'a plus qu'à puiser à volonté dans son harem, on peut devenir blasé. C'est cet épineux problème que doit résoudre le conseiller du roi du pétrole qui organise une sélection sévère afin de trouver l'oiselle rare qui aura pour tâche de réveiller les appétits sexuels du souverain.
Les épreuves sont impitoyables et les candidates doivent faire preuve d'une grande disponibilité sexuelle !...
Marc Dorcel adjoint à son activité de producteur celle de distributeur des meilleurs films X américains. Ces mille et une nuits n'ont rien de commun avec celles qui ont enchanté notre enfance mais combien elles peuvent être plus chaudes !

Avec Kari Foxx, Jamie Gillis, Patti Petite. Production : Sandra Winters (U.S.A.).





LES SODOMISTES

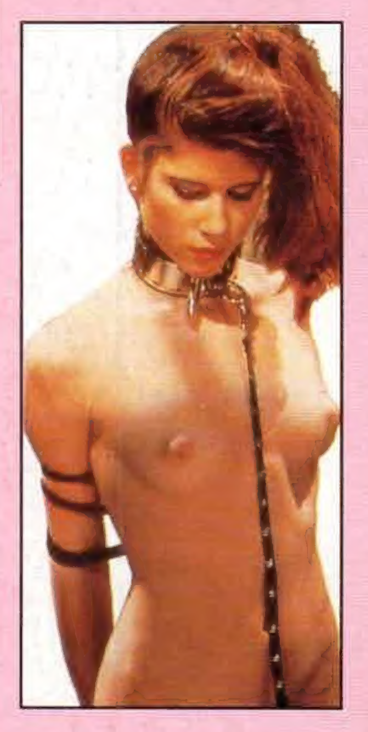
Place aux créateurs et aux idées nouvelles ! Les Sodomistes ont trouvé le créneau porteur : le dépannage sexuel ! Dotés de sexes énormes et besogneux, ils volent au secours des frustrés sur simple appel téléphonique, et ce, 24h sur 24 !
Très réaliste, très portée sur la sodomie, la double pénétration et le fraisage énergique des anus virginaux, l'équipe des sodomistes fait de l'or.
Qui sait si la K7 distribuée par Marc Dorcel ne provoquera pas l'ouverture d'une agence en France ?

Avec Keli Richards, Jennifer Noxt, Shanna Mc Cullough. Production : Dark Bros (U.S.A.).

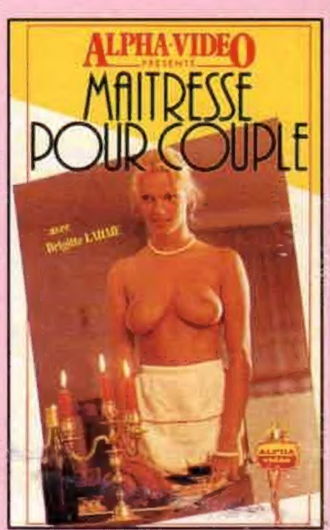
LOVE BITES

Le titre est déjà tout un programme ! L'idée de départ est aussi cocasse que folle : un moustique porteur de la « fièvre de fornication » s'échappe d'un laboratoire californien et fait ses ravages. La fièvre sexuelle gagne les environs, transformant tout être sage en véritable affamé de sexe !
Un X marrant avec de la figuration, un peu de décor, le film « catastrophe » du sexe qui finit bien. Un détail encore : la principale assistante du laboratoire responsable se nomme Tracy Lords !

Avec Auber Lynn, Tracy Lords, Harry Reems. Prod. : Suze Randall (U.S.A.). Dist. : Alpha.



LES 1001 NUITS AU HAREM

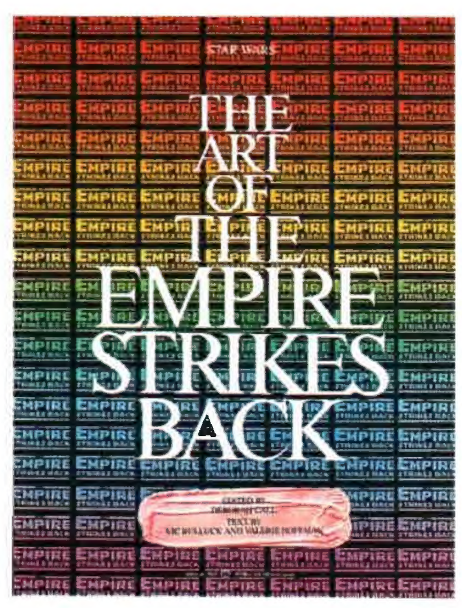


Alpha Vidéo présente aussi **Maîtresse pour couple** de Patrick Aubin avec Brigitte Lahaie en victime consentante et heureuse ! et **Le plaisir total** un américain avec toute son équipe de têtes (et de fesses) nouvelles. La relève arrive...
Les plus gros seins du monde ! Electric Blue vous invite à prendre la sélection en mains ! Russ Meyer détrôné ?...
A présent une noire vaut deux blanches ! C'est ce qu'affirme la collection **Black Vidéo** (nouvelle sur le marché). Le sexe a au moins ça de bon : il atténue le racisme... mais pas la rigolade puisque voilà **Les Bronzés font du X !**
Beverly Hills Cop n'est pas un polar bien fameux mais plutôt une enquête sur les doudounes de Ginger Lynn ! Et pour terminer la toute dernière nouveauté : le sexe bien clean de **Plaisirs du rasage** (sic !) où Trinity Loren (qui n'a rien à voir avec Sophia !) vous initiera aux délices de l'épilation collective !

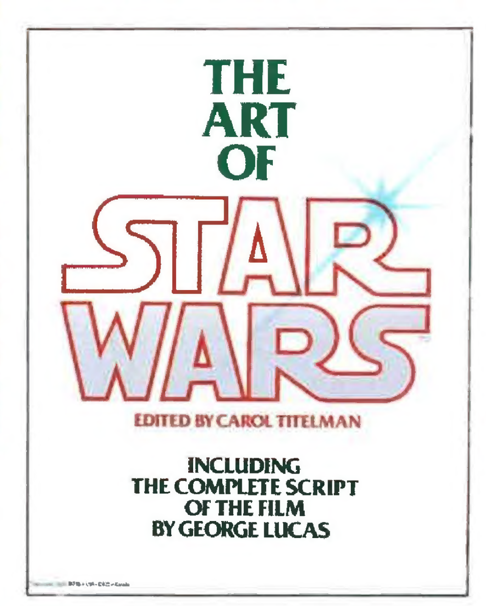


THE ART OF STAR WARS

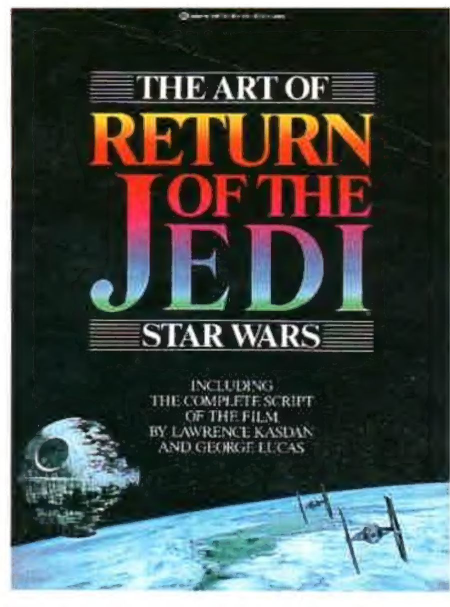




La Saga complète de La Guerre des Étoiles dans ces trois volumes magnifiques. The Art of the Empire Strikes back., tout couleur, 176 p.. Broché. En anglais : 240 F.



Chaque album de la série contient le script intégral du film, planches du story-board. The Art of Star Wars, format 21,5 × 30, langue anglaise : 240 F.

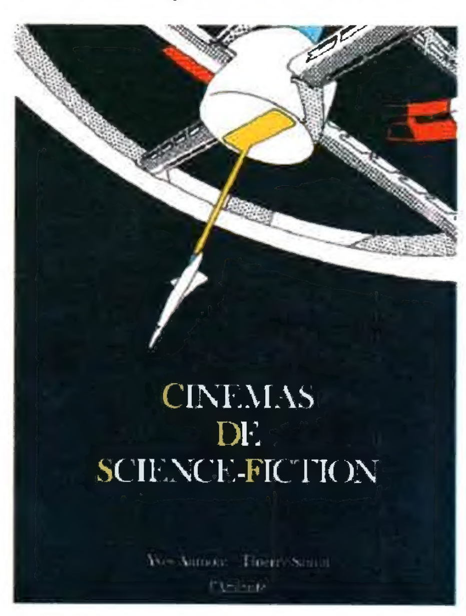


The Art of return of the Jedi, comprend les explications des effets spéciaux de Richard Edlund, costumes, etc., 176 p., broché, en anglais, couleur : 240 F.



Industrial Light and Magic. ILM livre ses secrets définitifs, 250 p., couleur, relié, 26,5 × 30,5. En anglais : 560 F.

OFFRE LIMITÉE : LA SÉRIE DES TROIS STAR WARS A 650 F AU LIEU DE 720 F



Cinémas de science-fiction. Le seul livre français de référence sur les films de S.F. Photos N.B., 21,5 × 30, relié, 250 F.

BON DE COMMANDE à retourner à I.MEDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

Veuillez m'expédier :

- ☐ The Art of Star Wars .... 240 F
- ☐ The Art of the Empire ... 240 F
- ☐ The Art of The Jedi ..... 240 F
- ☐ Série de 3 Star Wars .... 650 F
- ☐ Industrial Light magic ... 560 F
- ☐ Cinémas de S.F. .... 250 F

NOM .... Prénom ....

RUE ....

CODE POSTAL .... VILLE ....

TOTAL ☐ + Port et emballage 25 F par livre ☐ Total ☐

Que je règle par chèque à l'ordre d'I.MEDIA. Etranger : mandat postal uniquement.


SYLVESTER STALLONE
OVER THE TOP™
.le bras de fer.
THE CANNON GROUP, INC. PRÉSENTE UNE PRODUCTION GOLAN GLOBUS UN FILM DE MENAHEM GOLAN
SYLVESTER STALLONE
"OVER THE TOP" AVEC ROBERT LOGGIA • SUSAN BLAKELY • DAVID MENDENHALL
PRODUCTEUR ASSOCIÉ TONY MUNAFO MUSIQUE DE GIORGIO MORODER MONTAGE DE DON ZIMMERMAN, A.C.E. IMAGE DE DAVID GURFINKEL PRODUCTEUR EXÉCUTIF JAMES D. BRUBAKER SCÉNARIO ORIGINAL DE GARY CONWAY ET DAVID C. ENGELBACH
ADAPTATION ET DIALOGUES STIRLING SILLIPHANT ET SYLVESTER STALLONE PRODUIT PAR MENAHEM GOLAN ET YORAM GLOBUS RÉALISÉ PAR MENAHEM GOLAN
EUROPE 1 · ugc
CANNON INTERNATIONAL
DANS CERTAINES SALLES
BANDE ORIGINALE SUR DISQUES, CASSETTES ET COMPACT DISCS CBS RÉF 450 484